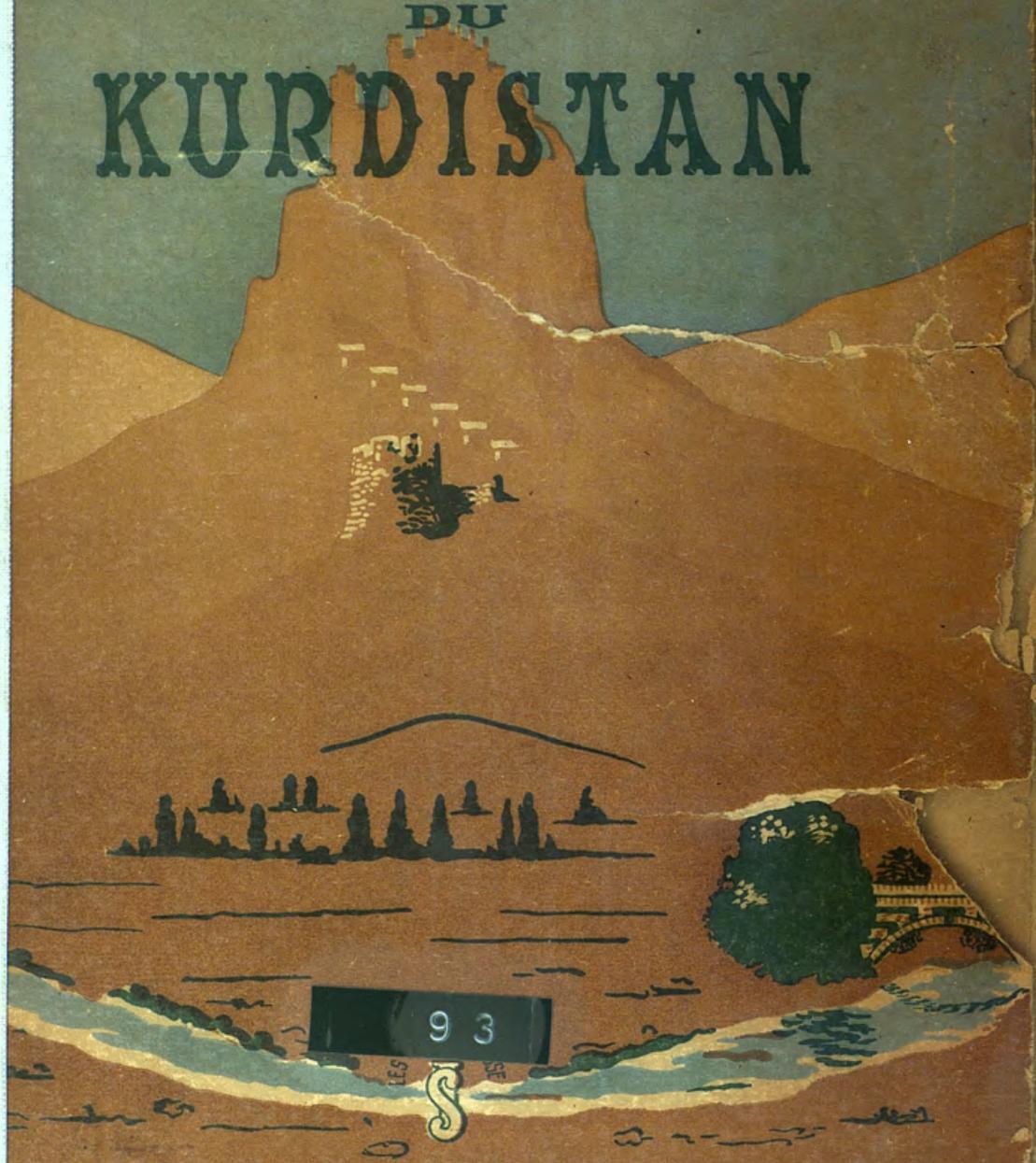


102

FRANÇOIS BALSAN
LES SURPRISES
DU
KURDISTAN



93

LES
S
SE

COLLECTION VOYAGES ET AVENTURES

Du même auteur :

AVENTURES AU BÉLOUCHISTAN

Avec préface de M. René Grousset.

ÉDITIONS BERNARD GRASSET.

(A paraître ultérieurement.)

INTRIGUES EN AFGHANISTAN

(En préparation.)

POURSUITE VERS LE NIL BLANC

(En préparation.)

LES SURPRISES DU KURDISTAN

IL A ÉTÉ TIRÉ
100 EXEMPLAIRES
SUR BOUFFANT FILIGRANÉ
NUMÉROTÉS DE 1 A 100
QUI CONSTITUENT
L'ÉDITION ORIGINALE
DE CET OUVRAGE

François BALSAN



LES SURPRISES DU KURDISTAN

50 photos de l'Auteur
2 cartes

COLLECTION "VOYAGES ET AVENTURES"

LES ÉDITIONS J. SUSSE
9, rue Richepanse, 9
PARIS-8^e

TABLE DES MATIÈRES

Première partie : PRÉPARATIFS

NOTE PRÉLIMINAIRE.....	9
I. — L'Intérêt du Kurdistan.....	13
II. — L'idée ovine.....	19
III. — En passant à Istanbul.....	26
IV. — Ankara.....	31
V. — Notre guide.....	41
VI. — L'Anatolie en chemin de fer.....	47
VII. — Le chauffeur Halil.....	56

Deuxième partie : L'APPROCHE

VIII. — Dans la vallée du Mourad.....	65
IX. — Dans la forêt kurde.....	75
X. — Hôtes de Bingöl.....	84
XI. — Chez les Kurdes nomades.....	97
XII. — La vallée de cocagne de Mush.....	106
XIII. — L'incident de Varto.....	115
XIV. — Les lumières sur le lac.....	126
XV. — La retraite des 10.000.....	134
XVI. — La piste méridionale du lac.....	145
XVII. — Dans les ruines arméniennes.....	153
XVIII. — Sport kolübü.....	161

Troisième partie : AUTOUR DE VAN

XIX. — Chez le Gouverneur.....	171
XX. — “ Les ” vieux Van.....	178
XXI. — Veille de départ.....	191
XXII. — Chez les aigles.....	201
XXIII. — Le sorcier du yaylak.....	209
XXIV. — Toujours plus haut.....	215
XXV. — Chez les ours, ou sous la tente de Bay Nafi.....	220
XXVI. — Les trésors de Nébirnao.....	232
XXVII. — Son Excellence Fahimi envoie de ses nouvelles.....	243

Quatrième partie : VERS L'IRAN

XXVIII. — En route vers l'Iran.....	253
XXIX. — L'énigmatique souper de Baskale.....	258
XXX. — Deïr, ou le dernier sanctuaire d'Arménie.....	264
XXXI. — Khanasur, seuil de l'Iran.....	279

CARTES

Carte la retraite des 10.000.....	137
Carte générale.....	297

NOTE PRELIMINAIRE

En 1935, je faisais à partir de l'Abyssinie, en direction du Soudan Egyptien, une expédition mouvementée, qui se termina violemment.

En 1937, après des avatars avec le Political Service des Indes, je finissais par réussir une traversée assez aventureuse du Belouchistan, depuis l'Afghanistan jusqu'à la mer d'Oman.

Les deux premiers voyages ont certes été les plus corsés, les plus pimentés de risques. Ils eurent une atmosphère plus haletante. Prenant cependant l'ordre chronologique à rebours, je commence par le troisième... Pourquoi cela ?

L'actualité des lieux où il se passe en est le motif.

L'Anatolie, le lac de Van, les monts environnants forment aujourd'hui un ensemble de territoires, curieusement enserlés entre deux camps en guerre. Pour le cas où des événements y éclateraient, des lecteurs peuvent s'y intéresser.

Ils étaient hermétiquement fermés, interdits, disons le mot, lorsque je songeai moi-même à eux. Et il fallut le concours des circonstances relatées au début de ce livre, pour me donner la chance de les pénétrer.

Paris, Juillet 1944

PREMIÈRE PARTIE

PRÉPARATIFS



CHAPITRE PREMIER

L'INTERET DU KURDISTAN

La force d'accrochage des Kurdes à leur sol, à cheval sur trois pays à la fois : Turquie, Irak, Iran ; le recul des temps depuis lesquels ils s'y maintiennent m'ont toujours frappé vivement. L'histoire nous les situe depuis plus de 3.000 ans dans ce secteur du monde, avec le massif du Zagros comme berceau probablement le plus antique.

Les fameux Hittites dans lesquels les ethnographes modernes d'Ankara ont découvert une filiation aux Turcs ne peuvent pas se vanter d'un âge bien supérieur : leur occupation de l'Asie Mineure ne remonte guère au delà de 1900 avant J.-C. En tous cas, leur unité (si elle exista), leur cohésion, leur civilisation commencèrent à s'effacer à l'orée du premier millénaire d'avant notre ère : ils n'auraient eu, ainsi, qu'une dominance limitée. Tandis que la tenace vitalité des Kurdes a été un phénomène rare.

Le sang riche a ses inconvénients. Les Kurdes furent pour les autres, pour leurs hôtes, pour les pays sur lesquels ils « mordaient », une source intarissable de différends et de guérillas. Pour eux-mêmes, leur trop fier isolement leur nuisit, les privant des bienfaits de l'évolution.

Leurs voisins et maîtres turcs (maîtres longtemps théoriques et craintifs, certes) consentaient des mariages avec les races venues de l'extérieur, y sacrifiant peut-être un peu de leur caractère, mais ils atteignaient au xvi^e siècle l'apogée Khalifale avec un Soliman le Magnifique, et puis, après un long déclin, l'apogée actuelle de la République. Pendant ce temps, les Kurdes demeuraient des sauvages. Cramponnés à

leurs montagnes, leurs soucis n'allaient qu'à leurs troupeaux de moutons ou de buffles...

Pour un amateur de populations intactes, ils présentent donc, eux et leur terroir hérissé, de quoi intriguer ; et ils n'ont pas manqué de le faire.

J'ai rencontré deux voyageurs qui ont récemment tenté de pénétrer au Kurdistan. Ils en furent empêchés *irréremédiablement* par l'autorité turque. Voilà qui n'est guère engageant...

Au fond, l'intransigeante faction des soldats d'Ankara aux portes du Kurdistan doit-elle étonner ? Les Kurdes ne sont-ils point d'étranges sujets, difficiles à garder ?

*
**

Déjà les Sultans, s'ils régnaient en principe sur leurs montagnes d'Orient et les englobaient dans leurs curieuses cartes, aux jolies couleurs et amusantes annotations, les visitaient le moins possible, et évitaient d'y agir. Cette situation durait depuis le xvi^e siècle (le siècle des grandes extensions territoriales (1), celui de Soliman le Magnifique) — quand vers 1840 Constantinople voulut s'assurer en fait Van, centre de très riches productions. Il fallut une vraie campagne contre l'émir Kurde Bedri Khan Bey, qui fut vaincu sur le champ de bataille, mais dont la montagne recueillit presque tous les partisans.

Quant aux rivalités sanglantes des Kurdes avec leurs héréditaires souffre-douleurs Arméniens, elles ont assez longtemps défrayé nos journaux européens pour qu'on se les rappelle.

(1) L'empire turc, après la prise de Constantinople en 1453, s'étendit de façon foudroyante. Les Balkans, la Dalmatie, la Crimée, la Mésopotamie, la Perse (ces deux pays lui apportant le Kurdistan), l'Égypte, l'Afrique du Nord jusqu'au Maroc furent annexés sous le signe du Croissant. En 1529, Vienne était conquise par Soliman le Magnifique, qui traitait d'égal à égal, par ailleurs, avec François I^{er}.

Les massacres de 1893, 1895, 1896 (200.000 victimes en 1895) étaient encore dans les mémoires lorsqu'éclatèrent ceux de 1909...

Tout cela explique que les négociateurs des traités de paix consécutifs à la guerre de 1914-1918 aient eu pour première idée de rendre autonomes le Kurdistan et l'Arménie. Ce retailage de la carte eut lieu à Sèvres en 1920 (2). Apparemment, c'était la solution simple.

Il était excusable qu'une conférence de diplomates surchargée, pressée d'en finir, et possédant les rudiments d'histoire tout de même nécessaires aux concours de la Carrière, affranchît des gens qui avaient coutume, de toutes façons, de s'affranchir d'eux-mêmes. On pouvait supposer qu'une fois dotés d'autonomie officielle, flattés d'être « sacrés » nations, ils comprendraient qu'ils avaient des devoirs, que tout changerait?

Rien ne changea! Rebelles à se laisser gouverner par les autres, les Kurdes étaient beaucoup trop violents pour s'entendre même entre eux; les Arméniens trop veules, eux, trop incapables de loyalisme, pour se créer un squelette d'état qui eût pu les mettre à l'abri de leurs voisins redoutables.

Entre temps, sur les plateaux, dans les plaines anatoliennes, grandissait l'ordre kémaliste. Ataturk vainquait les Grecs, montrait sa puissance.

La seconde conférence de Lausanne n'hésita donc pas à

(2) On y alléga en même temps la Turquie vaincue de quelques autres petites dépendances... : l'Irak (au profit de l'Emir Fayçal), la Transjordanie (au profit de son frère Abdallah), la Syrie (mandat français, la Palestine allant, elle, aux Anglais), la Thrace qui échu à la Grèce, ainsi que le littoral égéen d'Asie Mineure; l'Arabie, qu'on lâchait sur sa confusion intérieure (et où Ibn Séoud allait créer son royaume solide)... Beaucoup de ces mesures sommaires furent inopportunes et durent être rapportées, quand elles ne le furent pas *manu militari* par suite des troubles qu'elles déchaînèrent. Tel fut le cas du littoral égéen, qui amena une guerre turco-grecque; et des régions kurdes, ainsi qu'on va s'en rendre compte.

lui rendre, en plus de la Thrace, ces inflammables provinces de Kurdistan et d'Arménie émancipées trois ans plus tôt : expérience malheureuse...

Seulement un tel cadeau — mettons une telle restitution — n'est pas une sinécure pour un gouvernement nouveau : tous les soucis, tous les ennuis des Sultans, Kémal en hérite.

**

Il va, lui, porter le fer dans la plaie. Malgré son énergie, sa volonté suivie et farouche, les années passeront avant que le domaine kurde ne s'apaise. Les opérations les plus dures vont se succéder de 1924 à 1930. En 1937, l'année qui précède celle dans laquelle débute ces notes, de nouveaux désordres se déchaînent autour de Dersin.

Hâtivement, les troupes régulières sont renforcées, la répression s'engage, et aboutit une fois de plus à un faux calme, comparable à des cendres recouvrant des braises chaudes... Les grands Etats voisins, également intéressés, puisque hébergeant eux aussi des tribus kurdes : l'Irak, l'Iran, et même l'Afghanistan, ont signé le 8 juillet 1937 le pacte de Saadabad, qui leur crée l'obligation de « combattre sur leurs territoires respectifs tout mouvement insurrectionnel dirigé contre l'un des gouvernements parties au traité ».

Et 1938 arrive. Considérable rebondissement de la situation. La presse internationale de l'époque, « étourdie » telle qu'on se la rappelle, plus préoccupée de revendications sociales, de rencontres sportives à grand *tam-tam*, quand ce n'est pas de mondanités, ouvre pourtant ses colonnes à quelques informations sensationnelles. Citons un article en date du 30 août 1938 communiqué par Georges Meyer, du Caire, à *Figaro*. Sous le titre majuscule : « Une nouvelle insurrection kurde a éclaté à la frontière franco-syrienne », et le sous-titre : « Trois corps d'armée turcs concentrés dans la région de Der-

sin », le correspondant de *Figaro* étale un article de 200 lignes dont je détache des passages essentiels.

« On signale de source arabe que des tribus rebelles se sont mises en relations avec les Kurdes établis sur les territoires avoisinant les frontières iraniennes... » « Les armes et les munitions saisies ces jours derniers par les forces IRANIENNES dans leurs poursuites contre les Kurdes insurgés montrent que le mouvement est favorisé en partie par certaines propagandes étrangères »... « Les effectifs TURCS ont pour mission de nettoyer la région insurgée et d'imposer aux populations kurdes, qui jusqu'à ce jour se sont refusées à accepter les réformes républicaines, le régime institué dans le reste de la Turquie. LES KURDES N'ENTENDENT NULLEMENT ABANDONNER LE RÉGIME FÉODAL OU PATRIARCAL, QUI EXISTE SUR CES TERRITOIRES DEPUIS DES SIÈCLES ; ILS SONT ÉGALEMENT TRÈS ATTACHÉS AUX COUTUMES CORANIQUES, ET N'ACCEPTENT PAS LA LAÏCISATION QUE VEUT LEUR IMPOSER LE GOUVERNEMENT D'ANKARA. » Il rappelle ensuite qu'il s'agit d'une révolte endémique, que les dernières années n'ont cessé d'être troublées dans le quadrilatère Erzeroum-Dersin-Mossoul-Tabriz. Et il conclut : « Le Kurdistan tout entier est gagné à la sédition, et oblige le cabinet turc à entreprendre une longue et coûteuse expédition... LES TERRITOIRES HABITÉS PAR LES KURDES SONT TRÈS MONTAGNEUX, PRIVÉS DE COMMUNICATIONS, MAIS RICHES EN REPAIRES PRESQUE IMPRENABLES... IL EST A PENSER QUE LA RÉVOLTE SERA, CETTE FOIS ENCORE, FORT DIFFICILE A ATTEINDRE DANS SES CENTRES NÉVRALGIQUES... »

★
★★

Alors, la circonspection turque autour d'une telle province ? Il me semble superfétatoire d'insister pour lui trouver une justification.

Nous sommes, même en 1938, en plein dans une période

où elle serait logiquement décuplée. Dans une période, aussi, où ce serait le plus passionnant de la forcer. Quelle moisson d'observations, si l'on obtenait la permission de jeter le regard dans le Kurdistan, en ces heures mémorables et sûrement décisives ?

Mais il est inutile d'être prophète pour accorder peu de chances à un tel désir ! A moins que la tension ne diminue ? A moins de disposer d'un atout de caractère exceptionnel ? A moins de.....

CHAPITRE II

L'IDEE OVINE

Je suis acheteur de laines d'une assez importante firme textile. Les laines pour drap de troupe manquent : tous les pays, hélas, se ruent dessus, et l'on ne craint que trop d'en deviner les raisons... Le marché turc est presque vierge, surtout en ses zones occidentales fraîchement récupérées, et qui sont les plus riches en moutons. L'idée me vient d'une mission technique.

Créer un groupe d'acquéreurs éventuels en France, d'une part. De l'autre, intéresser les deux gouvernements : le français pour la balance de son clearing, le turc pour le « lancement » de son troupeau. Ankara ouvrira peut-être à un technicien la porte du Kurdistan, qui est close au nez des enquêteurs et des archéologues ? C'est en tous cas à tenter. Si je réussis, mes goûts professionnels et ma passion de l'inconnu, mon amour du « difficile » se trouveront en même temps satisfaits.

Premier contact décevant ! Le Consul général de Turquie à Paris me répond le 19 janvier 1939 : « *Au sujet du voyage que vous projetez de faire dans la région de Van, je m'empresse de vous faire savoir que LES CONTRÉES DÉSIGNÉES DANS VOTRE LETTRE ÉTANT INCORPORÉES DANS LES ZONES INTERDITES. IL VOUS SERA NÉCESSAIRE D'OBTENIR UN PERMIS SPÉCIAL. Je vous conseille de vous adresser à l'Ambassade de France d'Ankara pour la prier de faire les démarches utiles.* »

Et M. de Monicault, conseiller de notre Ambassade d'Ankara, répond à son tour le 1^{er} février : « *La région du lac de Van est considérée comme une zone militaire, interdite aux voyageurs. L'autorisation de visiter cette province ne vous*

serait donc accordée qu'à titre tout à fait exceptionnel. Je ne manquerai pas de vous tenir au courant et de vous transmettre toutes les informations utiles dès que j'aurai été avisé de la décision des autorités turques. »

En attendant, puisqu'il faut attendre, j'étudie la possibilité de rentrer de Turquie par la Russie.

12 rue Auber, Intourist, la grande agence de voyages soviétique me donne une consultation :

— Voici, explique l'employé : C'est notre Transcaspien qu'il vous faut : Paris-Iran, ou l'inverse, avec 36 heures de moins que par toute autre voie : 6 jours 1/2 de voyage. Vous partez de Téhéran en service automobile pour Pahlavi-Port, où vous embarquez pour Bakou. Une journée de bateau. Vous repartez de Bakou par fer, longez le Caucase (très beau, souligne-t-il avec un coup d'œil convaincu), traversez la Géorgie, puis par Rostov, Kharkov, l'Ukraine (très riche, même coup d'œil), et Kiev, vous entrez en Pologne à Shépétovka, et regagnez Paris via Varsovie-Berlin. Le prix de ce voyage est en 3^e classe de 1.146 francs de Pahlavi à Shépétovka, et de 550 francs de la frontière polonaise à Paris : 1.696 francs en tout. (On se rend bien compte : 1.696 francs pour aller de Perse à Paris, ou réciproquement !...)

Il relève une troisième fois les yeux sur moi, me jauge à présent d'un regard un peu plus attentif que ceux qu'il m'accorda jusqu'ici, inspecte la coupe de mon costume, et fait :

— Le prix du voyage en 2^e classe... ou... en 1^{re} vous intéresse peut-être ?

— Allez toujours, dis-je abasourdi des bas niveaux où nous évoluons.

— Bien. Au total Pahlavi-Paris, 4.374 francs en 1^{re} wagon-

lit, et 2.595 francs en 2° sans wagon-lit, simplement avec une couchette capitonnée sur le bateau (1).

★★

Si de telles indications n'enflamment pas un esprit par avance tenté, c'est que l'on est en bois ? Mon esprit à moi a déjà dépassé les monts kurdes, il se promène à Tabriz en Iran (où existe, m'a spécifié Intourist en me lâchant, une correspondance avec le Transcaspien).

Je prends la direction du Quai d'Orsay dans un dessein bien précis.

Les murs grisailants n'ont pas changé sur la triste façade de la rue de Constantine depuis que je me rendais en ces lieux en 1936 et 1937, lorsque je préparais le Bélouchistan. Hélas ! Le sympathique M. Gallois n'est plus là : son cher Japon l'a rappelé, il y a retrouvé un poste, et sa barbe fleuve doit s'agiter aux brises du pays des matins calmes...

La grande tour, grise elle aussi, a enfanté une bâtisse toute blanche, toute neuve. On s'agrandit. Sans doute est-ce le souci de caser les excédents de paperasses nées de trop nombreuses conférences ?... Et au lieu de m'égayer, la clarté chantante de cette pierre fraîche me donne le spleen et douche mon entrain.

Mais il sera dit que chaque fois que je douterai du Quai, il me surprendra... J'entre aux Services du Levant, je suis reçu par M. Clarac : un homme jeune, aimable, rapide, sans complications. En outre, un connaisseur épris d'Orient, qui a fait un long *intérim* à Téhéran.

— Et vous voudriez passer de Turquie en Iran par un col kurde autre que Bayezid, celui du transit habituel ? me

(1) Noter que, dans ces chiffres, les prix du parcours que j'appellerai soviétique (c'est-à-dire celui de Pahlavi à Shepetovka, frontière de Pologne) ne sont respectivement que de 2.334 fr. et 1.725 fr. Et l'on appréciera la longueur de cette partie du parcours par un simple coup d'œil sur une carte.

dit-il, intéressé comme s'il s'agissait de lui. Délicat, mais sûrement admirable programme. Je suis, moi, allé en auto de Mossoul à Ourmiah par la passe de Rawanduz, — la première passe irakienne parallèle aux passes turques. Et je ne suis pas près d'oublier la sauvage beauté de ces contrées, pourtant bien moins élevées que les vôtres. Je me rappelle ces vergers de montagne, où je m'arrêtais déshydraté...

Après m'avoir donné soif à me vanter les fruits qui abondaient, il revient à mon objet :

— Vous savez, il sera assez difficile de négocier, d'ici, une entrée aussi anormale en Iran : presque une entrée par effraction... Allez soumettre le cas de ma part à M. Ardalan, le secrétaire de la Légation d'Iran à Paris.

Rue Fortuny, dans le XVII^e, derrière le Parc Monceau, la Légation Royale d'Iran se présente dans le quartier et sous les aspects qui lui conviennent. Au cœur de rues propres, silencieuses, désertes, dans une famille d'immeubles tous luxueux, l'hôtel du Shah est une construction figolée. Et dans sa cour, une frise de céramiques bleu pâle rappelle au visiteur qu'on entre au pays des émaux.

M. Ardalan est un Iranien européenisé 100 p. 100. Il faut un laborieux effort d'attention, et d'imagination, pour le déshabiller de son impeccable costume bleu foncé, de ses linges empesés, le rhabiller d'amples vêtements aux tons vifs, turban, bottes fauves, l'armer : on se rend alors compte que son type physique s'allierait merveilleusement à ces silhouettes de grands seigneurs persans, auxquelles les gravures — déjà anciennes — nous ont accoutumés (1). Beau de traits, de regard, d'allure, M. Ardalan n'est pas, moralement, moins charmant.

C'est un jongleur : on passe avec lui d'un sujet à un autre

(1) M. Ardalan porte d'ailleurs le nom d'une province d'Iran des voisinages d'Ourmiah. Il est de noble famille et compte des parentés dans l'aristocratie dirigeante de son pays. Il va y faire allusion.

sans le remarquer. Rien du bourdonnement de Paris, de ce Paris viveur de printemps, ne le laisse indifférent : galas, expositions, courses alternent dans ses propos. Mes cols kurdes reparaissent dans ce tourbillon de temps en temps, avec une note pas trop défavorable.

Rien ne défend de les emprunter, *a priori* : mais l'idée est si inédite... Existe-t-il même un précédent d'une pareille demande ? M. Ardalan offre d'en référer à Téhéran, tout en précisant que ce sera fort long, et en m'incitant à revoir la chose à Ankara, plus près des lieux, avec l'Ambassadeur de S. A. le Shah en cette capitale.

M. Ardalan fourmille de souvenirs pittoresques sur les provinces d'Iran les plus lointaines, les colore d'images glanées, de scènes vécues. Tout cela est en piquant contraste avec son personnage de diplomate ultra-moderne.

— Au revoir : j'espère que cela s'arrangera. Et si cela s'arrange, je vous signale que le gouverneur d'Ourmiah, Mostofi, est mon parent.

Renseignement de première valeur, venu *in extremis*, comme la plupart des bons... Il est impossible que ma demande ne soit pas accordée : rien que pour pouvoir exploiter une pareille recommandation !

**

Les semaines, les mois passent. J'ai relancé notre Ambassade. Brusquement en avril, comme déjà je n'y compte plus, elle m'apprend que le gouvernement turc a accepté !

Les moutons ont gagné. Toutes les facilités me seront données. Un guide du gouvernement m'accompagnera et aplanira toutes les complications dans les zones militaires (ce petit commentaire ne prendra sa valeur à mes yeux que lorsque je serai au nœud des événements...).

Pour être laconiques, ces nouvelles sont cependant sensa-

tionnelles... Ainsi, non seulement mes vœux sont exaucés, mais ils trouvent des concours officiels. Les mises au point, les accords de dates, d'itinéraires, restent à faire ou à conclure ; quoi qu'il en soit, d'ores et déjà le succès est acquis.

Du coup ma femme se décide à m'accompagner !

Partance double, donc double animation..

Je passe sur ce que tous les départs ont de commun : rassemblement de cartes (anglaises, au 1/1.000.000°), de matériel ; choix d'équipements ; préparation photographique. Pour la première fois, j'ajoute à mon appareil ordinaire un cinéma, avec films en couleurs, et téléobjectif pour prises de vues éloignées.

Les pourparlers pour l'accord franco-turc battent leur plein, et font l'objet de conférences à Paris. Je suis appelé dans les coulisses de l'une d'elles, en raison des avantages économiques susceptibles de résulter de ma mission. Et au beau milieu des dispositions que j'ai à prendre avant de m'absenter pour longtemps, je dois aller discuter rue de Belchasse, à la Direction des Accords commerciaux, les divers aspects du problème lainier.

Cependant, un ami qui s'est rendu à Istanbul pour le compte d'une importante firme de travaux publics, et qui a bien voulu se charger de préparer mes voies, m'adresse plusieurs bulletins de renseignements.

Une première lettre m'informe du résultat de quelques consultations à Istanbul. La promesse d'un guide par le gouvernement est une puissante garantie. Des escortes nous seraient certainement données localement là où l'exigerait la sécurité. A son avis, *un seul aléa subsiste dans le franchissement de la frontière turco-iranienne* et la libre circulation ensuite jusqu'à Dilman et Tabriz en territoire iranien. Il recommande des démarches auprès de Téhéran.

Un autre message est plein d'intérêt. Il a pu aller à Ankara, et a été au ministère de l'Agriculture voir comment

ma prochaine arrivée était en fait considérée : « ...le sous-secrétaire d'Etat à l'Agriculture, Aziz Bey, m'a très aimablement reçu... il pourra vous adjoindre, au lieu d'un simple guide, un jeune vétérinaire de ses services... A cette époque de l'année une partie des troupeaux transhume et se dirige vers l'ouest du lac de Van. Aziz Bey a donc envisagé de modifier légèrement l'itinéraire que vous aviez prévu, et ceci de la façon suivante : Elazik-Chapaktchour-Mush-Tatvan-Van. »

A la Légation d'Iran à Paris, M. Ardalan n'a pas de réponse de son gouvernement, et m'engage à remettre la présentation de ma requête à mon séjour à Ankara. Il n'a pas de peine à me convaincre, dans la vague d'optimisme qui me porte en avant ! Je n'ai plus le temps de m'attarder à des préoccupations : il faut donc qu'elles disparaissent ; tout doit marcher, c'est une nécessité.

L'heure du départ fond sur nous à une telle vitesse, qu'elle nous prend de court. Et nous ferions un parfait départ, avec cette impression de choses oubliées en masse, d'obligations négligées, de ponts coupés, de brouillards confus derrière soi, mais de lumière devant, si la recrudescence de la tension européenne ne teintait d'angoisse notre joie... Nous n'avons pas le courage de sacrifier le fruit de tant de démarches, et cependant nous ressentons l'imprudence qu'il y a à s'éloigner de la patrie...

La confiance prévaut. On est accoutumé aux hausses de ton des diplomates, aux menaces qui ne sont que des jeux de scène, aux ultimatums qui n'en sont que pour autant que l'interlocuteur file doux, mais qui s'estompent si lui aussi montre les dents. Allons ! Tout cela s'arrangera bien encore une fois : nous n'en voulons pour gage que ces moutons pacifiques au nom desquels nous partons !

Et le Simplon-Orient-Express nous emmène vers l'antique Constantinople, à travers la mer de maïs continue des Balkans.

CHAPITRE III

EN PASSANT A ISTANBUL

Istanbul conquiert immédiatement celui qui débarque d'un long et poussiéreux voyage. Visions de mer bleue où que l'on regarde, gaîté des couleurs, grouillement de la rue. Variété folle des quartiers de cette ville sans égale, ici somptueuse et ornée d'éclatantes coupoles, de minarets dressés tels des cierges, là sordide, empilée, populacière ; presque partout escarpée sur sa Corne d'Or ou son Bosphore.

La première impression est, je le dis bien, grisante.

On avance ravi, sans s'inquiéter d'une direction ; sur le grand pont, dans le tournoiement des vols de pigeons ; sur les quais, où des barques richement peintes tressautent dans une palette extraordinaire de détritrus : melons, pommes, concombres... Ce n'est qu'au bout de quelques heures d'extase que l'on s'aperçoit que les gens sont en veston, en casquettes ; qu'en fait de voitures, il n'y a que des autos ou des bicyclettes ; bref, que la couleur locale *humaine* est morte... La couleur du cadre, des choses, le soleil et les monuments seuls restent, préservant l'illusion...

Je n'aurai pas la fatuité de prétendre décrire Istanbul. Après Loti et Farrère, l'audace serait forte. D'autant plus que je n'ai point à y placer l'action de quelque beau roman d'amour. Enfin la poésie des lieux a bien souffert depuis qu'y séjournèrent les deux Maîtres, et, même à talent égal, je ne les égalerais pas si je peignais sincèrement...

De nos fenêtres du Park Hôtel, nous découvrons le pur saphir du Bosphore. Au fond, la côte d'Asie. Tableau signi-

ficatif des temps que nous vivons, la flotte anglaise vient de jeter l'ancre sous nos yeux.

Les lourds navires gris sont là en tous sens, inertes, semblant posés sur l'eau impuissante à les remuer. Des filets de fumées qui s'échappent des cheminées sont les seuls signes d'animation de ces monstres métalliques. Le rapprochement anglo-franco-turc battant son plein (*NOUS* venons de céder le Sandjak d'Alexandrette), Sa Majesté Britannique fait rendre visite à la Turquie par ce qu'elle a de plus cher et de plus noble : sa Royal Navy...

Quoiqu'à peine arrivés, nous avons déjà reçu un carton glacé de l'épaisseur d'une vitre. Sous les armes dorées en relief de l'Angleterre, S. Exc. Knatchbull-Hugessen et l'Ambassadrice nous invitent à une soirée d'apparat destinée à fêter l'Amiral : « *To meet the Commander-in-Chief, and officers of the British Mediterranean Fleet.* » *Décorations, dancing*, mentionne le bristol... Malgré la qualité certaine de cette fête, nous n'irons pas : nous serons déjà repartis.

Un de nos compatriotes auquel on m'a adressé, M. Bouchardy, nous a invités à dîner. En attendant l'heure fixée pour ce repas, que nous supposons devoir se réduire à des sandwiches et à de la bière, chez ce solitaire expatrié depuis 10 ans, et étouffé par des affaires colossales (phares, chrome, ciments), nous marchons au petit bonheur devant nous.

Sans hâte, nous descendons de Pera à Galata, passons le pont sur la Corne d'Or au bruit de la sirène du bateau qui rentre de Scutari : les pigeons affolés nous caressent les oreilles à tire d'ailes. Et nous allons jusqu'à ce que j'appelle le « coin de Rome » : cette belle place de l'Hippodrome, où l'obélisque de Théodose, la Colonne Serpentine, et la Pyramide murée se contemplant, en vestiges d'anciennes richesses dispersées. Nous nous rappelons assez tard notre rendez-vous, et regagnons Pera d'un pas accéléré.

Bouchardy nous ouvre lui-même.

Dix bouteilles d'apéritifs trônent sur les tables du salon. Partout bâillent les boîtes de cigarettes... Le businessman, le « pionnier » — il a attaqué les affaires dès les temps héroïques où le Ghazi refaisait l'unité nationale — a oublié ce soir les difficultés pour le bien-vivre.

Le dîner est de lui, non qu'il l'ait commandé seulement : il y a mis la main ! Et quelles sauces ! Et quels vins ! Et ensuite quel marc de derrière les fagots lointains... La chère et les recettes de nos meilleures provinces sont sur cette table ; l'humour de chez nous pétille dans les yeux clairs qui nous sourient, s'allument sur une plaisanterie, brillent pour nous passer un « tuyau ». Le marc aidant, nous restons indéfiniment attablés. Ce qu'il y a d'amusant, c'est que c'est tout à fait par hasard que je demande à Bouchardy :

— Il y a une propriété à une trentaine de kilomètres de chez moi, qui appartient à l'un de vos homonymes : serait-ce un de vos parents ? Personnellement, je ne l'ai jamais vu...

C'est lui... Il n'est donc pas très étonnant que notre rencontre ne se soit pas produite au pays, et qu'il m'ait fallu venir en Turquie pour tomber sur ce fantôme de mon coin de Berry...

Pourquoi il ne rentre point ? Industrieux comme il l'est (avant d'être industriel), taquinant l'arboriculture, énumérant à ma femme les fleurettes du bled, amateur de mécanique autant que de gastronomie, je le verrais si bien bricolant son domaine, se reposant au terroir, et ne se lassant point ! Mais voilà ! Ces qualités ont également leur prix à l'étranger, et la fortune lui a souri ici. Il pourrait cependant, s'il le voulait, un jour...

— Non, m'arrête-t-il, je ne peux pas planter là ce que j'ai eu tant de mal à lancer. On a encore besoin de mon impulsion. D'ailleurs la Turquie me manquerait cruellement. J'aime les Turcs, leur tour d'esprit, leurs habitudes de négoce. Plus tard, voyez-vous ?

La plus remarquable qualité de notre race hors de chez elle est sa double faculté d'adaptation : nous commençons par nous adapter aux autochtones, assimilant leurs caractères et leurs mentalités ; et puis, par une action inverse, nous les adaptons à notre propre génie, et jusqu'à nos façons de raisonner. La première adaptation ne sert que de préparation à la deuxième. Sans doute le secret est-il là, d'une réussite qui équivaut presque à une intégration ?

Différente est la méthode de l'Anglais. Il débarque dans le fracas de son « train » de bagages, s'installe *comme chez lui* — et non pas comme chez d'autres —, intimide, et organise une convergence de recours à sa puissance d'argent. Prendre pied, c'est pour lui appuyer ce pied jusqu'à l'écrasement... (Le rôle est d'ailleurs moins facile à jouer que je ne le dépeins, car il exige une dose d'ascendant et un orgueil naturel, dont tout le monde ne dispose point.)

Et les résultats sont bien le reflet de ce que furent les moyens. A succès égal en affaires, l'Anglais a des obligés, le Français des amis, qui l'aiment, qu'il aime, au point de refuser de s'en éloigner ainsi qu'on vient d'en avoir un exemple édifiant.

Nous causons utilement avec Bouchardy de notre voyage imminent. Quand tout a été passé en revue, il me dit :

— Naturellement vous avez songé à vous munir de fonds de route ?

— Je les ai en livres sterling.

— Bravo. Le sterling est changé dans tous les centres de gouvernement, peut-être même dans des postes militaires. *Et naturellement aussi, vous avez déclaré la somme à la visite douanière de l'Orient Express ?*

J'ai pris cette précaution — à laquelle je fus d'ailleurs aidé par la brûlante interrogation du douanier, qui me plantait tels des escarboucles ses yeux dans les miens, en m'inter-

rogeant sur mon porte-monnaie... Et Bouchardy m'en félicite, car des sommes non déclarées créent de graves ennuis lorsqu'on veut les ressortir du pays : le moindre est la confiscation.

Toute exportation de capitaux est en effet interdite, sauf pour des montants strictement équivalents à ceux que l'on a introduits.

CHAPITRE IV

ANKARA

En partant vers 15 heures de Haydarpacha, la gare monumentale de la Turquie, édiflée rive d'Asie regardant Istanbul, on arrive pour le petit déjeuner à Ankara, après un trajet de nuit. On n'a rien vu d'un paysage que les voyageurs en auto vous disent sans intérêt (1), en ajoutant : « Surtout, prenez le train ! Vous descendrez à Ankara avec des yeux frais pour cette capitale et les contrées qui y débutent. »

Lorsque notre sleeping s'est arrêté dans la gare style cubique, dotée des plus modernes perfectionnements, nous avons pensé aux temps héroïques et encore tout récents (moins de 20 ans de date), où le Ghazi fixait en ces lieux la capitale de la République, et établissait sa résidence dans une rame de wagons. Il dirigeait de là le tracé du plan d'urbanisme, l'engagement des travaux, des premières plantations, et gouvernait l'Etat.

L'Ankara Palace a un gérant français. Nous sommes malgré l'heure matinale confortablement logés et servis.

L'hiver, cet hôtel aux vastes salles de réception est le rendez-vous de la société cosmopolite. On y donne des dîners, des réunions mondaines. La liste des locataires se rehausse de la présence de quelques diplomates célibataires, ou même en famille, qui ont élu domicile ici faute d'avoir pu trouver gîte en ville.

Malgré la formidable impulsion constructive d'Ataturk, impulsion continuée au même rythme depuis lui, l'accroisse-

(1) Sauf la région boisée de Bolu.

ment de la population devance encore, en effet, celui des terrains bâtis. Je parlerais de cité champignon, si ce n'était de l'ironie de parler de cryptogames dans un pays où l'eau manque plutôt... Ankara était sacrée capitale le 13 octobre 1923 avec 30.000 habitants : elle en compte 123.500 en 1935 ; combien aujourd'hui ?...

Le premier tour à pied que j'ai hâte de faire dans toute nouvelle localité me renseigne du premier coup sur la réalisation accomplie et les principes qui l'ont inspirée. Principes de grand chef, et que seul un grand chef pouvait choisir et imposer... Ce sont ceux de Lyautey au Maroc.

Le rocher d'Ankara me domine, couronné de sa place forte ancienne, flanqué sur ses pentes de la masse désordonnée et pittoresque de masures que les siècles y ont accumulées. On a laissé cela de côté, sans y toucher, comme une curiosité. Et c'est au pied de ce passé, sur le plateau, que Kémal a conçu et fait tracer sa capitale. Ainsi sont nettement détachés de leurs *medinas* nos quartiers neufs de Rabat, de Fez, de Marrakech.

La largeur, la longueur des artères plantées d'arbres déjà adultes est à l'échelle des édifices, un peu trop massifs à mon goût, mais d'un effet d'ensemble puissant. Pour avoir su voir grand tout de suite, Kémal aura dispensé l'œuvre de retouches en cours d'exécution : telle qu'il la lança, elle se développe.

Le barrage de Chubuk, où j'irai prendre un jour le frais, est terminé depuis 1935, et contient 18 millions de mètres cubes, dont les deux tiers sont consacrés à l'arrosage. Ankara-ville et Ankara-banlieue sont un jardin qui pousse : l'acacia généralisé fait des croissances-record. Un sol qui s'apparentait à la brique s'est avéré nourricier... Il a suffi pour cela de donner l'élément liquide aux sels fertilisants qu'il contenait à l'état cuit...

Ma prise de contact avec la capitale ne s'éternise point. De

l'hôtel, avant de sortir, j'ai déjà téléphoné mon arrivée au ministère de l'Agriculture, et sollicité audience de S. Exc. Aziz Bey, qui m'attend.

Un magnifique taxi Pontiac, nickel — laque noire, dévore d'une course muette l'interminable boulevard qui fend Ienishair — la ville nouvelle, par opposition à Eskishair, l'ancienne — en direction des édifices officiels. N'était le stop d'un agent aussi beau que les policiers Sickhs des Indes, qui nous arrête quelques secondes, nous serions arrivés. J'ai le temps de voler une photo de ce digne gardien de l'ordre sur son refuge, entre deux lions de marbre paraissant le garder lui-même, sous son ombrelle orientable rayée peau de zèbre... L'asphalte reluit d'un arrosage récent. (Photo 3 bis.)

**

Aziz Bey est un très jeune vieillard, très alerte, à l'attention vive et mobile. Il possède à portée de sa main les documents à l'appui de ce qu'il dit, n'imitant pas en cela tel ministre que j'ai connu, et qui ne pouvait donner une précision sans appuyer sur un bouton et affoler ses services.

Après m'avoir esquissé une fresque rapide de l'élevage turc, de ses 18 millions de moutons, de ses 26 millions de kilogs de laines, de ses centres de croisement de Karagebe, de Chifteler, de Chukurowa et de Sultansuyu, il manifeste le désir de m'entendre à son tour, et je lui expose ce que je voudrais voir, ce que j'espère trouver, et ce que je crois possible. Ses yeux noirs, prompts, ne me quittent pas. C'est un homme qui, lorsqu'il a décidé quelque chose, doit ne pas ergoter, et savoir laisser carte blanche.

— Parfait, me dit-il, comme j'achève : Vous allez maintenant faire la connaissance de Sabri Okutman, directeur du service zootechnique, arrêter avec lui les étapes de votre mission et... vous pourrez vous mettre en route. Bonne chance !

Décidément, ce ministère me plaît. Il tourne rond. Souhaitons à la jeune république turque de garder cette verdure, que n'a pas su garder la nôtre en prenant de l'âge !

L'impression continue au Service zootechnique.

Petite salle sans le classique mobilier de photographe de province, sans les ridicules chromos muraux : une pièce de travail, sobre, telle qu'on en trouve à Paris dans les immeubles de sièges industriels.

Avec M. Sabri Okutman, la conversation atterrit au technique. Nous parlons races, standards, laines, épidémies — le Service s'intitule « zootechnique et vétérinaire ». Une carte déployée me renseigne sur les principaux centres d'élevage et sur les mouvances d'été des troupeaux, d'après les plus anciennes coutumes. Ce document doit être quelque peu théorique. Que se passe-t-il dans les zones kurdes, où l'on en est encore à l'ère de l'occupation militaire ? De ces coins, les données sont parcellaires, et la carte avare en signes.

Nous gagnerons Elazik en chemin de fer. De là, en auto, nous traverserons le Kurdistan occidental, au long du fleuve Mourad, jusqu'au lac de Van. A Van, il faudra consulter le Gouverneur pour examiner avec lui comment rayonner sur les massifs autour du lac.

Nous en sommes là du plan de mon circuit, lorsque la porte s'ouvre.

Un homme de taille moyenne, jeune, rasé, teint clair, pénètre dans la pièce et plonge dans la conversation dont il prend le fil d'emblée. Un premier silence ne se produit qu'au bout de quelques répliques ; le nouveau venu me serre alors la main :

— Très heureux de faire votre connaissance, dit-il : rappez donc de la bonne besogne, et cherchez les troupes de choix, les bêtes racées où elles seront.

Juste à temps, M. Sabri Okutman me murmure le nom de celui qui m'entretient : S. Exc. M. Muhlis Erkmen, le

ministre de l'Agriculture en personne... Et je suis de la sorte averti pour répondre sur le ton qui sied.

Mais mon interlocuteur ne s'embarrasse pas de protocole, et me ramène vite à la causerie. Cette méthode à l'américaine est heureuse dans une administration où il s'agit de créer, d'oser à toute heure. J'ai trop vu de hauts seigneurs dans d'autres Etats fraîchement éclos, ne retenir et ne copier de notre civilisation que ce qu'elle a de suranné, de convenu, au lieu de simplement s'inspirer de nos qualités de fond. Ce n'est pas le cas ici. On a compris.

Lorsque je me retrouve seul avec M. Okutman, ma conviction est ancrée que je serai aidé *pleinement*. Aide exceptionnelle, quand je songe aux difficultés et même aux interdictions que d'autres ont connues !

— Nous avons désigné pour être votre guide, ajoute le directeur, un de nos plus jeunes et brillants vétérinaires, Setke Bey. Il a été informé de son choix depuis quelque temps, et il a commencé à préparer votre expédition. Nous vous l'enverrons demain à l'hôtel. La date de votre départ dépendra de lui.

*
**

Nous déjeunons sur la terrasse de l'hôtel, agréablement, à l'ombre de grands parasols. La vue donne sur les collines avoisinantes, auxquelles l'essor horticole a valu une verte chevelure. Un vigoureux vin blanc de Kavaklidere, coupé pour mon épouse d'eau minérale d'Afioun Kara Hissar, arrose au volume de nos soifs l'excellent menu. C'est la morte-saison, et les convives plus que rares essayent de percer du regard leurs respectives intentions. Le maître d'hôtel, les serveurs ont des mines affadies de chômage, et se dépensent mollement.

Dès que j'ai bu mon café — ou mes cafés, car j'en ai bu trois... : on connaît la qualité du café turc — je m'inquiète

d'une auto. Je la commande pour 16 heures seulement, afin de respecter la sieste de l'Ambassade près la République turque de Son Altesse le Shah de Perse, où je compte m'occuper de mes visas de retour.

Le temps de prendre quelques notes, de revoir mes bagages, et de me changer, l'on m'avertit que mon chauffeur est avancé. Aussitôt, je file comme un bolide par la grande artère qui m'emmena ce matin chez Aziz Bey.

Il y a toujours un policeman blanc en faction entre les lions de pierre sous l'ombrelle déployée : mais le bel arrosage qui rafraîchissait la vigie s'est évaporé...

Je dépasse les ministères nationaux. Commence dès lors le quartier des Ambassades. Les diplomates de tous pays ont cherché l'altitude, la verdure, et l'illusion du vent... Leurs résidences, chacune indicatrice dans son style du génie architectural de son pays, s'étagent sur une colline ainsi ravissamment parée. Des essais d'essences d'arbres jaillissent dans les intervalles libres de cet élégant quartier, qui rappelle une Exposition Universelle.

Le palais d'Iran est en vue l'un des premiers, parce qu'un des plus hauts, sinon le plus haut perché. Le doigt grasseyé de mon chauffeur me désigne sa pure silhouette de marbre rose, qui me transporte (par un léger effort d'imagination) vers le ciel d'Ispahan...

Mais l'index tendu se rabat vivement sur le volant... Deux mains ne sont pas de trop pour attaquer la sévère montée en lacets du jardin de la Légation. Fleurs et arbustes caressent les vitres au passage. C'est romantique à souhait. Mon équipage s'immobilise au ras du perron marmoréen.

J'hésite à gravir les marches tant le silence de la demeure est absolu... Vais-je troubler une sieste générale encore inachevée ? Mauvaise méthode de présentation lorsqu'on vient pour solliciter les gens. Je sonne, au comble de la perplexité.

Le timbre alerte (à moins qu'il n'ait réveillé...) un appa-

1. Marie-Laure sort le dortoir.



2. L'auteur en action



2 bis. Notre accompagnateur officiel.
E. Setke, a soif.



riteur souriant. Je le prie de demander à M. l'Ambassadeur de me fixer un rendez-vous au jour, à l'heure de sa convenance, et j'attends la décision en me promenant dans le hall.

Le marbre, blanc ici, m'environne de toutes parts. Un court escalier d'honneur s'élève à une galerie, sur laquelle donnent les pièces de réception. Aucun être vivant, aucun bruit. Malgré la résonance des murs, des pas seraient d'ailleurs étouffés par l'épaisseur des tapis : si la maison de Perse n'en avait pas !...

L'appariteur revient me dire que Son Excellence me recevra aussi bien immédiatement. Je suis introduit dans un cabinet de travail du rez-de-chaussée. Sous une magnifique carte, derrière un bureau d'acajou, Son Exc. Fahimi m'apparaît en son exquise bonhomie.

C'est un sexagénaire dont il faudrait chercher, pour les découvrir, les cheveux blancs. De petite taille, plutôt fort, des yeux souriants, aimables, facétieux, il a dû toujours affectionner les bonnes choses et les finesses de la vie. J'ai l'audace de croire que ma visite ne le dérange point. Sans doute prévoyait-il peu d'occupations en cette chaude après-midi, et m'accueille-t-il au sortir de son repos, non comme un raseur, mais comme un éventuel partenaire de conversation ?

D'inégalables cigarettes, assez grosses, roulées sur un tabac couleur de thé, ne tardent pas à nous aromatiser. Les sujets se succèdent, chacun éveillant les souvenirs du diplomate qui a beaucoup voyagé. Le tour primesautier de son esprit a des analogies avec celui de Montaigne, et je gagerais que leurs conceptions de l'existence ne sont pas opposées, quoique Son Exc. Fahimi n'ait jamais dû s'inspirer de notre vieux Michel Eyquem...

Il est très attaché à Paris, même à nos pantins politiques, dont il cite les noms sans déplaisir. Mais sa réminiscence favorite est pour le couronnement de George V, en 1910, dont il me parle à propos de celui tout récent de George VI, et

dont il me décrit l'apparat, depuis le bonnet à poils de la Hoarse Guard jusqu'à la plus jolie toilette de grande dame.

On apporte deux tasses de thé. C'est l'intimité. Je me décide à demander ma minute d'attention, et j'entraîne l'Ambassadeur vers la carte murale : il apprend en quelques mots pourquoi je suis en Turquie, et comment je souhaite m'en éloigner, par l'Iran.

— Bien, dit-il. Mais avez-vous fait choix d'un col ? Hormis la communication régulière par Bayezid, aucun des autres cols n'est usuel, et vous devez fixer votre trajet avec précision, pour que Téhéran donne son agrément. Vous n'aurez d'ailleurs pas à hésiter beaucoup... (Il promène sur la carte une règle d'ébène). Nous avons donc au nord Bayezid : la voie automobile, la vraie. Puis, en descendant, Kotur, d'où l'on débouche sur Khoï et Djoulfa ; enfin, Bazirga, qui mène à Ourmiah.

Je ne laisse paraître qu'un imperceptible instant de réflexion. Mes yeux ne quittent point la région de Bazirga, la plus montagneuse (le col semble à 2.500 mètres), probablement la plus belle. Et je la désigne le plus naturellement :

— C'est de ce côté que je dois terminer mes recherches lainières : c'est donc de là que je voudrais passer.

Devant une profession de programme aussi ferme, l'Ambassadeur semble impressionné. Il me pose toute une série de questions sur les moutons, sur la laine. Les modestes ovins prennent la place des sujets de cours et de politique internationale où nous étions plongés.

A la seconde tasse de thé, je dois ne plus me borner à prendre l'Iran comme simple transit sur mon retour, mais y étudier les mêmes questions d'élevage qu'en Turquie... Je promettrai bien tout ce que l'on voudra... en échange du visa. Je reviens à ce dernier :

— Avez-vous une idée, Excellence, de la date à laquelle vous serez fixé pour mes papiers ?

— Nous télégraphions, Téhéran se concerte, nous retélégraphie : comptez deux ou trois jours, tout au plus... D'ailleurs, vous m'avez dit que votre femme vous accompagnait ? Je tiens à vous présenter à l'Ambassadrice : venez prendre le thé avant votre départ, nous aurons le plaisir de nous revoir et j'espère pouvoir vous répondre à ce moment-là.

Il griffonne sur un bloc quelques signes harmonieux dont le sens m'échappe (l'écriture iranienne est du dessin), et qui doivent résumer le télégramme à envoyer.

Je feins le hasard d'un coup d'œil pour découvrir l'heure terriblement avancée sur mon bracelet-montre. Je me confonds en remerciements et nous nous quittons avec gaieté, légèreté, comme des gens appelés à se lier.

*
**

Le chauffeur, stylé par d'autres courses aux ambassades, m'attend à la poignée de sa portière dans un garde-à-vous caricatural. Nous roulons vers le centre de la ville.

La journée est arrivée à ses plus belles minutes : nous approchons de 17 heures. Tout concourt pour charmer. Lumière moins brutalé, jeu des ombres sur les montagnes ; et dans le ciel, l'accumulation des nuages, qui atteint son maximum : je ne détache pas mon regard de cette opulente mer de ouate. Je n'ai pas vu eu d'autres climats pareilles mœurs de nuages. Chaque jour ils apparaissent un à un, s'assemblent, composent des décors fantaisistes et puis, à partir d'un certain moment, ils s'évanouissent, comme si une commande de scène les évacuait aux coulisses.

Nous irons assister au couchant du haut d'Eskisheir, par les brèches de l'antique cité forte.

De nerveux gamins, des vieilles aux profils, et aux vêtements typiques, errent dans des ruelles d'un mètre et semblent ignorer la vie moderne qui s'essaye, en bas, en la cité

moderne. Les pieds trébuchent sur des pavages déchaussés par les siècles (Photo 4). Les chiens rôdeurs grognent. Et par les larges éboulements des murailles, l'œil ravi ne se lasse point de courir sur les plateaux dorés par les rayons obliques, sur les cuvettes déjà sombres, sur Ienisheir et ses constructions flamboyantes, sur les boisements d'acacias du Ghazi, qui placardent en taches insolemment vertes le triomphe de la main humaine.

Peut-être d'où nous sommes pouvait-on, aux premiers ans du xv^e siècle, voir le choc meurtrier des escadrons montés de Tamerlan contre l'armée du Sultan Bayezid ? C'est en effet dans la plaine d'Ankara que se déroula la terrible bataille, le vain sacrifice du corps d'élite des janissaires : les furieux cavaliers asiatiques bouscullaient tout. La Turquie qui devait son essor aux Seljoukides depuis le x^e siècle, qui croissait vigoureusement, que n'avait même point ébranlée l'occupation passagère des Mongols de Gengis Khan, traversa sous le triomphe de Tamerlan une nouvelle et brève éclipse. L'invincible conquérant mourait dès 1405, et la Turquie reprenait sa marche vers son apogée médiévale.

CHAPITRE V

NOTRE GUIDE

Plutôt petit, très fort, un pénétrant regard noir, vif dans ses moindres gestes, Bay Setke Alispahi (1) nous a demandés dans le hall de l'hôtel.

Des consommations nous réunissent autour d'une table et notre guide parle.

Notre sympathie lui est acquise tout de suite.

Quelle différence entre ce jeune garçon ardent, sûr du succès, et ces autres guides, de quelque classe qu'ils aient été, fréquentés sous d'autres latitudes ! Neuf fois sur dix on a cherché à me noircir la situation pour se dispenser d'efforts, ou bien pour faire « mousser » son mérite. Setke Bey, lui, se déclare prêt, et l'explique :

— Une Chevrolet bien équipée nous attend à Elazik. Nous gagnerons cette ville par le train : c'est le point le plus occidental que touche la voie ferrée. J'ai les noms des vétérinaires délégués dans les nouvelles régions : ils nous conseilleront de proche en proche pour la suite.

Son visage s'anime progressivement. Je m'aperçois qu'il était encore sur la réserve et qu'il se déboutonne. En réalité, ce grand voyage avec ses risques, ses chances de

(1) Bay est une nouvelle appellation démocratique qui correspond à *Monsieur* et précède le nom propre. Théoriquement, elle devrait être générale, vu l'esprit d'uniformisation du régime nouveau. En fait, bon nombre de Turcs, pour ne pas dire la majorité, continuent à faire suivre les noms qu'ils citent du vieux vocable de *Bey*, et sont enhantés que l'on complète le leur de la même façon. En République française, qui ne reconnaît pas les titres, on n'a bien jamais tant vu de comtes et de barons...

découvertes, le passionné. Les occasions de « sortie » ne surabondent point pour les jeunes techniciens : les laboratoires sont, en Turquie comme en France, leur trop fréquent domaine, et je décèle la joie sincère pour celui-ci d'une pointe lancée dans la nature. Il a fait sienne notre cause.

— Donc, à quand notre heure H ? dis-je.

— J'allais vous proposer après-demain...

— Avec enthousiasme !

Rendez-vous est pris à la gare.

Le temps qui nous sépare de ce moment fatidique va passer vertigineusement vite... Ankara est une ville dont les nouveaux quartiers, comme les ruelles antiques et les jardins environnants, vous retiennent. Et puis il y a des provisions à acheter, des lettres à écrire.

J'ai par ailleurs réfléchi à l'opportunité d'une démarche importante. Rien ne m'assure qu'en partant je serai en possession de la réponse de Téhéran.. Le dilettante Ardalan ne m'a pas procuré mon visa iranien à Paris : les grâces de S. Exc. Fahimi seront-elles plus heureuses à Ankara ? Le doute est possible. J'ai donc un intérêt majeur à ne pas m'en aller sans confier ma cause à suivre à quelqu'un de notre Ambassade.

Quoique toutes les Ambassades européennes se transportent à Istanbul l'été, à proximité des eaux douces, la nôtre comme la plupart conserve ici une permanence. Je m'y fais conduire l'après-midi de la dernière journée qui nous reste.

**

Notre palais d'Ankara est l'œuvre de l'architecte Laprade, qui s'est fait la main au Maroc à l'époque impériale de Lyautey. Il a des conceptions à l'échelle des capitales. La masse, les lignes herculéennes, un parti pris de lourdeur ne l'ont pas effrayé sous le ciel turc. On peut aimer sa création.

Son matériau, un pâle marbre gris perle, apporte une note d'allègement à cet ensemble énorme.

Déserté par les trois quarts de son effectif, le palais se pare du charme mystérieux des demeures en sommeil. C'est un moderne château de contes de fées... Par le solennel escalier, on nous conduit au minuscule bureau où la pensée française veille en deux personnes : MM. Roux et Meyer nous reçoivent, l'un premier, l'autre troisième secrétaire de l'Ambassade.

Ils prennent note de mes désirs. Meyer accepte de se charger de la délicate mission pour laquelle je le sollicite : relancer S. Exc. Fahimi avec une insistance égale aux attermoissements possibles. Il est entendu que si je quitte Ankara sans mon visa, il ne lâchera le téléphone les jours suivants qu'après avoir mené ledit visa à terme...

Ces Messieurs ne nous laissent pas quitter l'Ambassade avant de nous en avoir fait les honneurs. Nous traversons respectueusement les immenses salons. Une housse soulevée de-ci de-là découvre la richesse d'un brocart ou d'une tapisserie. Un panneau laqué de Dunan, qui garnit un mur entier, étale en groupes naïfs ses animaux et ses plantes. Quelques pétales épars sur les parquets sont là comme des témoins fanés des réceptions de la saison qui s'est close : l'air est encore empreint du souvenir de ces fastes.

Nos diplomates poussent la gentillesse jusqu'à nous organiser un exquis dîner en plein air sous les tonnelles d'un traiteur russe voisin de l'Ankara Palace, dont les hors-d'œuvre, la foudroyante vodka et certaines grillades sont célèbres. Il est de la classe de ses émules parisiens : Corniloff devrait rendre les armes.

Je les informe que nous prenons le thé tout à l'heure à l'Ambassade d'Iran ; je pourrai donc leur dire au dîner où j'en suis de ma requête.

LL. Exc. Fahimi, ambassadeur et ambassadrice, nous accueillent avec mille gentilleses.

Nous nous tenons cette fois dans l'un des salons bonbonnières. Un mobilier dont les emprunts à nos styles classiques n'est pas uniformément heureux, orne presque trop richement cette pièce. Les portes donnent sur le grand salon de danse, aux étincelants parquets, que préside le portrait en pied des deux Shahs, père et fils.

Les deux princes, en dolman, rigides, les regards braqués parallèlement, font « sévère ». Quand la toile fut peinte, le dauphin n'avait pas encore épousé la douce princesse égyptienne dont le mariage attira à Téhéran les représentants de l'Europe entière.

Mais revenons au boudoir. Encore jeune, affable, tout éclairée par ses beaux yeux de velours noir des miniatures de Perse, l'Ambassadrice s'entretient avec ma femme des mille détails qui intéressent les dames. Cependant, j'ai doucement amené son mari sur le terrain brûlant. Il me rassure.

— Ah ! l'accord à notre télégramme ? Oh ! Il ne fait point de doute ! Quelque retard, voilà tout, mais dont vous n'avez pas à vous retarder vous-même... Très bien, c'est convenu : je fixerai M. Meyer. *Mais au fait, pour que je puisse timbrer alors vos passeports, il faut que vous me les laissiez.*

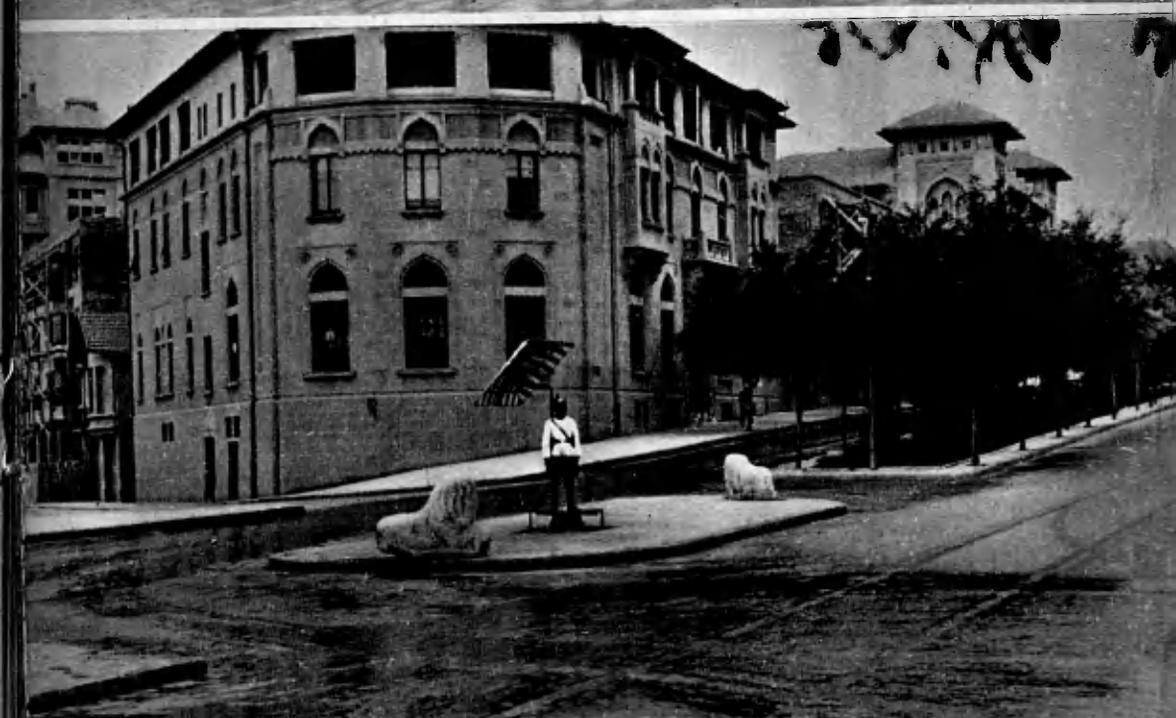
— C'est exact, dis-je, un peu ennuyé... Il n'y a peut-être pas d'inconvénient à ce que je m'en défasse, puisque je voyage dans des conditions tout à fait spéciales, tout à fait officielles, avec un guide du gouvernement ?...

On ne soupçonne point, quelquefois dans la vie, la source d'ennuis qu'on se prépare pour un consentement d'apparence secondaire, mais insuffisamment réfléchi...

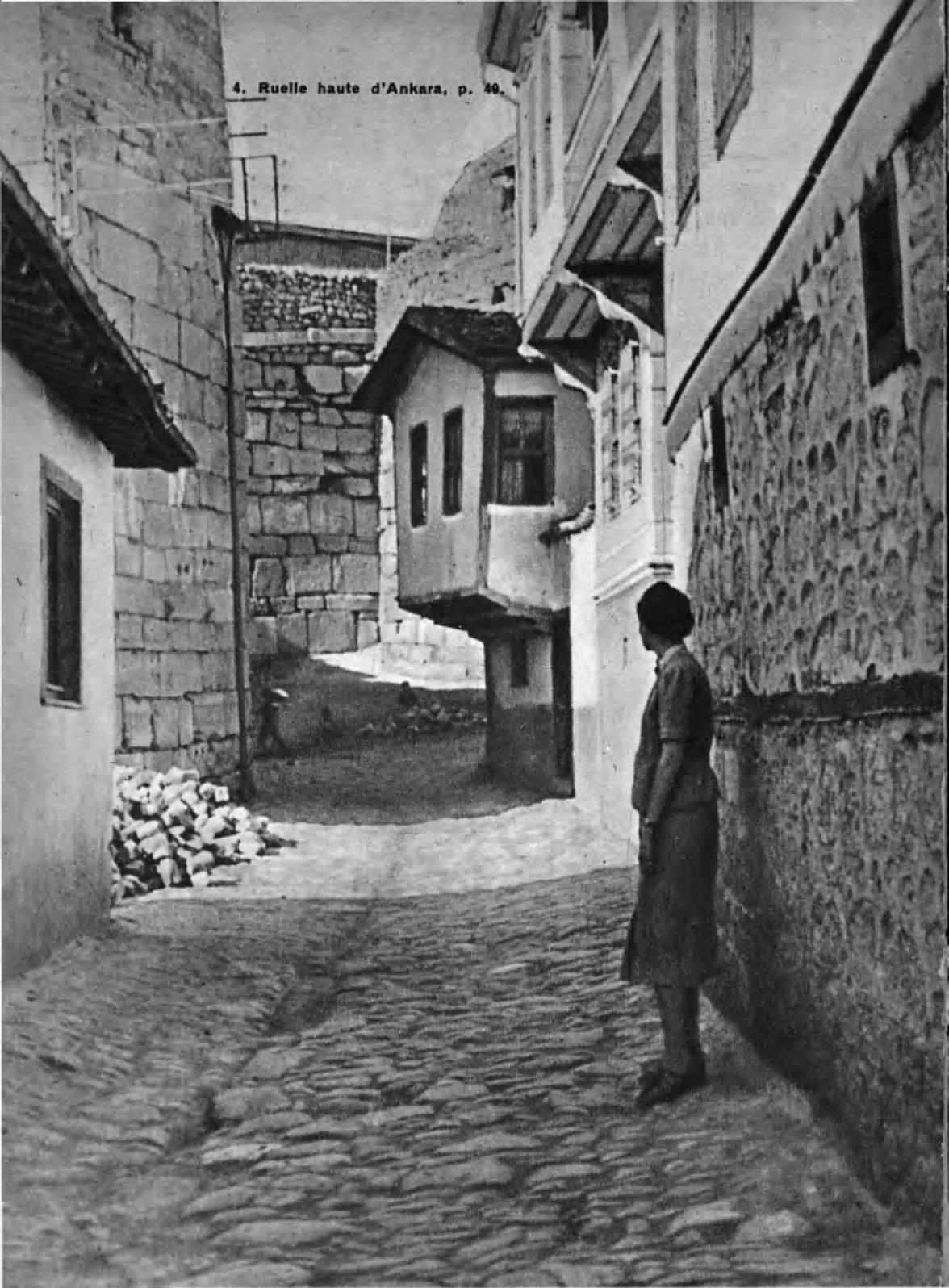
— Bien sûr, bien sûr, approuve Son Excellence qui a hâte d'en terminer avec ces contingences. Entendu donc ainsi. Voyons, nous parlions de...



3. Mulets. Camions à Istanbul.



3 bis. Ankara nouvelle. 45.



Et nous reprenons un bavardage d'une bonne demi-heure, en dégustant un thé et des pâtisseries succulentes.

Nous n'oublions pas l'Ambassadeur Fahimi, son joli palais rose, ses anecdotes, sa jeunesse d'esprit, et ce temps surtout qu'il sait vous accorder largement, sans donner l'impression de l'« arracher » au surmenage. C'est un aimable grand seigneur.

*
**

Je résume cette rassurante audience à MM. Roux et Meyer, en dînant à la fraîche avec eux, chez leur pantagruélique restaurateur.

— Je compte tout de même sur vous, dis-je, pour ce fameux timbrage de passeports donnant droit à l'entrée de l'Iran au col de Bazirga. Il paraît que c'est une affaire de jours... Il ne sera pas mauvais cependant de garder le contact. Et dès que vous aurez les papiers, ayez l'obligeance de me les adresser à Van, à poste restante, puisque là sera le centre de nos déplacements avant de quitter le sol turc (1).

Meyer ne se dédit point : cela l'amuse, au contraire, de contribuer à notre projet auquel il s'associe mieux qu'un autre par la pensée, ou plutôt par le souvenir :

— De Bazirga, vous descendrez forcément sur Ourmiah, fait-il, rêveur... Ourmiah où j'ai connu, lors d'un voyage en Iran, la merveilleuse hospitalité des Pères lazaristes !... Ah ! le Père Fransen... Tenez, demain matin je vous ferai porter une lettre pour lui.

La nuit est aux confidences dans ce joli jardin, discrètement éclairé comme pour respecter la lumineuse voûte céleste.

(1) On m'a affirmé que Van était en liaison batelière avec Tatvan, à l'extrémité occidentale du grand lac, et que Tatvan était elle-même reliée par poste routière au terminus ferré de Diarbekir ou d'Elazik. Mes passeports doivent donc me rejoindre avec certitude.

C'est veille de grand départ... Un excellent dîner s'achève... Nous sommes quelques Français rassemblés... Nous parlons du Père Fransen, d'Iran, et de cent autres choses. Cigarettes et alcools se succèdent.

A un certain moment, presque à brûle-pourpoint, et comme si j'obéissais à une inspiration subite, je demande des nouvelles des événements qui cheminent en Europe. Les noms de Eden, Chamberlain, Hitler, j'allais oublier Daladier, voltigent quelques minutes... Tout cela semble loin... Et surtout cela résiste-t-il à cette atmosphère enchanteresse ?

Nous nous sommes trop concertés sur les moyens de faciliter mon entreprise pour retenir ce qui pourrait — et peut-être *ce qui devrait*... — la suspendre !

CHAPITRE VI

L'ANATOLIE EN CHEMIN DE FER

Joyeux départ s'il en est. La gare, flambant neuve, n'a pas ce décourageant ton « poussière » de nos halls ferroviaires. Setke Bey nous remplit les bras de revues illustrées, de journaux, comme pour une croisière importante. La foule est gaie. A cette saison, on ne quitte Ankara que pour motifs de vacances ; et les « restants », stoïques, envoient du quai leurs signaux d'amitié aux heureux, entassés aux fenêtres. Les employés, tirés à quatre épingles, ont la fébrilité de généraux à la veille de livrer bataille.

Il serait fastidieux d'essayer de relater un trajet en Anatolie : il est bien attachant presque partout, mais partout il se ressemble ! Et nous en avons pu juger sur une sérieuse distance et pas qu'en ligne droite : la voie exécute en effet de longs crochets entre le sud et le nord.

Partis d'Ankara à 9 h. 30, nous ne tardons pas à couper le fleuve Kizil Irmak (affluent de la mer Noire) et, en 300 kilomètres de course, nous arrivons, juste après avoir retraversé le même Kizil Irmak, à Césarée (Kayseri) à 20 h. 30.

Après cette pointe sud-est, le rail remonte nord-est sur près de 300 kilomètres encore, en longeant cette fois le Kizil Irmak — un familier, à la fin — qui de bout en bout le mène à la station de Sivas, où nous stoppons dans la nuit, vers 2 heures.

Nouveau changement de direction ; reprise du cap sud-est pour un égal morceau de 300 kilomètres, et Malatya nous accueille à midi, dans une atmosphère de four. Cette ville

est productrice de cotonnades dont de jolis spécimens multicolores parent les épaules des femmes.

Ce trajet du chemin de fer entre Sivas et Malatya (l'antique Mélitène) emprunte à peu près l'itinéraire de la célèbre route ancienne de la mer Noire au Golfe Persique. Elle partait du port de Samsoun, passait à Sivas et Mélitène, elle aussi, continuait sur Diarbekir, port d'une navigation curieuse (1), puis sur Mossoul (ou plus exactement Ninive), et s'en allait vers Suse, en Perse.

Nous approchons sérieusement. L'express franchit l'Euphrate, admirable minute. A une soixantaine de kilomètres de là, il pique en direction de Diarbekir, que nous n'atteindrons pas avec lui : nous descendons, pour monter dans un tortillard se débranchant vers Elazik.

Quelques kilomètres de tramway de fonds de département français, fumant et sale, et c'est à 16 h. 30 l'arrêt-terminus, en cul-de-sac, avec le directeur vétérinaire de la province (Veteriner Direktorü) qui, alerté par notre cicerone, nous attend à la gare, bouche en cœur.

Eh bien, de ce gros millier de kilomètres en grandes dents de scie dans ces terres, où l'Asie et l'Europe se rencontrèrent en chocs sanglants au cours de l'histoire, où les bataillons seljoukides au xi^e siècle, les hordes de Gengis Khan au xiii^e, la cavalerie de Tamerlan au xv^e déferlèrent, qu'a retenu mon attention rivée aux vitres ? Les tons de matériaux réfractaires chauffés à blanc du sol... La certitude qu'il est rebelle à la culture... — certitude détrompée à chaque vallée, à chaque irrigation, par une végétation dense.

(1) Aujourd'hui encore, quoique plus rares que jadis, des bateaux partent de Diarbekir vers le Golfe Persique. C'est pour eux la voie liquide : le Tigre. Ils consistent en radeaux grossièrement charpentés, assemblés et soutenus sur l'eau par des outres flottantes, que l'on gonfle d'air. Pittoresque survivance que nous ne pourrions pas aller voir, faute de temps, mais que l'on nous décrit, avec un coup de pinceau pour la citadelle elle-même de Diarbekir enfermée dans des murs de lave noire qu'entaillent quatre portes géantes.

Le saule se presse en boules touffues au long des rivières. Le maïs tapisse les berges au bord desquelles courent les eaux vives. De toutes parts, de placides paysans, debout sur les plateaux dentés par en dessous qui tiennent lieu de batteuses, tournent en manège sur leur récolte de blé, au pas lent de bœufs café au lait ou de buffles crineux et noirs. Couvrant tout cela, le majestueux ciel de gros nuages qui ne sont là qu'en guise d'ornement immaculé, puisque jamais à cette époque ils ne crèvent. Seules les hauteurs, fussent-elles de roc ou de terre friable, ressortent en complète nudité sur ces rians paysages.

Grandes stations, Kayseri, Sivas, Malatya, animées et bavardes. Le train, c'est l'événement, le Messenger de la République qui passe... On y vient même si l'on n'a personne à voir. Aux petites stations, de charmants enfants tendent aux portières les fruits lourds de jus produits par cette terre de brique poreuse : melons où le couteau fait jaillir une fontaine, raisins dont un seul grain emplit la bouche, l'embaume, et désaltère.

Les costumes sont jolis. Les jambes et les manches bouffent à l'afghane. Il y a des gilets passementés, de clinquantes ceintures. Mais la calotte ou même les cheveux nus sont l'exception, et l'atroce casquette, vilain signe de ralliement du Nouveau Régime, déflöre de si ravissants ensembles.

★★

— Votre voyage ne vous a-t-il pas fatiguée ni ennuyée ? traduit à ma femme Setke Bey, de la part de son collègue.

Elle fait une réponse qui s'inspire à peu de choses près des impressions qui précèdent — (critique de la casquette passée sous silence !)...

Nous formons un groupe plutôt marquant dans la minus-

cule gare. Les badauds s'interrogent sur notre compte. Les chiens — tous des bâtards de lévrier — flairent nos sacs, et trop vite rassurés sur leur contenu, lèvent sur eux la jambe...

— Et vous ? me demande-t-on à mon tour.

La politesse turque est la plus raffinée du monde. Elle comporte un protocole du « contact » que l'on ne saurait écarter, et je m'appête à adresser au Veteriner Direktorü une réponse dans le goût de celle de ma femme. Il est déjà un homme d'âge, porte des lunettes, et doit envisager toutes choses dans la vie avec la plus complète philosophie. Comme j'ouvre la bouche, un vague contrôleur dont j'ignore s'il est des Chemins de fer, de la Sûreté, ou de la Douane, revient avec un drôle d'air.

Si je dis qu'il revient, c'est qu'il a déjà élevé dans le train de rauges réserves sur nos papiers (parmi lesquels manquent les passeports, laissés à Fahimi). Un voyageur inconnu, qui se présenta à nous comme *mülkiye müfettisi* (inspecteur des finances) en tournée, se joignit à Setke pour calmer le bonhomme. Or, voici ce dernier qui ramène son agressive figure.

Nouveau brouhaha, auquel la voix du Veteriner Direktorü se mêle pour finir, comme un filet d'eau glacée diluant les perfides liqueurs. Setke nous « enlève » d'autorité :

— Puisque je vous accompagne, que je suis délégué du Gouvernement, clame-t-il, voyons ! On n'a rien à vous dire ! Vous n'avez aucun besoin de passeports. Allons, gagnons l'hôtel.

Je ne demande pas mieux que de le croire, et de chasser le mauvais augure... J'aime mieux penser à notre beau voyage, à l'Euphrate surtout, à Malatya. Comme j'ai été ému par le vieux fleuve ! Ses eaux couraient vers notre Syrie, vers Zenobia, vers Deir-es-Zor, et plus bas vers la plaine de Bagdad, où je fis leur connaissance en 1937, lorsque je volais

vers les Indes... C'est l'âme même de l'Asie Mineure que nous avons touchée : irait-elle nous porter malchance ?

**

Un *coricolo* démodé, branlant, aux vernis éclatés, traîné par une rossinante, nous conduit à l'hôtel par l'écheveau de rues étroites, où de toutes les baies on nous suit de l'œil. La couleur locale souffre du « relai de civilisation » que constitue cette ultime station du chemin de fer en direction de l'est : aux éventaires, la place d'honneur est réservée aux produits « en série », quincaillerie, outillage agricole, tissus d'usines. En cette fin de journée la poussière soulevée par une circulation qui fut active — Elazik est un centre — se dépose de toutes parts, prise en transparence par des rayons de soleil. Ce premier tour en voiture n'a rien d'alléchant pour le premier pas qu'il représente dans l'antique Arménie : une autre déception nous guette à l'« hôtel ».

Nous aurions dû nous y attendre ! Qu'a-t-il de surprenant, cet « hôtel » : il est à l'avenant de la ville ? Ses patrons nous accueillent avec une amabilité soupçonneuse. Nous gravissons derrière eux un escalier dont chaque marche répond au pied par un cri aigu de douleur. On étouffe. Ces cloisons, toute cette construction de bois, forment boîte à chaleur... et cage à mouches. L'air — ou plutôt la pénombre — sont emplis d'un bourdonnement continu, traversant soudain de vives recrudescences quand se produisent des « embouteillages » d'insectes...

Une porte est poussée dans le corridor craquant auquel nous sommes parvenus. Il en sort une bouffée cuisante et un jet de lumière crue. C'est notre chambre !

Oh, heures mortelles que nous y passerons ! Je me rappelle leurs moindres secondes avec une odieuse netteté, ainsi que les moindres détails du cadre : le lit, la table, la chaise.

qui suffisent à encombrer l'espace mesuré. La fenêtre ouverte sur un morceau de paysage que, lui aussi, nous « disséquons » à loisir.

Je le sais par cœur ce paysage, avec ses premiers plans de toitures de tôle, réverbérant la chaleur ; son arbre unique, d'un vert tendre et frais contre toute vraisemblance ; un peu plus loin, un minaret effilé, avec son balcon de prière circulaire ; et enfin, dans le fond, la campagne flambante... S'ouvrira-t-elle à nous, ou non, cette Arménie ? J'en interroge anxieusement, à la jumelle, les soulèvements amollis...

Le balcon de fer a des allures de barreaux de prison, qui évoquent une morose réalité !

*
**

Pourtant rien n'a été trop mal au début. Veteriner Direktörü a pris congé après dégustation d'une bouteille de bière. A l'entendre, ce n'est point par ici qu'il y aurait des moutons, sauf à Pertek, si les opérations de police en cours n'empêchaient de s'y rendre. Mais voici les « gendarmes » qui nous demandent pour contrôle des papiers !

Une fois c'est drôle, deux fois cela l'est moins ; une troisième tentative est l'indice sûr d'une filière de tracasseries, dont j'ai acquis le flair à mes dépens en nombreux pays de la terre... Sur les instances de ma femme qui n'a pas encore cette sorte de prescience de l'avatar, je laisse pour le moment l'initiative à Setke Bey...

Le *mülkiye müfettişi*, notre défenseur du train, qui s'était absenté dès notre arrivée ensemble à l'hôtel, reparait. Où était-il allé ? Y a-t-il une relation entre son absence et cette irruption du contrôle ? Après tout, il est fonctionnaire, et certainement consciencieux : peut-être a-t-il cru de son devoir de nous faire surveiller ? Ce ne serait pas la première fois que j'aurais vu quelqu'un commencer par vous passer

la main dans le dos pour éviter de vous alerter, et mieux pouvoir ensuite vous surprendre...

Son expression est un peu gênée. Il s'enquiert de nos nouvelles, feint la surprise devant les policiers ; toute son attitude renforce ma circonspection.

Les hôteliers eux aussi ne jouent point franc-jeu, et je gagerais qu'ils ont mission de nous espionner. Leurs prunelles démentent leurs voix mielleuses.

Seul Setke Bey épouse pleinement, cordialement notre cause. Les gendarmes ont avec lui affaire à rude partie. Une objection n'est pas soulevée qu'elle s'attire sa réponse, farouche. Mais convainc-t-on la maréchaussée ? De quelque pays, sous quelque uniforme qu'elle soit, est-elle capable, d'abord, de comprendre quelque chose ?... Nos hommes s'en vont sans lâcher nos papiers, avec des branlements du chef qui ne disent rien de bon.

— Mais non ! Mais non ! nous rassure Setke : tout s'arrangera. Faisons un peu de toilette, dînons et couchons-nous, car voici quarante-huit heures que nous roulons ?

**

La toilette de l'hôtel — je la mets au singulier pour cause — est un poème. Ce réduit, unique pour l'établissement, se compose de deux lavabos fuyants (l'eau y a une chanson lancinante), de latrines consistant en trous. Il y règne une humidité fétide. Il ne ferait pas bon glisser et tomber au cours d'une opération quelconque, sans quoi toutes les ablutions seraient à reprendre...

Mon épouse préfère se laver à l'eau de Cologne. Je me débrouille, moi, monté à skis sur deux planches. Et je suis en équilibre dans le costume d'Adam, en train de regarder avec consternation ma brosse à dents dégringolée au sol, lorsque l'hôtelier entre, m'adresse des signes à défaut de paro-

les et m'entraîne vers un réduit voisin : il tient à me montrer la baignoire qui y trône, de zinc, avec chauffe-eau à bois. De quoi nous occuper demain : pour ce soir, la faim écourte les soins d'hygiène, et nous faisons plus honneur à l'annonce du repas qu'à celle du bain.

On mange en commun dans une salle de l'étage. Le *mülkiye müfettişi*, également pensionnaire, est de notre nombre. Le menu fume sur la table, mais le chich-kebab planté en son centre terrasse tout de son parfum. L'odeur de ce plat de mouton traditionnel et national augmente au fur et à mesure que l'on se déplace vers l'est, et que la queue des animaux augmente elle-même. Un mot d'explication.

Le chich-kebab ne sent rien ou plutôt ne sent que le mouton à Istanbul, parce qu'il provient de *kiverjiks*, bêtes fines de la Thrace et des rives ioniennes. Mais plus l'on gagne l'Anatolie, plus le *kiverjik* à petite queue s'efface devant le *karaman* à chair épaisse, à laine rude et surtout à... queue de plusieurs kilogs ! Une queue qui lui martèle le siège en battoir lorsqu'il trotte, qui le pousse en claques lorsqu'il court ! Ce volumineux appendice a l'avantage de faire magasin de matières grasses et de donner à l'organisme un potentiel de résistance, lorsque la nourriture et même l'eau manquent : c'est le système d'alimentation sur soi du chameau par sa bosse, du lapin, de la marmotte. Seulement, l'inconvénient est que la viande y prend un goût. Le boucher a beau sectionner le sac caudal, le vider pour vingt usages comestibles, artisanaux ou pharmaceutiques, le reste du corps en conserve un fumet de contagion.

La faim rend le nez d'abord moins sensible. Mais tout a un terme, même l'appétit : ma femme s'arrête la première, en manifestant de l'inquiétude. Je souris, car je devine la cause de son malaise : l'odeur de la salle à manger lui arrive à présent du fond de l'estomac... Que va-t-il arriver ? Finalement rien.

Peu à peu, les piments, les aubergines d'accompagnement enflamment le tube digestif au point de l'anesthésier. Un yogourt presque glacé suit en douche écossaise. Et c'est le tour de la série des fruits, dont nous nous délectons.

Donc notre dîner numéro 1 avec Setke sur la terre orientale (1) s'achève bien. L'esprit d'équipe s'établit. Le mülkiye müfettisi se sent de trop devant notre bonne humeur, et ses essais de politesse font fiasco. Le moment est choisi de crâner.

— Eh bien, dis-je, prenant toute la table à témoin, je vais vous annoncer une bonne nouvelle. Je fixe irrémédiablement à demain après midi l'expiration de notre patience pour les divertissements de MM. les contrôleurs d'Elazik autour de nos papiers. (Quoique je regarde Setke, c'est à l'adresse du mülkiye que j'ai parlé.) Laissons-les par politesse s'amuser vingt-quatre heures : ils ont si peu de distractions, ici ? Mais, passé ce délai, *coûte-que-coûte* nous partons, malgré la qualité des dîners qu'on fait dans cette maison.

Maintenant, Setke, si nous parlions itinéraires ?

Setke Bey ne souffle mot, déplie la carte et se plonge avec moi dans les pistes. Il est trop fin pour n'avoir pas deviné mon irritation sous le flegme de mes mots. Demain, se jouera par lui la première manche de mon action, celle que j'appelle de « la violence par personne interposée ».

L'expérience m'a montré qu'elle suffisait souvent : tout dépend du mordant du tiers qui s'entremet. En cas d'échec, on reste en réserve avec sa force d'intervention intacte. et toute son électricité.

Malgré la fatigue, nous causons tard, dans l'espoir que la fraîcheur viendra. Mais elle boude. Nous nous couchons donc sans sommeil, distraits dans la pesante obscurité par les courses des insectes.

(1) Déjà du temps des Sultans Mamours-ul-Aziz, l'actuel Elazik, était le premier vilayet des provinces arméno-kurdes.

CHAPITRE VII

LE CHAUFFEUR HALIL

Le lendemain, Setke achève son petit déjeuner de l'air farouche de quelqu'un qui a mangé du tigre. Il n'y avait pourtant même pas de chich-kebab au menu !

— Où allez-vous si matin ? fais-je, d'ailleurs parfaitement fixé.

— Chez le Gouverneur. Il faut en finir.

Voici une résolution qui me plaît autant que la mimique. Allons ! notre parlementaire est « monté » : peut-être n'aurai-je qu'à rester en coulisse. Je lui crie de ne pas oublier de m'envoyer l'auto, afin que j'y étudie l'adaptation de nos bagages, et évidemment le chauffeur, afin de faire sa connaissance. Il me promet l'une et l'autre pour le déjeuner, et disparaît.

Mon épouse risque ses jours dans la baignoire en fer-blanc. Las de m'énerver inutilement dans ma chambre, devant la vue délimitée par le rectangle de la fenêtre, je me décide à aller baguenauder : peut-être que le matin la ville sera plus engageante qu'en fin de journée ?

La rue des cordonniers me retient à l'orée de ses échopes sordides. N'était l'hybridation des costumes, quelle richesse de types, quel cachet dans les poses, dans les gestes ! Les clients attendent leurs réparations : ils sont venus de loin, et ne se soucient pas de revenir à huitaine. L'artisan interrompt son travail pour discuter, s'anime, déverse sur le clou qu'il enfonce la vigueur de ses convictions. L'artisan voisin se mêle parfois au débat, et il se forme de curieux groupes. Mal-

gré que la besogne souffre de discontinuité, elle avance tout de même...

Beaucoup d'attelages stationnent sur une place de marché. Leurs bœufs, résignés, ont les yeux bourrés de mouches. Je rencontre Veteriner Direktorü, qui me donne de nouvelles indications sur ce que je trouverai si je pars vers l'Est. Il m'emmène chez lui pour me montrer des échantillons de laines.

Je traîne tant et si bien dans les ruelles, après l'avoir quitté, que j'échoue vers midi devant une grande bâtisse, badigeonnée de chaux, et surmontée du drapeau. Je suis en face de la Résidence du Gouverneur. Comme je fais cette constatation, Setke Bey en surgit.

Il a abouti sans aboutir. Il partait à ma recherche, et me prie de le suivre pour l'appuyer : ces petits fonctionnaires de province sont en proie à un terrible débat de conscience ! Ils ne méconnaissent pas l'importance de notre mission, disent-ils, surtout avec le guide officiel du Gouvernement, mais aucun texte ne précise que cette mission nous dispense de passeports ?...

Nous rentrons dare-dare dans la bâtisse, et tombons dans ces transes. Je juge vite qu'un coup d'aplomb peut me donner gain de cause. Et après une déclaration traduite tranche par tranche par Setke, et toute unilatérale, en ce sens qu'elle ne postule aucune réponse, je lance le plus tranquillement possible :

— Je vous remercie donc de me faire porter sans faute tous mes papiers convenablement timbrés à l'hôtel avant 14 h. 30, car après ils ne nous trouveraient plus à Elazik.

Et nous ressortons avec la même décision que celle qui présida à notre entrée, en ayant garde de nous retourner.

Maintenant, d'un commun accord, nous faisons la trêve sur cet exaspérant sujet, et regagnons l'hôtel en flânant.

Une vision de luxe attire nos yeux sur le seuil de l'établissement... Une magnifique Chevrolet, étincelante comme une armoire à glaces. C'est notre auto ? Le chauffeur apparaît à son tour, et salue Setke.

— Comment s'appelle-t-il ? ai-je demandé.

Nous sommes en face d'un solide et grand gaillard, à la figure franche. Plutôt blond, les yeux clairs, les traits réguliers et délicats, si on les met en parallèle avec sa forte musculature. Il est vêtu d'un complet gris poussière. Ses doigts serrent une comique calotte blanche, imitation de la coiffure de Pierrot : du genre de celles que l'on voit dès la Yougoslavie. Ce type de couvre-chef aura survécu aux intransigeances de la révolution du Ghāzi, évidemment à cause de sa commodité.

— Son nom est Halil, me répond Setke. Il prétend avoir la grande habitude des pistes.

— Et son auto, elle, l'a-t-elle ?

Traduction. Sourire. Réponse :

— Mon auto n'est ni vieille, ni neuve, comme il convient. Et bien rôdée. J'en connais les moindres pièces, et j'ai déjà eu avec elle toutes les pannes !

C'est au moins intelligent, et si sa Chevrolet veut bien ne pas nous redifiler « toutes les pannes » qu'elle sait, tout ira au mieux.

— Au travail, dis-je. Nous avons un quart d'heure avant le déjeuner. Chargeons.

Setke ouvre la bouche pour me demander si je n'oublie pas que notre départ reste incertain... mais sa question expire sur ses lèvres, et il préfère m'aider sans plus. Les hôteliers assistent, l'air vexé, à la bruyante « chaîne » de colis qui s'établit dans leur criard escalier : dans les plaintes des mar-

ches descendent sacs, caisses, matériel de couchage, cuisine, réserves...

Ma femme — appelons-la désormais par son nom, Marie-Laure — a toujours eu de particulières dispositions pour tirer le meilleur parti d'un volume restreint : Halil virevolte sous ses directives, et notre paquetage se case, en réservant nos propres places. Par exemple, si nous n'éviterons pas les secousses verticales, dans le sens horizontal (ou latéral, comme on voudra), nous ne risquerons rien : le moindre ballonnement est impossible !

Fier d'avoir tout logé, Halil balaie l'empilade d'un coup d'œil et, d'un geste négligent, tourne un bouton molleté : une voix nazillarde s'élève des entrailles du capot, s'enfle, éclate... C'est le bouquet ! Il avait la radio, et nous la réservait en « clou ».

— Je ne lui prête pas vingt-quatre heures de vie avec les chocs ! dis-je en riant à Setke. Et maintenant à table ! Et que le dénommé Halil (il sursaute à l'appel de son nom) se sustente : nous allons à Bingöl d'une seule traite.

Un sourire répond au mien, et nous allons déjeuner.

Les restes du *chich-kebab* ont engendré, en hachis, un *derer kebab* dont la viande, coupillée avec des piments, est glissée au cœur d'un immense pain doré de 3 livres. Ce plat original, ou plutôt ce sandwich à la taille d'un cyclope, exhale la même terrible odeur que son père d'hier ! On s'en accommoderait à la rigueur dans le bled, sous bon vent... ; ou seulement après une course exténuante et sur une rude fringale. Mais servi là dans une assiette, sur une table bourgeoisement ceinturée de chaises, il provoque ! Et je me récrée, cyniquement, des airs écoeurés de Marie-Laure.

Courte sieste après déjeuner. L'aspect de déballage de ma chambre, semée de papiers chiffonnés, est peu reposant. J'erre devant l'éternel panorama de ma fenêtre...

Sous un rebord de toiture opposée, un couple de merles

se courtise. Précaire position pour flirter — les amoureux se tiennent à de frêles aspérités, mais ne lâcheraient pas pour une poignée de grain leur cachette contre le soleil. Je trompe mes nerfs à filmer au téléobjectif leurs agaceries.

Un double pas bruyamment martelé m'arrache à cette opération... Coup d'œil plongeant dont la rue : deux gendarmes arrivent au botte à botte. Le pas de cette profession, ou de cette arme, si l'on veut, est internationalement caractéristique !

Je regarde ma montre : 14 h. 30. Ils sont exacts, mais porteurs de quoi ?

**

Notre patience ne sera pas à longue épreuve. Setke fait irruption. Il nous annonce que les papiers sont signés, et que rien ne nous arrête plus...

Notre joyeux tâpage réveille l'hôtel entier. La sieste est fichue. Les hôteliers ne dormaient que d'un œil, car ils sont levés comme l'éclair. Halil entre, sort, rentre sous leur nez. Il lui faut de l'eau, du papier, des torchons... Nous nous croyions partis en trois minutes, or les précautions ultimes totalisent une bonne demi-heure ! Cela donne du temps aux curieux...

Nous sommes « ceux qui ont eu gain de cause ». Les visages qui nous toisaient tant que nous étions « suspects » sont épanouis, et pour un peu adorateurs ! Le ménage propriétaire est aux petits soins, guette pour le ramasser le moindre objet tombé, et s'obstine à joindre à nos provisions le reste du *derer-kebab*. Le *mülkiye müfettisi* s'est tiré du lit lui aussi et cligne des paupières, mal éveillé. Enfin Veteriner Direktorü fait son apparition, avec poignées de mains et vœux.

Les gendarmes ne se sont point éloignés une fois leur mission accomplie, et figurent en bonne place parmi le cercle de

badauds. Foule autour de nous. Au-dessus de nous, les fenêtres se peuplent.

Un barbier quitte le client qu'il rasait, et sort de sa boutique, le blaireau haut et crémeux.

Halil ne vaque plus à des préparatifs : il « officie »... Il marmone quelques mots, d'un air entendu à Setke Bey, en serrant sous son siège une hachette, une masse et des cordages. Setke rit :

— C'est, m'expliquait-il, la partie de l'outillage que Chevrollet ne livre pas avec l'auto dans la trousse standard... Mais c'est la principale !

J'ai l'impression que le chauffeur Halil nous mènera n'importe où, si aucune force supérieure ne nous immobilise : il est un humoriste et un débrouillard.

Il démarre dans un concert effroyable : en réalité, un chevauchement de concerts, car d'un involontaire revers de manche il a brouillé sa radio, qui se trouve sur deux postes voisins. Aucune importance ! La population reste charmée. Des mains s'agitent. Les moutards crient.

DEUXIÈME PARTIE

L'APPROCHE

CHAPITRE VIII

DANS LA VALLEE DU MOURAD

La vallée du Mourad serait presque capable de nous conduire jusqu'au lac de Van. Ce fleuve, qui porte le nom d'un des plus célèbres Sultans (1), se jette dans l'Euphrate à quelques kilomètres d'Elazik et de Pertek : mais en amont de ce point de jonction, son cours est orienté d'est en ouest sur une longueur à vol d'oiseau de près de 200 kilomètres, tirant un trait sensiblement horizontal entre notre point de départ et la cité de Mush. Or, Mush et Bitlis commandent l'accès occidental et, pour ainsi dire, la rive même du « Van Göl » (2).

C'est une région fertile, bien arrosée par le fleuve et ses petits affluents, assez bien favorisée par les pluies, et dont l'altitude moyenne est de 1.500 mètres. Le Veteriner Direktorü nous l'a donnée comme intéressante en richesses de toutes sortes. Notre cheminement vers Van ne pouvait donc être mieux choisi que par cette coulée du Mourad.

La piste n'attend pas dix minutes pour nous jeter sur le qui vive ! Nous sortons à peine des dernières bâtisses de pisé d'Elazik — cubes de la couleur même du sol — que des craquelures transversales nous freinent.

Imaginez des saignées bâillant d'un mètre en surface. Halil inspecte ces trappes d'un œil connaisseur, apprécie le terrain avoisinant, et décrit juste la boucle qu'il faut pour éviter les zones instables. Il s'acquitte de cette opération avec tant de naturel, malgré le nombre de fois où il la lui faut répéter, que nous finissons par ne plus même y prêter attention.

(1) Le Sultan Mourad, qui régna au xiv^e siècle, et père du Sultan Bayezid qui fut défait par Tamerlan dans les plaines d'Ankara.

(2) Lac de Van.

Nos yeux s'attachent au paysage, aux rencontres : l'allure fort lente à laquelle nous sommes réduits nous en laisse tout loisir.

Des exploitations agricoles, sortes de fermes, toujours de boue sèche, prolongent l'agglomération d'Elazik. De l'animation règne au voisinage de ces centres laborieux. Malgré la pauvreté ou plutôt la rusticité des bâtiments, des costumes, de l'outillage, on sent une certaine aisance. Les visages reflètent ce je ne sais quoi de paisible, qui est l'indicatif d'affaires prospères.

Il ne faut pas perdre de vue que la législation du Ghazi a soulagé l'agriculteur. La dîme, qui constituait plus du tiers des rentrées de fonds impériales sous les Sultans, est morte en 1925. Les nouvelles taxes qui l'ont remplacée sont proportionnées aux revenus et non aux surfaces. Quant aux anciens impôts sur les bêtes, ils ont été abattus de 35 % en moyenne (1).

On moissonne activement. Les meules de blé posent leurs dômes dorés de toutes parts. Les chaumes fraîchement coupés se juxtaposent. De-ci, de-là, ce sont les scènes bien vivantes du battage, ou du vannage par jet du grain dans l'air, où s'effectue une séparation par différence de densité de la balle et du grain lui-même. Le soleil avive les couleurs. Les cris éveillent les cris, les voix se répondant à distance. Il faut, pour découvrir la terre vierge, porter le regard loin au fond du paysage : elle y reparaît en tons roses, et les faibles éminences vers lesquelles elle se relève sont veinées d'ombres mauves.

J'ai eu toutes les peines du monde à faire cesser l'orchestre de Halil ! Il prétendait nous convoyer en musique. Il m'a fallu déployer de la psychologie pour le persuader qu'il allait

(1) V. Clerget, *La Turquie* (Armand Colin, 1938), pour ces précisions. J'aurai d'ailleurs fréquemment recours pendant ce récit à ce récent et très sérieux traité sur la Turquie, lorsqu'il sera opportun de citer des chiffres, et des chiffres sûrs.



5. Femme turque.



épuiser ses accumulateurs, et compromettre l'usage éventuel de nos phares. Mais je sens que j'ai touché un point sensible ! Je ne soupçonnais pas à quel point il était fier de ce perfectionnement ultra-moderne monté sur sa voiture : il voudrait s'en servir constamment, pour constamment se prouver qu'il existe...

A peine ai-je eu gain de cause et obtenu de couper Daventry que voici une autre musique. « Cela » s'élève de derrière un tournant auquel nous arrivons, et que voile une ferme, avec son inévitable bouquet de saules. (Sur tout notre parcours le saule sera l'arbre national turc, l'arbre naturel, par opposition à l'acacia devenu national lui aussi, mais qui résulte d'une introduction par un choix rationnel.)

Et « cela » a les accents d'une ritournelle acide, stridente, à rythme rapide. Quelque chose qui me rappelle les boîtes d'harmonie de mon enfance, sur le couvercle desquelles dansaient des poupées : leur mécanisme interne entraînait un rouleau dont les dents accrochaient au passage un jeu de lames vibrantes. Le résultat était un air de quelques notes, qui repartait à chaque tour du rouleau. Et tant que le ressort était monté, il n'y avait pas de raison pour que cesse le pueril bastringue...

La cause surgit soudain à notre vue sous la forme d'un dolent char à bœufs. Les deux bêtes rouges de l'attelage, accouplées sous une pièce de bois, s'en vont les yeux fixés aux crevasses de la piste. La voiture suit — elle se compose d'un simple plateau — avec des oscillations fantaisistes, exigeant pour l'occupant de vraies qualités équestres, pour ne pas dire chamelières. C'est un vieux paysan à vénérable barbe, drapé de bleu et de rouge, qui subit cette navigation de mer méchante, sans que son buste quitte un seul instant la verticale. Mais rien jusqu'ici dans cette description ne laisse prévoir, en fait, de source sonore : eh bien, c'est dans les roues qu'elle se loge.

Ces roues sont des plateaux de bois, plus ou moins circulaires, imperfection que celle de la voie de roulement rend secondaire. L'essieu est en bois également, et repose sur un coussinet de bois. La progression du véhicule engendre une gamme de grincements bois-sur-bois d'une régularité surprenante, dont provient cette « chanson de la route » qui, d'abord intrigua nos oreilles : à présent, à quelques mètres de distance, c'est de l'usure de tympan à coups de lime...

Nous nous habituerons à cette particularité des chars. Bientôt elle n'irritera plus nos nerfs, et ne demeurera que poétique. Nous nous plairons au creux des vallons kurdes à entendre monter les bœufs avant de les voir. Leur « scie » mélancolique appartiendra aux paysages, et se fondra parmi les autres voix de la nature.

La très forte chaleur exerce son action sur les tôles de l'auto. Seules les glaces s'ouvrent, point la toiture. L'aération est incomplète. La poussière flotte. Nous cuisons en récipient fermé. De l'hébètement en résulte. Ce sont d'ailleurs des tableaux exactement semblables à ceux que je viens d'indiquer qui, indéfiniment, se succèdent... J'interroge mes souvenirs historiques pour échapper à l'engourdissement.

*
**

On mélange volontiers, sous la désignation de provinces orientales, les zones arméniennes et kurdes. En principe et autrefois, l'Arménie s'étendait du lac de Van au Caucase et à la Mer Noire ; le Kurdistan occupait tous les massifs au sud du lac, et descendait à la fois vers l'Iran et l'Irak. Une région de contact et d'interpénétration existait tout au long du Mourad, suivant l'axe de notre route. En fait et aujourd'hui, il est inutile de parler d'Arménie pour la bonne raison qu'il n'y a plus d'Arméniens, et les Kurdes, devant le vide ainsi créé, ont essaimé dans tout leur domaine (V. carte générale).

Dans un demi-sommeil, avec Setke Bey, nous en bavardons. Il est catégorique :

— L'élimination des Arméniens était une œuvre salutaire, urgente. Leur nom même ne doit plus avoir de sens. Leur souvepir, leurs monuments, leurs moindres traces doivent disparaître. L'ordre le veut.

Il parle de l' « ordre » comme un fervent du régime nouveau, autoritaire et prompt, dont il est un élève. Je ne puis qu'admirer en soi cet esprit issu d'un moule unique. Pourtant, je suis trop franc pour lui cacher que la solution radicale appliquée aux Arméniens m'émeut, pour le moins.

Lui, il ne voit qu'une chose : ils constituaient un perpétuel sujet de disputes. Mous, faux, chapardeurs, ils étaient voués à exciter la colère de leurs voisins kurdes et à en subir le déchaînement terrible. Des créatures à massacres... Et pas maladroités avec cela, bons cultivateurs, ils amassaient des cheptels et des récoltes qui n'en étaient que plus tentants pour la rapine.

Leurs doléances faisaient du bruit. Volontiers, ils posaient aux martyrs. Et souvent ils fournirent un prétexte aux Russes pour de fructueuses descentes des hauteurs du Caucase, et pour des annexions arbitraires.

Pour les Turcs d'Ankara, gens pratiques, il ne s'agit pas de savoir si ce fut un acte de partialité de soutenir les Kurdes contre les Arméniens, les plus forts contre les plus faibles de nature, les plus nombreux (1) contre les plus clairsemés, les musulmans contre les chrétiens. Ce dernier reproche leur serait le plus sensible, si l'on osait le formuler — probablement à tort — car il n'est applicable qu'aux répressions intentionnelles des Sultans, et non à celles des dernières années.

(1) Au début du siècle, on évaluait que sur les 2.500.000 habitants des provinces orientales, il y avait 500.000 Arméniens grégoriens, 150.000 catholiques, contre 1.850.000 musulmans, presque tous Kurdes.

Lorsqu'une allusion à un sectarisme islamique pointe dans la conversation, on les voit se cabrer : « Qu'est-ce que l'Islam ? répliquent-ils : du passé ! La Turquie du Ghazi est laïque. Elle ne se bat point pour des motifs de religion. »

Non : ils vous prient de n'en pas chercher si long, et vous déclarent, comme le déclarait Setke Bey, qu'ils ont détruit et même exterminé les Arméniens *par esprit d'ordre*, comme un mal endémique qui exigeait le fer rouge.

Soit. Mais pourquoi alors cette intonation passionnée dans la voix lorsqu'ils sont sur « le sujet » ? Pourquoi cette sévérité et même cette aversion, qui semblent survivre au conflit, aux victimes ?

J'ai envie d'être méchant, et d'insinuer que ce ne fut peut-être pas très adroit de miser sur les Kurdes pour se voir obligé de mener contre eux depuis quinze ans une véritable guerre... Au moins les Arméniens les occupaient, les usaient... En poussant le raisonnement à l'extrême, si l'on avait sauvé ces derniers en lieu et place des premiers, nous comme on les dépeint, ils auraient été moins intéressants peut-être, mais sûrement plus dociles...

Seulement il fait trop chaud pour controverser, et je me tais.

A vrai dire, la cause arménienne me semble moins digne de commisération qu'on s'est plu à nous la « servir » en Europe. Et puis, pourquoi taquiner les Turcs *actuels* sur cette affaire ? Les carnages massifs datent des Sultans : de 1893, de 1895-1896 (200.000 morts) et de 1909. Il y eut bien des exodes de chrétiens vers 1927, sous Ataturk ; mais la seule responsabilité directe de la jeune République a été de s'acharner sur les restes : et je ne parle pas tant des restes « humains », bien faibles, que des monuments culturels subsistants de la race proscrire : bourgs, pierres votives, sanctuaires. D'ailleurs, patientons : peut-être rencontrerons-nous chemin faisant des cas précis de cette épuration par le vide.

Setke, lui, s'obstine à *ignorer* les Arméniens. Il ne connaît que les Kurdes, et ne manque pas une occasion de revenir à eux :

— D'un moment à l'autre nous côtoierons leurs villages : dites-vous que nous roulons en Kurdistan depuis Elazik. Une population qui nous a donné du fil à retordre : mais brave, solide !

Il interroge Halil, vieux routier de la région.

— C'est bien cela : nous n'allons pas tarder à traverser des pâturages de troupeaux conduits par des Kurdes.

Je passe du Leica au cinéma, du carnet de notes à la paire de ciseaux (pour prélever des mèches). Mes yeux hésitent entre les bêtes et les bergers. Car la promesse s'est réalisée : nous sommes dans les moutons.

Ils coulent en nappe dorée par le soleil déclinant, tantôt compacte, tantôt disjointe. L'herbe est si bonne qu'aucun ne prend le temps de me rendre mes œillades. Des molosses qui, par instants, semblent dormir debout, ont soudain une charge foudroyante pour contenir une aile qui s'égare, et assurer au troupeau un déplacement à peu près concentrique au groupe des pâtres. Cette surveillance muette, cette intelligence du chien dans sa tâche, est toujours et plus encore ici une chose qui me ravit.

Les pâtres procèdent à la tonte. Purs Kurdes, ils ont les traits moins fins que les Turcs, les nez busqués, les lèvres plus fortes, et de massifs mentons (Photos 6 et 7). Les jeunes amènent ou relâchent les animaux : c'est par une patte de derrière qu'on attrape le patient, en réalité fort impatient. Les vieux taillent à pleine laine. L'outil est rudimentaire, une sorte de coupe-choux, mais bien affûté : un bout de mamelle, un bout de chair, voire une oreille, peuvent se glisser dans les flocons...

Les premières réactions de l'ovin tondu sont comiques : il s'ébat sur quelques mètres, comme s'il se sentait un autre... mouton, sans comprendre ce qui le change, ou ce qui lui manque. Mais dès le premier congénère qu'il retrouve le nez enfoui dans l'herbe, il oublie sa surprise et l'imite incontinent : le troupeau l'a repris... Cette nuit, quand le froid tombera, il se rappellera peut-être quand même qu'il a subi une ablation regrettable ?

Les gens s'interrompent pour converser avec nous.

Ils nous confirment qu'il y a un cheik des environs qui ne veut pas payer l'impôt, et tient la montagne. Leurs préoccupations à eux sont plus pacifiques. Ils vendent bien leurs bêtes aux Turcs, soit à Elazik, soit en gros lots de boucherie qui s'en vont à la Mer Noire par petites étapes s'embarquer pour Istamboul. La laine est d'un rapport non négligeable (1). Pourquoi chercher la bagarre ?

Je leur demande si la contrée compte des villages occupés en permanence : ils en annoncent un proche.

Avant de me décider à remonter dans l'auto, je cours à un talus couronné d'une chevelure de saules tendres tout au long de son faite. Ce n'est pas un talus, mais un aqueduc en terre : il ne s'abaisse que très progressivement, afin d'étendre le plus loin possible la portée de son irrigation, prélevée par saignées latérales. L'onde pure et transparente chante en innombrables remous tant sa course est rapide. Les racines des saules qu'elle fait pousser lui consolident ses berges, et

(1) On tond deux fois dans la plaine du côté d'Elazik, de Palu. Une fois fin juin-début juillet, une autre fois en août. Malgré la moindre longueur de ces deuxièmes laines, elles arrondissent gentiment le rapport des éleveurs. Et elles sont plus légères que celles qui traversèrent l'hiver et ses souillures, plus blanchies par l'action solaire.

Mais, dès que l'on entre en montagne, la seconde tonte n'est plus pratiquée, en raison de la rapidité avec laquelle vient le froid d'automne : l'animal n'aurait pas le temps de se reconstituer à temps une fourrure suffisante.

leur livide feuillage recouvre d'un peu d'ombre, tel un objet précieux, le liquide qui chemine.

Les coups de klaxon de Halil, discrets mais significatifs, me rappellent au sens de la route. Il m'a entendu dire que nous coucherions à Bingöl (à quelque 120 km. d'Elazik), et il ne se soucie pas de longtemps rouler de nuit. Or le soleil décline de plus en plus dans notre dos.

Le village kurde dont parlaient les bergers s'accroche au flanc droit de la piste, juste avant qu'elle ne franchisse un petit col.

La vue plonge sur ce très pur échantillon de vie antique, intacte, et je demande un arrêt bref sans qu'on descende de voiture : nous stoppons à 10 mètres du dos d'âne qui sépare les deux versants, et où des ornières profondément entaillées par les roues des charrettes se découpent sur le ciel.

L'irruption en surplomb de la Chevrolet ne trouble pas les besognes paysannes. Les femmes continuent à attiser les feux, à préparer le yogourt ou à filer la laine. Toutes sans exception en rouge écarlate, sur le fond pâle des saules, elles ont l'air de coquelicots frissonnants dans un champ de blé qui lève. Les enfants, les petites filles surtout, dont la note bleue domine, sont adorables : quelques-uns prennent peur et se sauvent en entraînant des chiots, toujours prêts à charger derrière n'importe qui vers un objectif imaginaire... Je ne vois pas d'hommes, si j'excepte deux vieillards : ils ne doivent pas être rentrés des champs.

Au moment de rembrayer, Marie-Laure nous montre du doigt un phénomène insolite : une des ornières qui, il n'y a pas trente secondes, se profilait devant nous absolument vide, est à présent obstruée d'une pierre énorme, ovale, polie, luisante. Halil éclate de rire et démarre froidement sur cet

obstacle, nous faisant faire une embardée, mais réussissant sans doute à caler le caillou creux en terre.

Nous nous demandons quel petit plaisantin a été nous porter ce piège sous nos pneus, tandis que nous admirions naïvement la couleur locale ? Il résulte en réalité des discours de Halil à Setke que nous venons de prendre contact avec notre première tortue kurde...

Nous en verrons en effet bien d'autres par la suite, mais Halil ne les traitera heureusement pas pour nous (comme pour elles) avec la même désinvolture. Ces grosses bêtes blindées voyagent si gentiment au fil des pistes ! Elles sont plus inspirantes pour le fabuliste que pour le chauffard. Elles deviendront vite nos amies et nous exigerons qu'on les respecte.

Un jour mon cœur se soulèvera de pitié en en découvrant une, toute affolée de notre approche, et fuyant au lieu de rentrer dans sa coquille, comme si elle avait de mauvais souvenirs d'anciennes attentes sur place. Hélas ! ces mauvais souvenirs sont lisibles sur la carapace... Il y existe une blessure énorme : un gros morceau d'écaille a sauté, découvrant la viande à vif. C'est l'œuvre de la roue d'un char pesant, la nuit ; ou de l'acharnement, à coup de pierres, d'une bande de gosses sadiques...

CHAPITRE IX

DANS LA FORET KURDE

Je ne me rappelle plus exactement à quel moment nous franchissons le Mourad : dans les chaos et la bousculade de ce premier jour, les points de repère se mélangent et se perdent. Cè fut pourtant un instant magnifique.

La piste vient de s'insinuer dans des masses terreuses qui, rapidement, l'élèvent. Toute vue s'est bouchée : à gauche, à droite, des flancs gris ou caillouteux ; en face de nous, une pente ardue et tournante. Soudain des roches élancées, déchiquetées, noires, s'implantent dans le sol meuble, annonçant quelque changement géologique. Elles sont comme la géante huisserie d'une porte encore invisible.

La rupture se produit dès lors très vite : la brèche s'ouvre, l'auto cesse de grimper, bascule sur un petit col, pique du nez. L'horizon s'est brusquement « crevé ». Il est inondé de lumière transparente, douce, car le crépuscule approche. Et cette clarté bénie forme opposition avec le sombre premier plan des roches.

La vallée du fleuve bâille devant nous. Sur la rive adverse, d'innombrables champs apparaissent en pièces multicolores sur un riche manteau vermeil. En à-pic à nos pieds, en fort à-pic (car nous prenions plus d'altitude que nous le supposions, pour percer sa rive gauche), le Mourad coule étale, sans une ride. Ses boucles majestueuses sont ici gris de plomb, là forment miroir sous le soleil qui se couche.

Un pont de béton armé neuf jure brutalement dans ce cadre édénique. Au fait, jure-t-il ? Ces lignes droites ou cour-

bes de ciment, assez pures, ressortent tout au moins curieusement. Elles sont le sceau géométrique de la Turquie pacifique, sa marque de possession apposée en un point de passage stratégique.

A peine l'eau franchie sur ce rigide tablier, tout à côté des gués antiques, nous trouvons d'ailleurs les baraques d'un poste. Les sentinelles mêlent les éclairs de leurs baïonnettes aux va-et-vient des soldats en quartier libre. La cuisine fume. Du linge sèche sur les barbelés. L'officier de contrôle nous interpelle, inspecte scrupuleusement les ordres de mission de Setke Bey, et se prépare à passer à nos personnes.

Je lui coupe le fil de ses idées en lui faisant demander :

— La piste est-elle bonne entre ici et Bingöl ?

J'ai souvent observé qu'on gagnait, en matière d'interrogatoires, à « tirer le premier »... Le loyal militaire met autant de minutie à me répondre qu'il en aurait exigé de nous, si j'avais laissé l'interversion des rôles se produire. Il se lance dans une description qui l'entraîne. Un détail en appelle un autre. Nous allons bientôt, annonce-t-il, après Palu, entrer dans la forêt : là, les tracés s'enchevêtrent, l'entretien est mauvais ; lorsque la nuit tombera, la visibilité sera problématique. Il en vient à conclure (ce que je n'aurais vraiment point espéré), qu'il n'y a pas une seconde à perdre si nous voulons arriver...

Il ne serait plus dans la logique, après cela, en ergotant sur nos papiers ! Il n'y songe même plus. Et comme nous démarrons — Halil a embrayé sans en attendre l'ordre — il nous rappelle encore, pour nous recommander de nous méfier de certaines crevasses...

Il paraît que la piste a été très éprouvée par les camions qui ravitaillèrent les opérations.



7. Tondeur kurde (région Palu), p. 71.

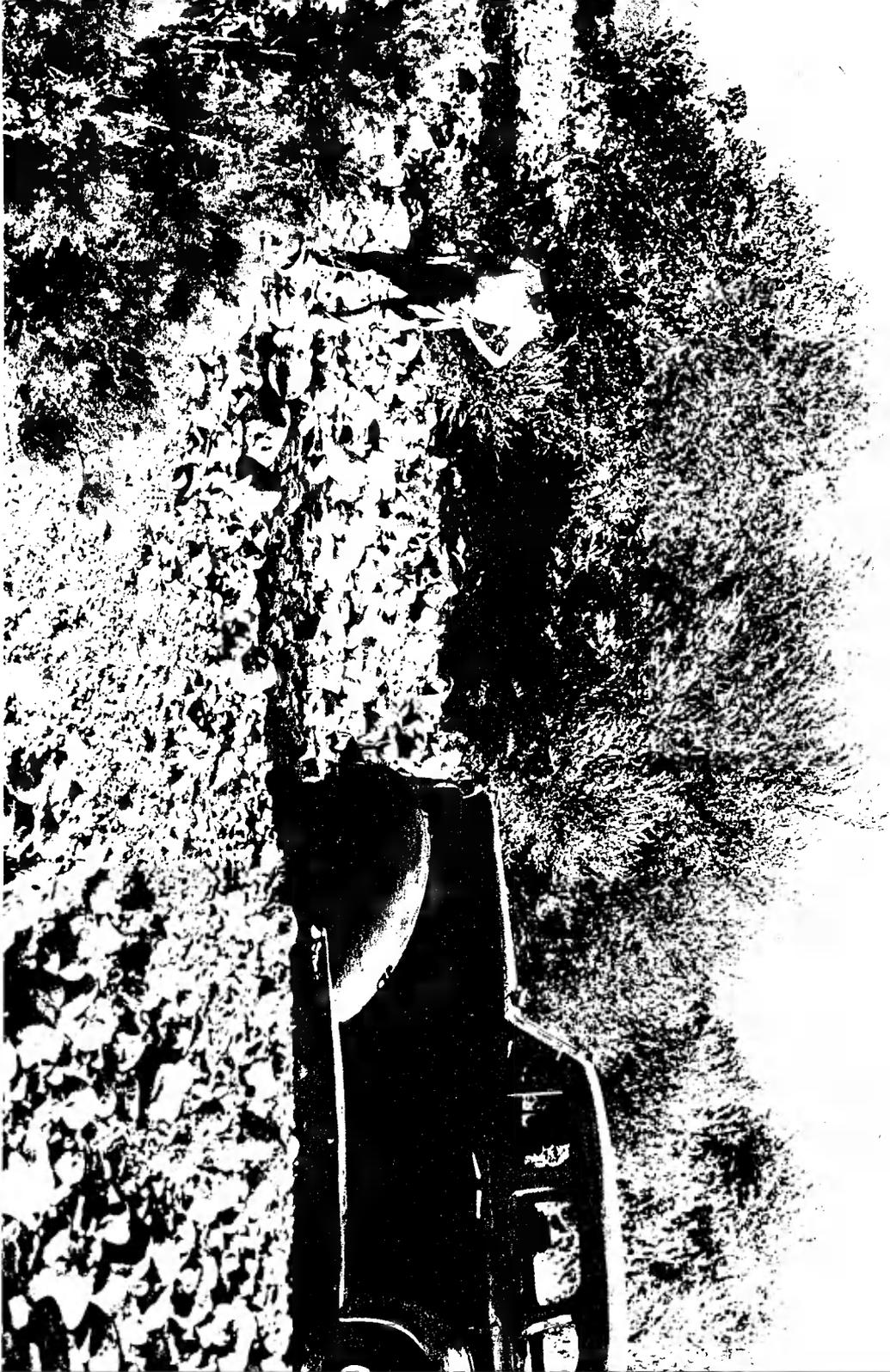


Tableau ravissant, la ville de Palu échafaude ses maisons en échelle contre une falaise à pic sur le Mourad, rive droite. Dès notre entrée dans sa rue centrale — simple prolongement de notre piste — un essaim de militaires nous cerne. Le visage de notre guide trahit une légère inquiétude. Il tend ses papiers à lui, son ordre de mission et de conduite, qui porte ses titres et qualités. L'officier, un beau gars bronzé par le bled, jette sur nous un coup d'œil hésitant... Décidément, non : il ne chinoisera pas. Il n'a pas encore une mentalité de douanier ! Et il commande à ses hommes de s'effacer.

Je regarde fuir, à regret, les très vieilles maisons turques de Palu : elles ont gardé le pur cachet de l'époque impériale, celui que les incendies et les rénovations ont enlevé à Istanbul. La hardiesse du terrain, jointe à l'originalité des constructions, fait croire à une reconstitution pour un film, plutôt qu'à une bourgade réelle. Et dire que je ne puis pas même en tourner une bande, pas même voler une photo ! Setke Bey m'a prévenu à temps : j'ai le droit avec lui *théoriquement* de me servir d'un appareil : mais l'usage de ce droit ici alarmerait les militaires, dont le regard nous suit encore. Je connaîtrai le même supplice de Tantale dans bien d'autres situations analogues !

Ayant quitté définitivement le Mourad vers le Nord, nous filons maintenant à une vitesse améliorée, à travers des plissements à grande amplitude. Le paysage est monotone. Palu n'était guère qu'à une cinquantaine de kilomètres d'Elazik : il importe donc de « pousser ».

Halil signale dans des parages assez fertiles deux ou trois agglomérations successives d'un type différent de tout ce que nous avons vu : les maisons sont d'aspect moderne, leurs toitures en matériaux usuels du commerce ; mais elles font « camelote », et ressemblent aux cités provisoires édifiées hâtivement pour abriter des travailleurs ou des dépôts. Il

paraît que ce sont des colonies yougoslaves et bulgares, transférées de fraîche date.

On ne pouvait mieux choisir que le Kurdistan comme terre vierge à donner à des bras neufs : c'était un essai de valorisation tout trouvé. Seulement le coin de Palu passe pour un de ceux où l'excitation kurde se rallume volontiers : ce que j'ai vu et entendu me le confirme. Les labours des méritoires immigrants pourraient plus d'une fois se faire dans l'odeur de la poudre (1).

Pour nous-mêmes, il est préférable de ne pas nous mettre dans le cas de dormir dehors cette nuit, loin d'un poste ou d'un bourg. Halil doit avoir cette préoccupation en tête : il ruse de moins en moins avec les trous, court droit devant lui, et nous brasse avec nos paquetages en secousses effroyables...

La sauvagerie s'accroît en même temps que les ténèbres.

Nous sommes d'abord arrêtés par une rivière, ou plutôt par un ruisseau qui prend ses aises pour s'étaler. Il occupe une largeur peu en rapport avec son débit, et notre marche nous conduit dans le caillouteux désordre de son lit. D'énormes galets sont éparpillés. L'eau court sans profondeur, et se beurte, se divise sur les innombrables pierres, forme des remous ou des calmes, en fredonnant gaîment.

Marie-Laure a mis pied à terre pour nous guider dans notre hésitante progression, et nous éviter les trous les plus creux (Photo 8) : mais elle s'immobilise constamment au-dessus des jeux liquides si purs, si limpides, et reste penchée sur les charmants secrets de ces eaux. Un petit monde de têtards, d'insectes, grouille sans rien polluer parmi des fleurs aqua-

(1) Ces colonies bulgares et yougoslaves résultent évidemment des échanges de populations qui eurent lieu à partir de 1923 entre des chrétiens quittant la Turquie et des musulmans turcs provenant de l'ancien Empire de Constantinople dans les Balkans. Les Pomacks de Bulgarie sont des travailleurs courageux.

tiques de la fraîcheur du cresson. Si mince est la couche frémissante, que les rayons du soleil la traversent à journée longue, tuant les microbes. Nous pouvons nous désaltérer abondamment.

Cette traversée déjà retardatrice en soi se retarde encore du plaisir que nous y prenons... Enfin elle s'achève de saut en saut, entre les arbustes grassement abreuvés où vocalisent des oiseaux, et le gourd « déménagement » de colonies de tortues, outrées de notre intrusion.

Les pneus eux-mêmes, revigorés par ce bain que leur caoutchouc appelait de toute sa chaleur et de tous ses frottements, mordent avec un nouveau courage en direction de l'Orient.

Le soleil est près de disparaître derrière nous, et, en avant de nous, il projette notre ombre agrandie démesurément.

Des habitations kurdes en pierre, par groupes de 3 ou 4, saillent sur les bords de notre route en dômes doucement bombés. Les moitiés inférieures de ces demeures sont en fouille, sur laquelle des superstructures surbaissées sont ajoutées. Terre et cailloux sont pelletés en guise de couvertures. C'est la vieille maison kurde, telle qu'elle se bâtit depuis des siècles ; celle que nous rencontrerons partout maintenant. Elle ressemble à une taupinière. Halil dit que l'hiver, c'est à peine si on distingue les villages : ils ne se trahissent sous le manteau neigeux que par un vague bosselage, ou, à certaines heures, par les filets bleus de leurs fumées. Il me tarde d'avoir le temps plus tard, plus loin, de pénétrer dans ces crasseux sanctuaires d'antan.

Des chèvres fuyardes, des poulets étiques hantent les abords de ces trous humains. D'humains, nous n'en voyons pas à l'heure à laquelle nous roulons : ils doivent se tenir autour des feux dont les lueurs brillent à travers les minuscules orifices d'entrée ou d'aération. Un grand chien, la peau tendue sur son squelette, est debout en statue sur un toit, et

hurle déjà à la lune qu'il pressent. Un demi-jour blafard traîne sur les mouvements de terrain pelé.

*
**

Mais voici un arbre rabougri, puis deux, puis vingt, puis mille. Il se soudent bientôt en taillis. J'attrape une branche au passage — qui est d'ailleurs venue d'elle-même au devant de ma main par la vitre abaissée... Je reconnais du chêne. Il fait trop noir pour inspecter la végétation autrement. Elle se lève autour de nous en armée fantomatique, dont je m'exagère la taille probablement.

Il faut allumer les phares, car de terribles chocs, secs, heurtent les ressorts sur l'essieu, et démontrent à Halil que ses yeux ne suffisent plus. Malheureusement la lumière trop centrée et trop crue des ampoules est interceptée par le mur végétal dont les tournants perpétuels nous barrent la vue à brève distance : il en résulte une sorte de réflexion, et un aveuglement. Il est presque plus difficile de conduire ainsi qu'avant.

Un des cassis est tellement violent que nous stoppons pour mesurer les dégâts. Halil a négligé d'éteindre ses phares : nous nous trouvons sur une légère éminence, et, là, notre lumière a une portée illimitée. Son faisceau part net, d'abord, pour se disperser en un halo extrêmement lointain. Il passe au-dessus de millions de cimes d'arbres, où un vent froid projette un moutonnement. Où que mon regard suive mes projecteurs improvisés, il rencontre des chênes frissonnants... On sent que la forêt s'étend bien au delà de mon champ de vision, et l'on a d'elle une impression d'infinité.

Nous avons de la chance : ce n'est rien. Une manœuvre en bascule sous l'essieu avant, et nous dégageons notre roue de l'anfractuosité où elle était coincée. Le voyage à l'aveuglette continue.

Vers 23 heures, le vent, qui souffle contre nous, nous amène une nuée de poussière. En quelques secondes, c'est le brouillard opaque, le coton. Halil bloque ses freins, met ses veilleuses. Le brouillard déferle toujours, et un murmure croissant s'y joint. Je fais arrêter le moteur.

Nous comprenons bientôt. Le « phénomène » est dû à une mouvance nocturne de troupeau. Un bon millier de chèvres noires parsemées de rares ovins débouche en se bousculant. Elles forment un fleuve animal beaucoup trop large pour la piste, et où le harcèlement des chiens provoque de brutaux bouillonnements. Elles débordent donc de côté et d'autre, écrasant les arbres, les buissons, décochant où elles peuvent des coups de dents, arrachant ici une branche, là une touffe d'herbe. Un fléau ambulante... Comment un total (d'ailleurs impressionnant) de bêtes sans méchanceté peut-il réaliser un pareil rouleau destructeur ? De là il n'y a qu'un pas pour admettre, avec la théorie des réciproques, que les cavaliers d'Attila pris individuellement pouvaient être de doux garçons !

Espérons que grâce aux caprines consonances de son nom, notre Chevrolet échappera à un sort tragique... Car nous voici dans le flot. Je me demande un instant si nous ne sommes point soulevés ? On entend, on sent le froissement opiniâtre des centaines de corps poilus contre les tôles de l'auto. Les ailes gémissent et plient. Contre ma jambe, une portière craque. Mais la surpression se dévie du côté des buissons latéraux que violent, que cassent les saccades des poussées.

Deux grands chiens loups restent à la traîne, intimidés devant nos veilleuses : ils les contemplent en clignant les yeux sans oser continuer ni reculer. Halil touche son klaxon : les deux chiens sursautent comme électrocutés, détalent et vengent leur frayeur à coups de dents sur une vieille mère chèvre, boîteuse, qui clopinait derrière le troupeau.

Des deux côtés de la piste défilent maintenant en lam-

beaux : branches pendantes, arrachis de feuilles, les traces de ce passage frénétique. Deux sombres bergers kurdes marchent sur ces « brisées », en décalage de deux cents mètres. Ils n'ont pas l'air soucieux des animaux qui leur sont confiés. Ils ne doutent pas, évidemment, qu'en cas de rencontre d'un obstacle, c'est l'obstacle qui serait bouleversé... Et ils vont de leur pas souple, régulier, balançant leurs gourdins. Leurs prunelles nous lancent des éclairs.

Dans l'auto, le silence est venu avec le sommeil. Les yeux se ferment. Les problèmes du choix de la direction sont constants, et sont chaque fois l'occasion de réveils insupportables. La navigation désordonnée des troupeaux dans la forêt a créé ces perpétuels débranchements de pistes, ces croisements où se pose la question de la bonne voie à débrouiller des autres.

L'étendue boisée continue sans désemparer, et aucun symptôme ne nous permet d'être certains que nous approchons de Bingöl. Qu'est-ce d'ailleurs que cette ville fraîchement rebaptisée (puisqu'elle s'appelait Chapakchur), où quelques maisons neuves, quelques maisons d'« occupation », s'accolent peut-être simplement au vieux bourg égaré ? Malgré nos chances de n'en plus être loin, au premier emplacement favorable nous nous déciderons à camper.

Il y a en outre le fait que l'intensité de nos phares baisse sérieusement. Je prends un malin plaisir à dénoncer les fantaisies orphéoniques qui sont la cause indéniable de cet épuisement ! Halil est très penaud, mais je ne jurerais pas de la qualité de sa contrition, ni de celle de son ferme propos.

Une belle clairière s'ouvre au flanc d'une forte pente couronnée et chaussée par la forêt : c'est une clairière bâtie en glissade... Elle nous convient. Le ciel nous domine de son incomparable manteau d'étoiles, et nous impose sa majesté, tandis que tout le mystère de la forêt kurde, que nous tra-

versons depuis des heures sans la voir, baigne à nos pieds dans l'obscurité.

Nous sortons carrément l'auto de la piste. Les lits pneumatiques se déplient, les couvertures également, car le froid est vif. Nous cherchons autour de la carrosserie le dortoir le mieux abrité, et la séance de gonflage commence.

Cependant, Setke et Halil rassemblent les éléments d'un grand feu, qui ne tarde pas à crépiter, puis à prendre en masse, enfin à darder ses hautes flammes. Personne ne demande à manger : les exigences du sommeil prennent le pas sur celles de l'estomac.

Crissements des corps qui cherchent la position optima, grognements du prélude de l'inconscience. Au bout de deux ou trois minutes à peine, c'est le silence total dans la grande nature de notre camp n° 1.

CHAPITRE X

HOTES DE BINGOL

Le réveil cause des surprises lorsque l'on n'a pas vu de jour les lieux où l'on s'est endormi. Les positions que l'on prêtait aux choses, leurs proportions relatives changent. Il y a des détails qu'on avait cru remarquer qui n'existent nullement ; d'autres que l'on n'avait pas soupçonnés, et qui surgissent.

Mais, ce matin, notre réveil bat les records de l'étonnement coutumier...

La forêt kurde qui avait profité des illusions nocturnes pour se grandir à nos yeux sur la pointe... des racines, s'étend tout bonnement au-dessus, autour, au-dessous de nous comme un maquis de 2 à 3 mètres maximum. La seule propriété qui la caractérisait avec sincérité, c'était sa surface. Imaginez un tapis sans fin développé sur les vallonnements d'une immense contrée, et ne laissant que très rarement chauve la tête d'une éminence.

Au fond, quoi d'étonnant à cela ? Nous en avons croisé cette nuit même en chair et en os la poussiéreuse et trottiante explication : les troupeaux de chèvres et de moutons sont les tondeuses acharnées de toute la région. La carte en relief du ministère de l'Agriculture ne ment point en peignant en vert sylvestre le Kurdistan : elle peint ce qui existe *virtuellement*, ce qui *pourrait* renaître, si la cruelle dent caprine consentait à une trêve de quinze ans !

Il est curieux de constater que les traditionnelles qualités pastorales de l'Islam ont toujours dirigé ses tribus vers les

Grande sœur kurde
(près Bingöl), p. 88.





zones de végétation pour en vivre, mais pour les détruire en même temps... Le sens de la forêt, le respect de la nature, ne s'est point allié au sens de l'élevage. Je revois par le souvenir les bûcherons meurtriers de l'Atlas ! Dans la forêt d'Azrou, où, là, les cèdres géants hissent leurs ramures. : comestibles bien au-dessus de l'appétit des moutons, les hommes viennent pour le bois, avec de grossières hachettes, entaillent sauvagement les troncs. allument du feu dans ces blessures. Les vieux centenaires tombent quand la flamme leur a consumé le pied parfois d'un bon mètre cube, de ce bois merveilleux qui sert de matière première à tant de meubles ciselés, à tant de coffrets. Au moins la forêt kurde n'a-t-elle pas eu le temps, elle, de venir à maturité : on l'a massacrée avant terme, on l'ampute annuellement. Le sacrilège est moins grand (1).

Tout cela est triste et d'ailleurs pittoresque à contempler, dans la fraîcheur diaprée du matin. Le soleil monte derrière un col voisin : on voit poindre ses rougeoiments, et bientôt il débordera lui-même de ce coin d'horizon en réchauffant le paysage de ses rayons. Il sera le bienvenu : nous avons froid, la faim nous contre-attaque, et une fois notre premier coup d'œil accordé au site, nous ne songeons qu'à nous mettre quelque chose sous la dent.

Le feu repart sur ses cendres de cette nuit. Marie-Laure est consciente (sans qu'on ait eu à le lui rappeler) de son rôle de femme unique de l'expédition. Récipients, ustensiles, conserves sortent des sacs ou des caisses.

Halil qui scrutait les alentours d'un regard de faucon, s'hypnotise en direction d'un tas de pierres : des maisons

(1) Le goût des moutons et des chèvres pour la feuille de chêne s'est tellement développé que l'on ne cherche pas d'autre aliment pour eux, l'hiver, lorsqu'ils sont confinés dans les souterrains-écuries attenant aux habitations : on leur jette deux fois par jour (s'il peut être question de « jour » dans ces caves !) d'abondantes brassées des jolies feuilles dentelées, dont on a fait provision en fin d'été.

kurdes ; donc du lait et peut-être des œufs ?... Il s'élançe à l'escalade.

Mais nous ne sommes pas seuls à faire des découvertes ; d'autres nous ont découverts également. La passe devait être gardée, car deux soldats émergent du maquis, et dégringolent de notre côté.

La popote bat son plein dans une ambiance composite. Les soldats se mêlent aux grappes d'enfants kurdes descendus timidement d'abord, puis en masse, dans les pas d'un plus aventureux. Jusqu'aux vénérables anciens qui viennent prendre place, en lissant leurs barbes.

Le moindre de nos gestes, le plus petit perfectionnement de notre cuisine de bled provoque la curiosité : générale, muette, concentrée, avide... Ces fourchettes surtout, qui se rentrent dans les manches des couteaux, ont un succès particulier. Quant aux boîtes de conserves, leurs contenus sont guettés aussi passionnément qu'un de nos enfants attendrait le dé clic d'une boîte magique. Et c'est à qui s'appropriera les contenants, à peine nous les avons rejetés...

Nous ne nous troublons point d'être épiés : nous devons. Il faut dire que ce public est aussi agréable à regarder que collant... La marmaille est un véritable étalage de fripier, où chanteraient les plus purs bleus, verts, jaunes, rouges. Un peintre ne se laisserait point de croquer ces adorables têtes aux grands yeux noirs braqués. Il y a des doigts qui grattent machinalement des tignasses, d'autres des nez ; d'autres, ceux d'une douce aînée, prennent soin d'un bébé. Cette petite gardienne a un profil de vierge précocement éprouvée, et l'intérêt amusé, certes, qu'elle nous accorde, n'arrive point à effacer son air de profonde tristesse (Photo 9). Les vieux (hélas « gâchés » par la casquette !) gardent leurs rudes traits à la Edmond About, du temps où ils faisaient le

coup de fusil dans la montagne. Les soldats eux-mêmes ne détonnent pas dans la fresque : on les sent tellement paysans nés, tellement voisins, quoique Turcs, de ces hommes de l'Est, que leur vague uniforme n'arrive pas à les en retrancher.

Pendant que nous nous livrions à nos préparatifs culinaires, le malin Halil revenait avec une cruche de lait et une jatte de yogourt. Les femmes qui le comblèrent ne l'ont point raccompagné, et restent absentes de l'assistance dont nous sommes honorés. Nous les apercevons tournant autour de leurs seuils, vaquant aux besognes domestiques. Deux jeunes — c'est la minceur de leurs tailles, quand le mouvement de leurs voiles les moule, qui me les fait taxer à 20 ou 25 ans — deux jeunes secouent une outre oblongue, suspendue sous un faisceau de perches. L'outre est un honnête mouton boucané. Elle est agitée en va-et-vient, indéfiniment. Le geste des bras, l'ondulation des dos, la grâce inconsciente des filles sont d'une note émouvante, presque biblique.

— Que font-elles ? ai-je demandé à Setke Bey.

Il achève d'avaler une énorme cuillère de yogourt avant de me répondre :

— C'est cela qu'elles battent étendu d'eau, me dit-il, désignant la jatte de yogourt dans laquelle il « piochait ».

Depuis cette définition, j'ai eu l'occasion fréquente de goûter, et (faute de mieux) de me sustenter, de la mixture en question sans arriver à en raffoler... Son nom est l'*iran*.

Son composant de base, le *yogourt*, l'aliment national du pays, demeurera pour nous supérieur et d'une aseptie absolue. Qu'il se confectionne à la ville, sous le gourbi kurde, ou sous la tente, il ne procède que d'une recette : porter le lait à l'ébullition en présence d'un ferment. Les microbes meurent donc, quelle que soit la saleté des bassines de cuivre rouge généralement employées. Le seul risque de contamination viendrait des feutres crasseux ou des linges louches dont on recouvre l'opération pour adoucir ensuite le refroidisse-

ment. Mais le yogourt est si bon au soir de rudes étapes, il est en si tentante opposition par sa blancheur et sa fraîcheur avec la chaude poussière dont on est maculé, qu'on s'en délecte à grandes gorgées : c'est seulement après que l'on pense à dénigrer !

Tout irait pour le mieux si l' « effet de public » n'agissait sur Halil, qui se croit obligé de donner un concert. Voici de nouveau nos accus au martyre... Cette ponction de courant venant sur leur essoufflement d'hier soir, produit quelque chose d'inédit : la voix du ténor qui tonitruue son opéra, en ce moment, quelque part en Allemagne, se mue ici en sons chevrotants et voilés... Cela mériterait d'être enregistré comme curiosité.

— Nous sommes à Bingöl, m'apprend Setke entre deux bouchées : le bourg est au fond de la vallée vers laquelle s'enfonce la piste.

Ces mots ne sont pas prononcés que le murmure grave d'un moteur en plein effort d'ascension nous parvient. Quelques secondes après, débouche un camion de l'armée. La station « hors piste » de notre Chevrolet provoque son arrêt en pleine côte. Le chauffeur saute à terre et vient à nous.

— Le Commandant de Bingöl vous a attendus toute la nuit ! explique-t-il. Un téléphone d'Elazik l'avait avisé de votre départ et de vos projets. Au matin, il s'est décidé à m'envoyer à votre recherche dans la forêt.

Effectivement le camion contient câbles, mouffles, leviers et autres instruments utiles pour arracher tranquillement une auto aux vilains pièges que le terrain lui tend. L'équipe de dépannage cuit béatement sur cet attirail, et flaire avec délices qu'elle n'aura pas à « donner ».

Nous ne prolongerons pas d'une minute de plus l'attente des accueillantes autorités de Bingöl. Notre petit déjeuner, qui était en voie d'en devenir un grand..., s'interrompt. Les déballages se remballent. Les accus trouvent un ultime sur-

saut d'énergie, presque un râle, pour démarrer le « moulin ». Et au regret des jeunes et des vieux Kurdes ainsi que des gardiens du col, nous nous laissons glisser vers le vallon.

Je n'avais encore jamais couché dans une Mairie. Dans un Quartier Général non plus. Et point non plus dans l'immeuble de l'Inspection des Eaux et Forêts. Bref, dans aucun bâtiment public. L'aimable sollicitude des maîtres de Bingöl, jointe aux difficultés du problème des logements, nous fait ici les hôtes de tout cela à la fois, ou à peu près...

Un appartement de deux pièces (chambre et salle à manger) nous a été improvisé dans une longue baraque neuve, propre, où cohabitent plusieurs services. En particulier ceux du Veteriner Direktorü Selim Engin, qui sera notre providence dans ce séjour. Mais soldats, officiers, fonctionnaires divers de l'administration nouvelle-née, défilent constamment dans le local, lui donnant l'animation et le bourdonnement d'un P. C. Je ne compte point les nombreux autochtones qui viennent quémander un renseignement ; ils font vestibule sur les marches, sur le seuil, puis dans le corridor d'entrée, avant de s'enhardir à se révéler.

Selim Engin nous a pris sous sa coupe. Les lits de troupe en fer — gros draps, couvertures de bure — qu'il a fait dresser dans notre chambre, sont impeccables et sains. Je ne sais d'où l'on apporte la cuisine, mais, tout en comportant le *chich kebab* et ses parfums, elle est soignée et variée. Les repas nous réunissent au Veteriner Direktorü, qui vient les prendre avec nous, amenant sa fille qui sera pour Marie-Laure une compagne appréciée.

Jé garde un clair souvenir de ces conversations pleines de confiance réciproque et d'entrain. Engin est un homme jeune

encore, et passionné d'un métier qu'il élève jusqu'à la vocation. Etant données les conditions dans lesquelles il l'exerce, on conçoit que cette haute acception de sa tâche ne soit point superflue. Auprès des Kurdes, essentiellement pastoraux, le rôle du vétérinaire peut être considérable, supérieur à celui du militaire, dont la rude manière ne ménage pas toujours les fiertés. Le vétérinaire, lui, soigne les bêtes, objet de prédilection : qu'il obtienne des guérisons, que sa réputation s'établisse, il l'emportera en influence même sur le médecin. On comprend donc que le Gouvernement ait choisi ses premiers pionniers parmi ce corps d'élite, dont, au cours de ce voyage, je ne cesserai de reconnaître la valeur, l'esprit d'initiative, un *sens de mission*.

Notre ami est un habitué des longs parcours dans la montagne. Il veut en apprendre chaque jour davantage : à la recherche des troupeaux, en guerre contre les épidémies, l'attention en éveil de tous côtés, il connaît vraiment la région pour autant qu'elle est pénétrée. Il abonde en histoires, et celle-ci a eu le don de nous charmer.

Je viens de l'interroger sur le gibier.

— Mais oui, me répond-il : avec la forêt, il pullule. Pour ne parler que du gros (car le petit sera le même que celui que vous ne cesserez de voir sur la route du Lac), on a tué cette année 1.200 sangliers en trois mois de destruction autour d'ici. C'est un chiffre ? Les ours sont nombreux également, et ont des retraites sûres. Il faut se dépenser pour les atteindre... à moins qu'ils ne vous atteignent lorsqu'on ne s'en occupe point. Dernièrement, deux bûcherons revenaient de leur travail par un étroit sentier en corniche. Vous avez vu que nous exploitons certains coins, dans les futailles les mieux poussées ?

Il est exact que j'ai remarqué, en descendant sur Bingöl, des coupes sur des versants sans doute épargnés par les chè-

vres : les dimensions des troncs abattus et dépouillés permettaient d'estimer, malgré la distance d'observation, une assez bonne croissance.

— Ces coins-là « perchent » forcément hors des incursions des troupeaux, et sont de ce fait les moins accessibles, les plus escarpés. Donc, par un petit sentier tournant et dominant le vide, nos hommes s'en retournaient à leur village, en file, l'étroitesse du passage interdisant d'aller de front. Soudain celui qui est en tête s'arrête, et se colle à la paroi rocheuse comme s'il voulait y rentrer... Deux gros ours arrivent en sens inverse, sans se presser. Des deux côtés, le renflement de la montagne empêchait de se voir, ou plutôt de se prévoir...

Eh bien, le croisement s'exécute le mieux du monde. Intimidation, surprise réciproques ? Ou plutôt commune crainte de la chute dans le précipice ? *On se fait de la place mutuellement...* Les bûcherons plus morts que vifs sentent sur leur dos le frottement des rudes fourrures. Et lorsqu'ils osent tourner le chef, les deux plantigrades continuent leur escalade maladroitement, comme si de rien n'était. C'est à une allure un peu plus rapide que nos rescapés, eux, reprennent leur course vers leurs femmes et leurs enfants...

Je dois surtout à Selim Engin le plan général de ma visite du Kurdistan. Il n'y a que 5 mètres de la salle à manger à son bureau : là gisent à profusion ses notes personnelles, sa documentation.

Il me dit ce qu'il sait des races de moutons de haute montagne, les plus pures, extrêmement différentes des animaux abâtardis et étiolés dans les plaines. Il indique où il faudrait aller, où chercher du nouveau. Toute mon orientation a dépendu de cet homme intelligent, rencontré par bonheur initialement.

• J'ai conservé la carte ovine dont il me remit un tirage, et

où étaient reportés les éléments déjà acquis : on ne pouvait rêver meilleure base pour une prospection que ce premier recensement.

— Venez-vous, nous dit Selim Engin; voir les chevaux du haras ?

La chaleur du jour est calmée. « Tout » Bingöl est sur ses seuils, ou aux tables rustiques des débits de boissons. Je précise que Bingöl ne comprend qu'une rue, plantée d'arbres et irriguée sur ses côtés. L'eau afflue des hauteurs sans grands frais. Les brutales retombées des monts enserrant de près l'agglomération, ne lui permettant de pousser qu'en s'étirant. On a l'impression d'être coincé au fond d'une gorge, et d'étouffer.

Nous déambulons en groupe, à la joie des flâneurs et des consommateurs. Ce monde béat porte des vêtements tristement mélangés d'indigène et d'européen. On boit des *sodas* rafraîchis avec de la neige conservée depuis d'hiver dans des trous profonds. C'est un bon commerce, paraît-il, que de s'établir caviste en neige. On est bien payé, même si la terre souille un peu la marchandise.

Je m'esquive mon appareil à la main vers des maisons de l'époque antérieure à la Révolution, qui se devinaient par derrière la double rangée de façades sur rue entre lesquelles nous marchons. Des impasses y mènent.

— Ah ! me taquine Setke, vous ne devriez en théorie photgraphier que des moutons... Votre passion des clichés nous jouera un mauvais tour...

Juste à ce moment, un gros mouton noir débouche de la ruelle sordide où j'allais me faufiler. L'excellent animal a la bonne idée de rebrousser chemin à ma vue, me fournissant le plus technique des prétextes à m'élancer à ses trousses. Il m'a dispensé de répliquer à la remarque de Setke.





12. La forêt kurde
(région Soulou-Han), p. 103.

Il me conduit à des tableaux pleins de couleur, combien plus séduisants que lui — il est affreux. Une cour pierrée de dallés énormes, où un lévrier squelettique erre devant une maison en hourdis. Un patriarche fumant à l'écart sur un siège, de rochers et méditant sur sa longue vie. Une Kurde bien authentique, en robe et fichu de cotonnade bleu de nuit, cardant de la laine à la baguette, ainsi qu'à Caboul j'ai vu carder le coton.

Cela agacera les Jeunes Turcs quand je leur répéterai que ces vieilles scènes ont leur charme dans leur imperfection, même dans leur pouillerie ! Tous les pays du xx^e siècle offrent des autobus, du béton armé, et de l'antiquité en bocal dans les musées : quels sont ceux qui ont la chance, ainsi que celui-ci, de pouvoir vous présenter comme sortis de l'Histoire, des gens, des bêtes, des choses, *de la vie* inchangés depuis des centaines d'années ?

Mais Selim, Setke, et un renfort qui s'était joint à eux, rivalisent, de cris enchantés :

— On vous l'a attrapé ! me crie-t-on. Si vous voulez le filmer ?

Il s'agit du mouton pelé, que j'oubliais complètement, et qui m'a fui en retournant bel et bien à la grande-rue. Je quitte à regret mon dernier cliché (le lévrier efflanqué devant une porte infirme), et m'achemine sans entrain vers le captif tenu serré pour la pose, l'œil hagard, et la laine hérissée... La décence m'oblige à le mitrailler deux ou trois fois, avec une satisfaction purement simulée. Et nous reprenons notre promenade vers le haras.

Une centaine de mètres avant d'arriver, Marie-Laure s'intéresse à une bâtisse, cubique, en argile agglomérée. Pas de toit. Et sur le haut des murs, deux soldats en armes vont et viennent rectangulairement : l'étréitesse de ce chemin de ronde rend la vigie acrobatique, et les yeux des factionnaires ne quittent guère leurs pieds... Il y a de quoi être intriguée ?

— C'est la prison, nous explique en riant Selim Engin. Quand un gaillard est récalcitrant : refus de l'impôt, ou mauvaise volonté à l'égard de l'armée, ou qu'il a à son actif un méfait, on l'envoie séjourner dans cette boîte sans couvercle. Le remède est radical. On a ici plus qu'ailleurs le culte de la liberté. Les grandes distances, l'espacement des centres, les longues mouvances annuelles qu'exigent les troupeaux, ont mis dans le sang le besoin de bouger : d'où l'excellence de quelques jours sous clef. Et nous sommes moins durs que chez vous : nous n'enlevons pas le ciel aux prisonniers !

Le système est parfait, si, de temps à autre, une des sentinelles ne dégringole pas dans le tas, par suite d'un faux pas, baïonnette en avant...

Bingöl s'ouvre vers l'est. L'étreinte du massif s'y desserre, et nous trouvons cette sortie inondée de soleil dans une végétation bien verte. C'est là qu'est édifié le petit haras.

Les étalons hennissent en entendant qu'on s'approche d'eux à cette heure de distribution de ration. Nos mains vides les décevront. Un *lad* qui n'a d'anglais que le nom dont je baptise sa fonction, surgit de derrière une porte, l'air encore endormi. Il passe sans transition du sommeil au garde à vous devant son supérieur, et se met en mesure de présenter l'écurie.

Un vent léger agite les herbes tandis que nous attendons les chevaux. Ces derniers sortent l'un après l'autre : un frisson court aussi sur leurs robes fines. Il semble qu'il y ait relation entre le frémissement de la nature et celui de ces ardents animaux.

L'infusion de ce sang neuf dans l'élevage régional ne pourra que l'étoffer. Les premiers paysans qui ont amené leurs juments ont eu des produits dont la qualité s'est vantée dans les villages. La saillie de haras entre dans les habitudes, peu à peu. C'est que l'amour du cheval est grand et que

les fiertés sont fort sensibles à son sujet. Pour avoir la plus belle monture, on oublie le point d'honneur qui existait de ne dépendre en rien de l'Etat. C'est un début de rapprochement, presque de soumission (1).

**

Nous regagnons notre maison commune à un moment avancé de la soirée. Toutes les cuisines de Bingöl grailonnent dans une odeur étrangement composite de friture et de suif de mouton. Des figures d'enfants aux bouches pleines apparaissent aux fenêtres.

Notre dîner à nous n'est pas encore servi. Il constitue un événement, et mobilise un petit corps de personnel dont nous ne voyons que la partie évoluant autour de la table. Des fleurs égayent le couvert. En attendant que les préparatifs soient achevés, nous causons, Selim Engin, Setke et moi, dans le cabinet du premier.

Je fais la connaissance, à propos d'une question posée sur la castration, de l'imposant recueil baptisé Esculape. C'est une sorte d'encyclopédie allemande de tout ce qui se fabrique en fait d'appareils de chirurgie vétérinaire. Il offre solution pour tout. Il n'y a pas d'appendice à sectionner ni d'incision à pratiquer qui n'aient dans ces précieuses feuilles leur instrument prévu et commenté ! Je reverrai ce volume dans la Turquie entière aux mains du corps vétérinaire.

La formation technique a certainement ici une importante

(1) Les Turcs donnent des étalons arabes aux juments de selle.

Pour les juments de petit trait, la monte est faite par des *onus* de Hongrie, sujets presque toujours et presque complètement noirs, assez doublés.

Je verrai les uns ou les autres, ou les deux, dans les haras de campagne que nous visiterons.

L'émir Fayçal d'Irak envoya au Ghazi un merveilleux Syrien alezan, qui survécut à son propriétaire, et que j'ai pu admirer à Ankara, bien vivant.

part d'inspiration allemande : l'esprit méthodique, la masse de la documentation en sont des indices. La science est une chose : il reste à savoir s'en servir et faire un choix quand il faut, comme il faut, parmi les presque trop nombreux moyens catalogués. Chez les jeunes hommes que je vais rencontrer, de même que chez Engin, déjà plus marqué par l'expérience, je constaterai des qualités d'initiative à ce point de vue. Je crois cependant que de plus fréquentes occasions de contact avec des techniciens français seraient profitables pour compléter la forte érudition acquise par les lumières d'une autre école et assouplir, dans une certaine mesure, l'art de l'exécution.

Engin se plaint du *charbon* qui sévit dans la région et nous raconte la guerre qu'il lui a déclarée.

Je réplique par nos histoires de *clavelée* au Maroc, sorte de petite vérole animale. Il existait chez les indigènes, pour ce mal, de curieux usages de vaccination, bien antérieurs à l'arrivée de nos seringues, de nos ampoules et de leurs contenus savants. En Turquie, ladite *clavelée* a été « réglée » par l'inoculation aux moutons du virus de la variole des chèvres, imaginée par Chefik Koliéli : c'est un amusant exemple d'entraide entre animaux voués à une mutuelle compagnie dans presque tous les troupeaux...

Nous sommes encore aux épidémies et aux traitements, quand un serveur de bronze, portant une serviette roulée en baudrier, annonce que nous sommes servis.

Dans la rue passe un peloton suivi de deux mulets bâtés : la relève d'un poste détaché ; on attend les heures fraîches pour grimper prendre position.



CHAPITRE XI

CHEZ LES KURDES NOMADES

Le jour se lève. Selim Engin, quelques officiers sont devant la porte du bâtiment et assistent à notre départ. Nous nous sommes liés, et la séparation nous coûte. Encore quelques coups sourds de Halil qui oblige son coffre à se refermer sur un contenu supérieur à son volume. Tout est paré. Adieu...

Le moteur paraît reposé de sa halte à Bingöl et nous entraîne avec nerf dans le bourg, en train de s'éveiller. Les poulets auxquels la rue appartenait, ont des fuites criades. Un chien levé sur le mauvais pied nous pourchasse sur cent mètres. Voici la prison et ses gardes péripatéticiens, voici le haras, l'évasement de la vallée. Le soleil s'est levé : il prend possession de la journée et de notre itinéraire.

Nous allons traverser le Mourad : une fois de plus, et point la dernière ! La vigueur de la végétation et l'intensité de sa verdure nous annoncent le fleuve. Le voici, étalé, courant, bondissant sur ses galets, écumeux, frais. La vive lumière lui arrache mille reflets. Il est d'un bleu presque irréel : foncé, bien plus que celui du ciel. Et à cette heure, en sa fière allure, il nous apparaît comme un bon génie du matin, que le destin place sur notre route en favorable augure.

Nous nous dirigeons vers un gué marqué par un village de paille et de terre, dont les toits ont été élus pour nids par des cigognes. Ces animaux familiers, que personne n'inquiète, nous regardent sans broncher de leur station monojambiste. Leurs longs becs, tout en semblant immobiles,

émettent sans discontinuer des claquements qui ressemblent à un bruit de crécelle.

Des porteuses d'outres, des enfants aux couleurs bigarrées, circulent entre les pauvres cases ou entre les murettes de leurs jardins. La végétation, abreuvée par l'eau voisine, a de la force et pousse au hasard dans la petite agglomération. Nous perdons du temps à faire quelques photos, et lorsque nous voulons prendre le gué du Mourad, notre tour nous est volé par de nouveaux venus : une légion de moutons et de chèvres.

Amusante cohue activée par de jeunes gars au presto coup de gaule. Le troupeau a de brusques agitations qui tantôt l'étirent, tantôt le tassent. Un chien qui voulait faire le méchant se laisse encercler dans un de ces remous et le voilà, de bourreau, devenu captif et même martyr : il est littéralement écrasé, étouffé, et ses aboiements rageurs expirent en jappements plaintifs. Les chèvres au poil rouge soutachent l'ensemble marron des moutons.

Il y a une bonne distance à accomplir à sec sur les galets, avant le lit lui-même : toutes ces pierres roulent et s'entrechoquent sous les centaines de pattes ; il en résulte un indescriptible vacarme qui a vite fait de couvrir les claquements de bec des cigognes ! Les premières bêtes qui atteignent l'eau ont des gestes prudents pour s'y introduire : nez bas, yeux qui essayent de deviner le secret des vagues. Un vieux bélier se décide en compagnie d'une chèvre d'âge canonique : ils progressent à travers le courant, noyés jusqu'au milieu du ventre. Leurs pieds « tâtent » le fond avec adresse, et pas une fois ils ne trébuchent.

A leur suite le troupeau entier s'engage docilement, en se soudant laine à laine, ou crin à laine. On jurerait une gigantesque et unique toison en train de flotter, avec de merveilleux jeux de soleil dans son velouté sombre. Ou plutôt une surprenante rencontre de deux rivières : l'une d'eau chan-

tante, l'autre de fourrure, chacune avec ses ondulations et ses vagues propres.

La Chevrolet emboîte le pas des bergers qui ferment la marche (le vieux bélier leur conduit leur troupeau mieux qu'ils ne le feraient eux-mêmes : Moïse ne pilota pas plus droit ses Hébreux en Mer Rouge...). Les deux roues avant au bain, nous attendons que le Mourad... soit libre, pour appuyer sur l'accélérateur.

★ ★

La piste longe longtemps les verdoyantes sinuosités du Mourad. Les champs de pierre grise se découpent en clairières curieusement pauvres et austères parmi les efflorescences luxuriantes. Le miroir de l'eau quand elle reparait est toujours aussi charmant à découvrir : le soleil qui augmente en fait des nappes flamboyantes.

Après le fleuve, ses petits tributaires, eux aussi côtoyés ou traversés, continuent à nous procurer cet accompagnement de lumière et de sèves. Au bord de l'un d'eux, plus particulièrement garni de bouquets de saules, nous rencontrons un grand campement nomade.

Ce clan s'est arrêté là dans sa mouvance, pour quelques jours. Ses sombres tentes aux nombreuses arêtes se sont déployées à l'ombre : elles sont si basses qu'elles ont pu se nicher tout juste sous la voûte du lymphatique feuillage. L'opulence de l'herbage, l'abreuvoir courant, le bois à portée de la main ont été des facteurs tentants pour la halte.

Le troupeau n'est pas loin. Ses lignes horizontales glissent à flanc de coteau en touches de couleurs vigoureuses. Il me semble que les bœufs rouges dominant. C'est en majorité du grand bétail. J'y compte très peu de buffles (1).

(1) Le buffle est d'un prix élevé, en rapport avec les services de force qu'il est en mesure de rendre. Esthétiquement, il demeure un animal inférieur :

Mais ramenons nos yeux à des tableaux plus proches. A peine l'auto s'est-elle immobilisée qu'elle est littéralement cernée : hommes vieux, jeunes, barbus, imberbes, loqueteux, richement vêtus ou nus... Une salade brillante et un nid de mouches ! La conversation doit s'engager. Setke et Halil s'y relayent. Marie-Laure et moi lançons quelques mots à traduire et distribuons beaucoup de cigarettes : un moutard se fait tirer les oreilles par son grand-père (qui eût mieux agi en le mouchant...) parce qu'il en accepte une. Dans ces herbes folles, au centre de ces authentiques montagnards, la Chevrollet, ses nickels et ses *impedimenta* forment un bloc qui jure.

Une chanson de roues de bois éclate soudain à nos oreilles. Nous sommes prévenus et cherchons aussitôt de quel côté arrive un char : de l'autre rive de la petite rivière. Il est lourdement chargé de foin, et ses deux bœufs doivent le freiner de tous leurs muscles dans sa descente au gué. A présent, l'eau gicle en aigrettes autour de son passage. Les bœufs volent des lampées en surface, mais l'aiguillon les relance, et d'un puissant coup de reins ils se hissent sur notre berge. Un curieux phénomène se produit alors...

Les roues ne chantent plus. Ou du moins leur ritournelle n'est plus la même : elle est étouffée, comme enrouée, ainsi qu'une voix éteinte. C'est l'effet de l'eau qui mouilla l'essieu de bois. Avec ce soleil d'enfer, je ne donne pas cent mètres de parcours avant que le diapason habituel ne se retrouve.

Si les hommes nous accueillent, les femmes, elles, se sauvent par « paquets », farouchement. Leurs groupes épars se pelotonnent sous les saules. Il va me falloir l'astucieux concours du téléobjectif pour filmer une isolée : une lavan-

son cuir dur — de la semelle... — son poil rude, le classent à mes yeux au-dessous des fins bovins turc, si fins que la souplesse de leur peau fait immédiatement songer à la reliure...

dière. La distance qui la sépare de nous lui confère de l'assurance et elle n'a pris soin ni de fuir ni de se voiler. Avec traîtrise, j'installe ma cellule sur une branche basse en visant une autre direction et, peu à peu, je viens à celle qui m'intéresse. Nous y voici : dé clic, la prise de vues commence...

Par mon jeu de lentilles, je distingue la femme six fois plus près que dans la réalité. Elle est jeune, assez jolie, et les secousses de ses opérations de lessivage dégagent le haut de son buste, découvrant de belles épaules droites et une gorge acceptable. Mais l'inquiétude la gagne... Il paraît que les grands fauves, ainsi cinématographiés à longue portée, accusent subitement une alarme mystérieuse. Ma Kurde a peut-être des sens de lionne, après tout ! Elle s'agite nettement, scruté mon lointain observatoire — où l'ombre me protège alors que le soleil l'éblouit, elle — et, prenant un parti brusque, elle se réajuste, ramasse son linge et court vers la plus proche tente.

Merci ! J'ai assez usé d'elle, et j'en conserverai une bande amusante. Autre chose s'offre d'ailleurs à mon cinéma : les troupeaux rentrent.

Quelle fresque puissante ! Les bœufs regagnent l'oasis en bousculade sous la dent de chiens encore invisibles, tant l'épaisseur du troupeau est grande. Au centre, il y a des grappes de bêtes coincées au pas. Aux ailes, des solitaires ou des fractions piquent des charges fumantes se terminant en arrêts « pile », quand elles voient l'émoi du campement et l'automobile avec ses reflets insolites. Elles cherchent à comprendre. De rauques mugissements ponctuent ces courtes haltes de... réflexion, et les bondissements repartent.

Bientôt le troupeau, ailes et centre, est contre nous, resoudé. Les premiers rangs des bœufs, véritable muraille de viande, freinent la poussée qui les presse. Acre nuage, rude concert : gorges beuglantes, cinglement des queues sur les

flancs en moiteur. Par derrière les chiens mordent furieusement en chair paressante; croient-ils, et ils s'exaspèrent.

Une imitation de grand Saint-Bernard décrit un vaste crochét, pour venir voir en avant ce qui cause l'arrêt. Il se rabat sur nous à toute vitesse, aperçoit la Chevrolet, fonce, fend enfants et vénérables, et retrousse ses lèvres sur des crocs redoutables pour se préparer à mordre. Ce n'est plus un chien, c'est un fauve !

— Karabach ! chevrote un vieux Kurde à barbe de fleuve, avec des intonations inimitables.

Rien de plus beau que le furieux galop qui se casse. La colère du chien tombe comme une voile tendue se déchirerait sous un poignard. Le molosse n'est plus que douceur grimaçante pour aller renifler la main déformée de son vieux maître.

— Retenez la petite scène, elle est instructive, observe Setke Bey : les chiens des montagnards s'appellent tous Karabach (tête noire) ou Akbach (tête blanche) suivant leur manteau. Sans être leur propriétaire, on peut avoir avantage à essayer de l'une de ces deux appellations lorsqu'on est pris à partie : avec de l'aplomb, on a une chance de les apaiser.

Je revois encore notre départ dans le froufrou des hautes herbes, parmi les saules en boules, hors desquels quelques femmes s'aventurent en nous voyant nous éloigner. Une facétie enfantine de Halil : un coup de klaxon, obtient un effet prodigieux, la reculade brutale des centaines de bœufs, abaissant leurs fronts lourdement encornés comme pour parer un choc colossal...

La piste quitte verdure, ruisseaux pour attaquer la montagne et sa frondaison de chênes martyrs.

Un quart d'heure plus tard, après que nous avons gagné de l'altitude, je songe que notre camp kurde est peut-être visible ? Nos têtes se tendent par les fenêtres, nous le découvrons au fond de la vallée, serré contre les boucles étincelantes de la rivière, dans une coulée d'émeraude pure... Une

masse fauve l'enveloppe, ondule : les bœufs. Et de ci, de là, près de l'eau, entre les pompons de saules, circulent de minuscules points rouges : ces dames ont repris possession de leurs lavoirs...

**

La région est en somme maintenant physiquement et végétalement identique à celle que nous pourfendîmes de nuit entre Palu et Bingöl (Photo 12). Mêmes mouvements montagneux, en dômes ronds, même forêt mutilée mais d'un seul tenant. La piste est parfois difficile. Elle attaque des pentes sans biaiser. Le sol souvent plus terreux que rocheux s'effrite sous la morsure des pneus et fait peiner le moteur. Ces voies de communications tirées au plus simple sont l'œuvre de l'armée de la conquête et se prêtent mieux au passage des tracteurs qu'à celui d'une auto ordinaire.

Il y a de fréquentes échappées sur cet extraordinaire panorama qui fait de la grandeur avec des plissements érodés et une chevelure rabougrie : sa sauvagerie le pare. Une sorte de pauvreté noble et trompeuse. Des possibilités immenses se cachent sous le gâchis superficiel. Ainsi, je suis en train d'appuyer ma main contre un tronc de chêne que les chèvres ont dû oublier depuis quatre ou cinq ans : mes doigts n'en font pas le tour. L'écorce porte de vigoureuses craquelures de pousse. La taille est de plusieurs mètres, les branches partent en bras nerveux, l'ombre me recouvre.

Setke m'appelle : lui, il s'était détourné de la vue pour promener son nez par terre ; il a trouvé d'étonnantes laves vitrifiées, noires de jais, lisses comme des tessons de bouteilles et en ayant les cassures brillantes. Et il y en a, il y en a... Nous en ramassons que nous jetterons ensuite, après trop d'autres « trouvailles » ! Quel malheur de ne pas être géologue, et de ne pouvoir mettre une dénomination technique sur ces minéraux... Dans la nature qui m'entoure

depuis Elazik, il y a des couleurs, des configurations de terrain qui parleraient pour un expert, mais qui, pour le profane, n'éveillent que le flair. Le cuivre a été identifié dans la région, le pétrole, l'arsenic de même.

Un poste de quatre hommes, établi sur un merveilleux observatoire, ne s'oppose pas à notre passage, mais nous recommande de nous présenter au P. C. de l'officier de Soulou Han, prochain village.

Nous atteignons cette agglomération après une heure de toboggan dans la vraie petite forêt dont les arbustes, ayant pu dépasser taille de chèvre dressée sur pattes de derrière, ont préservé leurs ramures... Une demi-douzaine de maisons, un poste de construction récente, deux logis neufs badigeonnés de chaux éblouissante constituent Soulou Han. Le fanion turc claque, de la taille d'un mouchoir, en haut d'un mât de cocagne.

Notre piste défile devant des sentinelles en faction : il ne saurait donc être question de prétexter de l'heure du repas des militaires ou de leur sieste (il est plus de 13 heures) pour leur brûler la politesse. Et il faut bien risquer l'inconnu de leur accueil. On cherche un capitaine, qui ne se fait pas attendre.

Grand, chauve, rasé, cordial, il respire la prédisposition à juger les gens dans le regard et à choisir l'angle facile des choses. Il jette un œil édifié sur les feuilles de Setke Bey, et nous conduit sous sa protection au bureau du *Kaïmakan* (1).

La conversation évite la question des passeports, brasse largement les lieux communs internationaux et devient vite familière. Elle s'achève par une invitation générale à déjeuner, *Kaïmakan* compris, chez le capitaine. On peut se permettre ces invitations *in extremis* en Turquie, car la fortune

(1) Les *Kaïmakans* sont des sous-gouverneurs locaux, détachés un peu partout dans les provinces.

du pot y est grande : la réserve de yogourt est inépuisable dans les maisons, et il traîne toujours une bande de poulets au cou prêt à être tordu. Il n'est pas long de faire bouillir à l'eau ces obligeants volatiles, parfois un peu caoutchouteux, mais — contrairement au chich-kebab — inodores...

Le capitaine est bon hôte. Il montre ses fusils, parle de ses chasses, de ses enfants qui travaillent ici même (Sou-lou Han a une école de trois classes), de son métier. Il est chargé du recrutement. Il connaît à fond les tribus, sédentaires ou nomades, les idées. Son poste est une antenne.

Il faut malheureusement nous arracher à ses prévenances, car la distance qui nous sépare de Mush est encore grande.

CHAPITRE XII

LA VALLEE DE COCAGNE DE MUSH

Nous ne tardons plus à déboucher des montagnes boisées par une descente en lacets assez sportive. La vaste plaine où nous accédons est axée ouest-est (Photo 13). Mush, le lac de Van sont à son extrémité orientale. Nous avons retrouvé la vallée du Mourad, sans toucher encore le fleuve.

Dans la steppe aux couleurs de blé mûr, aux hautes croissances évidemment sauvages, mais constituées de plantes riches, perdreaux et oies décollent sans arrêt. Le gibier abonde. Il n'est pas jusqu'aux fils de la petite ligne de télégraphe de campagne qui nous suit, où ne vocalisent et pirouettent de bleus oiseaux.

La terre doit être remarquable : il suffirait de labourer et de cultiver avec méthode pour faire pousser ce que l'on voudrait.

Si succulent est le repas de ces trois oies, replètes, et de cette cigogne, qu'elles ne daignent pas se déranger ! J' imagine des battues avec des lignes de traqueurs largement déployées et articulées, comme en organisent certains caïds de l'Atlas... Cueillir toutes les bêtes à plumes ou à fourrures, les diriger vers les cols ou les points de passage forcés, où attendent les tireurs : quelle fusillade, au sol et en l'air ! Nous avons bien des armes dans l'auto : seulement, sans compter que l'heure s'avance, une pétarade ne serait peut-être pas de circonstance, dans ces parages encore en observation ? Les postes militaires ont suffisamment de sujets d'alertes professionnelles, pour que nous évitions de les faire courir sans motif.

De distance en distance, des maisons kurdes mi-enfouies, mi-terre, mi-pierre crèvent les bosses du terrain. A ces emplacements, la brousse est « mangée » en tavelures par le piétinage des habitants et des bêtes. Des marmots déjà belliqueux se battent à la baguette ou à la pierre. Des femmes aux silhouettes de matrones antiques balottent inlassablement l'iran sous des trépieds de branches. Le sol est roulant, et nous passons à toute allure.

Un cri d'admiration nous échappe en arrivant au Mourad.

Il est ici moins étalé — quoique de la largeur de la Seine — qu'au pont de notre premier jour de voyage. Son eau est assez profonde pour s'affranchir des rebondissements sur les rochers de fond. Elle est unie, calme, majestueuse. Les puissants bosquets de ses rives s'y reflètent avec une netteté de miroir. Des familles d'oiseaux aquatiques aux plumages baroques et aux ahurissantes couleurs s'ébattent en sécurité sur les berges, les arbustes, les plantes flottantes. Les petites îles ont leur faveur. Echassiers gris perle, sortes de flamants, pélicans et une gamme d'oisellerie plus menue, mais plus vivement teintée, comme de mobiles pierres précieuses. Nous avons commencé par nous figurer que nous arrivions non point à un fleuve, mais à un immense lac dormant.

L'auto est à l'arrêt dans un vrai berceau d'herbes, douces ou griffantes : les tiges nous enveloppent, et élèvent leurs fleurs à la hauteur des vitres. En un mot, l'apparition du Mourad ici n'est pas sans analogies avec les rivières tropicales.

Setke s'est mis à la nage, après une savante acrobatie pour traverser le barrage de lianes et d'épineux qui protègent l'entrée de l'eau. Nous préférons nous baigner, nous, un peu plus loin, un peu plus tard, et utiliser les ors et pourpres du soleil pour tourner quelques bandes en couleurs. Nous errons au long de la berge, promenant notre objectif des animaux aux montagnes.

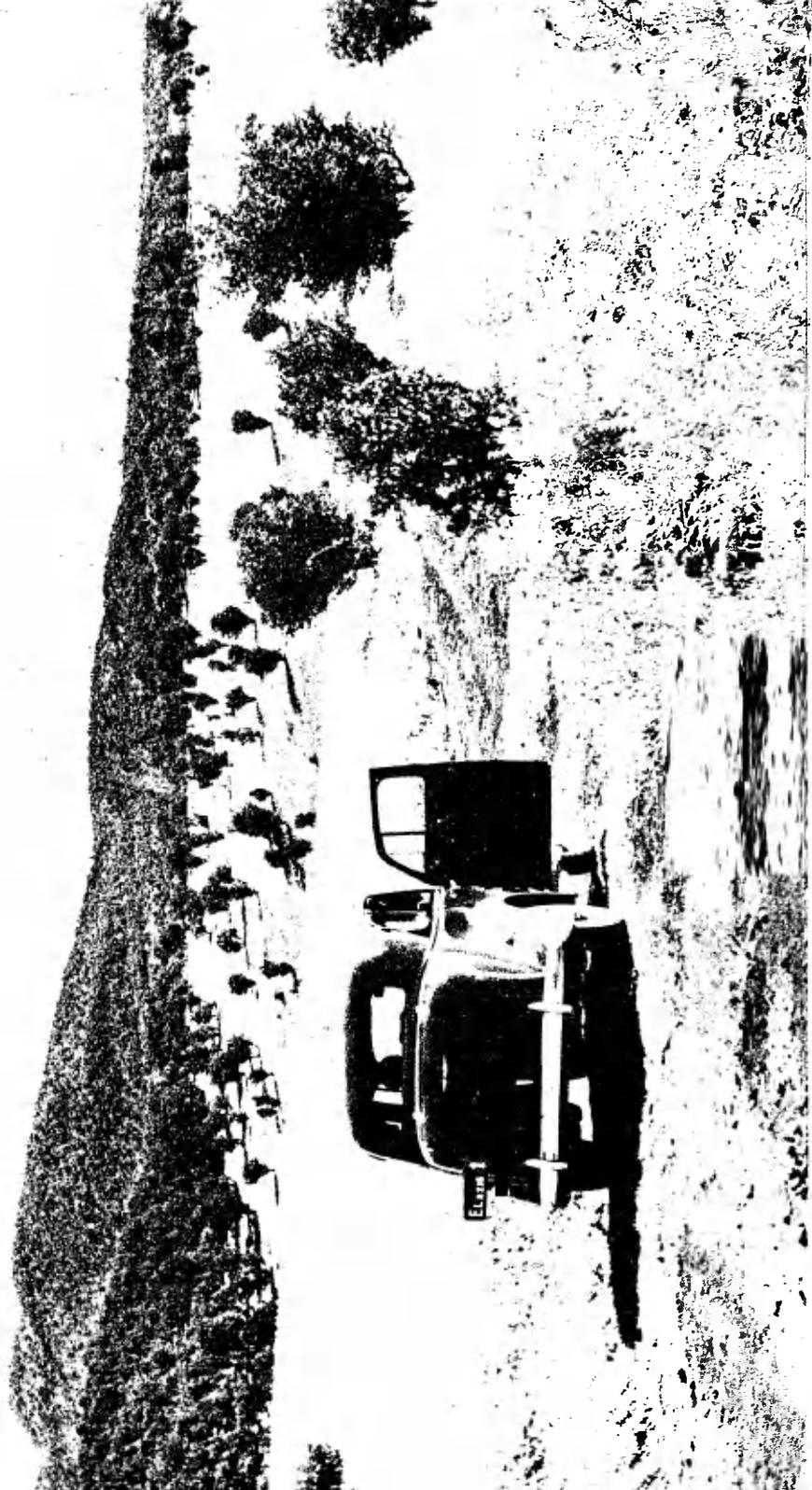
Plus de Setke lorsque nous rallions la Chevrolet. Halil ne l'a pas revu. Nous lançons des appels. Une très lointaine réponse nous parvient. Cette eau aux apparences de dormant mercure courait bel et bien dans la réalité. Elle entraîne qui y croit paresser « au fixe ». L'opulence de ses rives se ressemble en tous points et n'offre aucun point de repère au nageur. Aucun changement notable dans le rideau végétal ne l'avertit qu'il est déporté. Setke a été victime d'une sorte de fuite en rêve, sous des rayons qui le caressaient sans le brûler à cette heure vespérale, sous un ciel pur, dans une nature des îles...

Il finit par se rapprocher en se guidant sur nos voix ; seulement, une fois qu'il nous a retrouvés, il ne retrouve plus le passage qu'il se fraya et le point où il laissa ses vêtements. Une chasse au pantalon s'organise, que quelques minutes d'efforts conjugués font aboutir.

Désormais le chemin longe le fleuve, dont la beauté hypnotise. Un pont de pierre déjà jaunie par les siècles, et en ce moment orangée par le couchant, se profile avec sa double pente, ses arceaux en ogives, ses piles formidables, taillées pour fendre les crues les plus volumineuses. Il est l'œuvre du Sultan Mourad, à la fin du xiv^e siècle. Nous nous baignerons ici, au gué débroussaillé par le passage ou l'abreuvement des caravanes.

Le soleil est en véritable agonie lumineuse. L'orangé qui balayait le pont et le dessous de ses voûtes — l'astre disparaît exactement dans l'axe de l'aval, et ses feux pénètrent abondamment sous les arches — l'orangé se mêle de sang à présent. Je mets le pied dans l'eau comme je poserais le doigt sur une toile de maître...

Le froid me fouette. Il me rappelle aux constatations objectives : je suis à l'amont, à l'est du pont, c'est-à-dire dans son ombre, et dans une ombre qui règne depuis plusieurs heures.



14. Baignade de buffles, p. 128.



14 bis. Un sybarite, p. 128.



C'est ce qui explique la température relativement fraîche du bain et ma surprise.

A mon second, puis à mon troisième pas dans l'eau, j'ai l'impression que des cailloux qui pointaient disparaissent pour ressortir plus loin? Voici qui est bizarre. Quatrième pas : la comédie recommence, cette fois indubitable. Je reste quelques secondes dans l'immobilité d'une statue de bassin... Et je m'aperçois alors que de nouveaux cailloux pointus surgissent parmi ceux qui montraient déjà le nez. Le nez? Je ne pense pas si bien dire !

En concentrant toute l'acuité de mon regard, je reconnais que ce que je prenais pour des pierres — sœurs de celles qui me blessent au fond de l'eau — n'était autre que des têtes de tortues... Je progresse dans une population de tortues !

Maintenant que je suis fixé, leurs manèges m'amuse : elles émergent ou plongent le chef sans provoquer la moindre ride sur l'eau. Un geste de ma part fait éclipser celles qui m'observent, aussitôt remplacées par la montée d'autres curieuses. On dirait une piscine de reptiles... Je chasse cette désagréable comparaison, et prenant mon courage, je m'élançai au milieu de mes compagnes de natation. Elles ont dû fuir en panique, car mon ventre ne frôle aucune coquille...

Mais on me rappelle. Il importe, paraît-il, de ne pas faire dans Mush d'entrée nocturne. Notre arrivée sera déjà un événement pour cette petite cité perdue au pied de la montagne, notre logement posera des problèmes « considérables ». Et, surtout, on s'y couche sûrement de bonne heure. Il est inutile d'être pris pour des bandits motorisés opérant aux ténèbres...

Je m'extrai de regret de cette nappe d'eau, qu'une dernière nappe de rayons balaie absolument à ras de sa surface. Un oiseau pêcheur d'une envergure d'au moins 3 mètres arrive dans un plané solennel. Il prend le Mourad est-ouest. Il est attiré vers le couchant pour amerrir, vers le bain rouge

où le ciel et le fleuve se fondent. *Et juste au moment où il se plaque dans l'eau à cinq cents mètres, la nuit tombe net.*

Je me rappelle cette extraordinaire coïncidence entre la rentrée du grand oiseau vers quelque gîte habituel, et de *l'instant exact* où le jour s'achevait. Il y avait là une preuve de la précision stupéfiante de l'instinct...

Nous forçons l'allure. D'invisibles cassis jouent avec nous à la balle et à la raquette. Un vent glacial descend des montagnes et saupoudre de poussière la clarté crue des phares.

Quelques kilomètres, et c'est le miroitement d'une eau nouvelle : le Kara Sou (ce qui veut dire « rivière noire »), affluent du Mourad. Un pont gît en pièces auprès de son ancienne place. La traversée s'effectue à un gué, dont l'obscurité nous cache heureusement la profondeur : nous flottons presque... Encore quelques kilomètres : en face de nous, contre l'obscur paroi rocheuse, des lumières : Mush.

•
**

Quelques bâtisses neuves tentent de planter une cité jeune turque devant le bloc compact et fortifié de la vieille. Le moment n'est pas aux pas perdus archéologiques ; un passant nous conduit d'ailleurs d'office à la maison du *Halk*, c'est-à-dire du Parti.

Ce guide spontané s'est littéralement emparé de nous. Pour des étrangers qui arrivent, il n'y a pas deux solutions possibles : les diriger vers le *Halk* s'impose. Il nous pilote dès lors en file indienne, d'un pas sûr, vers l'immeuble officiel.

Notus devons traverser des pierrailles, des chantiers, enjamber auges et outillage. Inouïe, cette vitalité du mouvement kémaliste, ce bourgeonnement, cette faculté d'action, d'innovation, ce besoin de créer que l'on rencontre jusque dans la plus reculée des provinces...

Une signalisation urbaine foudroyante a fonctionné : l'on nous attend ! Notre introduction dans la salle présidentielle relève de la haute audience. Le Chef de Parti, conscient de l'importance de son rôle, vient à nous et nous désigne une rangée de fauteuils fraîchement reçus de quelques Galeries Istanbuliennes. Il se carre ensuite derrière son bureau, avec une gravité souriante.

Son impeccable veston noir contraste avec nos tenues de bled... Marie-Laure est en culotte de toile. Moi, j'ajoute à la culotte une veste de cuir maculée. Setke seul est correct. Nous nous préparons néanmoins à la conversation imminenté. Une infiltration incessante de membres du parti de tous âges vient étoffer l'auditoire au delà de la limitation du nombre des sièges. Seul à être insensible à la solennité de la séance, un moineau captif s'obstine à bruyamment voleter dans toute la pièce, sans respect d'aucun protocole.

M. le Président adresse à Setke, promu grand interprète, sa première phrase. Les débats sont ouverts.

— L'on n'avait pas vu d'étrangers à Mush depuis dix ans, traduit notre ami.

A moi. Je dis l'intérêt immense de ce voyage — en effet exceptionnel — et que seules des faveurs spéciales rendirent possibles. Je félicite les Turcs de leur opiniâtreté dans ces zones kurdes. Le président, homme âgé, d'énergique figure, m'écoute très attentivement et répond sans boniments.

— De l'opiniâtreté, c'est bien ce qu'il nous faut le plus, approuve-t-il. Nous manquons de matériaux, c'est pourquoi la nouvelle Mush traîne. Les moyens de transport sont précaires ; vous avez vu les difficultés des communications ? La poste ne vient que par autos périodiques. Dès l'automne la neige tombe en couche épaisse, et nous isole : plus de courrier, plus de journaux jusqu'à la fin du printemps. Sans le fil du téléphone, la coupure serait totale.

Il insiste longuement, sur l'enneigement. Les maisons

seraient bloquées. Et la montagnè est si proche avec ses retombées verticales que je pense que les avalanches n'auraient rien d'extraordinaire?

Un sexagénaire, à la figure parcheminée, prend la parole pour renchérir. La neige, d'après lui, monterait jusqu'à 10 mètres. Soubresauts divers chez Marie-Laure, moi, et Setke lui-même... La traduction était erronée : c'était 10 pieds qu'il fallait comprendre, ce qui reste fort (1). Mais le président change de sujet :

— Quelles sont les nouvelles d'Europe? questionne-t-il.

S'il n'a pas prononcé le mot de guerre, je le sens sur ses lèvres. Il m'est facile de le rassurer : un vieux numéro d' « Ankara » (l'édition hebdomadaire française de l'Ulus), se chiffonne dans ma poche. On y parle du « cabrage des démocraties », tardif mais puissant devant le colossal effort des dictatures ; d'un contrepoids qui s'est accru en proportion du poids, et qui semble devoir automatiquement neutraliser le péril. Une fois de plus, dis-je, les cliquetis d'armes évolueront en palabres...

Le moineau me passe sous le nez à tire d'ailes, jouant la colombe de paix, au moment où je prononce mes paroles les plus réconfortantes !

Mon interlocuteur semble soulagé d'entendre dissiper la menace des événements mondiaux. Ils sont pour lui si lointains, qu'il a l'habitude de ne les considérer qu'à travers un écran. Et il ne demande qu'à se faire confirmer qu'il ne se passe rien. Dans sa vie de colon d'avant-garde de sa chère

(1) J'ai cru encore plusieurs mois après cette interview que le docteur ancien exagérait, ou bien que sa mesure en pieds s'étalonnait en pieds de femmes de plaisir, torturés à la japonaise... Eh bien, non, il devait dire vrai, puisque Xénophon, qui passa à quelques kilomètres de Mush pendant l'hiver 401-400 av. J.-C., se plaignait déjà : « La neige avait 6 pieds d'épaisseur, écrit-il dans *l'Anabase*... Aux endroits où le feu était allumé, de grands trous se creusaient, et l'on pouvait juger de la profondeur ».

Turquie, ce qui lui tient à cœur c'est le progrès local, quotidien : le champ nouveau conquis, la maison ajoutée à la rangée entamée. Sorti de cela, il préfère s'intéresser à nos visées textiles, aux laines, aux moutons.

Un second service de thé est apporté. Quelqu'un entre, et chuchote trois mots à l'oreille du président, qui se lève. Setke annonce :

— La maison qui nous est destinée est ouverte, et les vivres y ont été déposés : on nous convie à l'occuper.

Je comprends à présent que la durée de l'audience était réglée sur le temps nécessaire à ces préparatifs. Nous nous confondons en remerciements. On assurait notre hébergement avant même qu'il en ait été question. Un jeune scribe s'accroche au marchepied pour nous amener à notre résidence.

C'est, à deux ou trois cents mètres de là, une villa d'achèvement tout récent. Est-ce le logis de réception du Halk pour les passants ?

Nous frôlons un parterre fleuri, l'huis s'ouvre sous la clé dont notre cicerone est muni. L'électricité jaillit. Des vêtements pendent aux patères. Des objets ornent les étagères. Je pousse une porte : le salon a toutes les apparences d'une pièce habitée... Setke s'est enquis, et nous renseigne :

— Nous profitons de la maison du juge d'instruction, qui est en déplacement ainsi que sa famille.

Il est inutile de décrire le plaisir que nous procurent ce gîte confortable — quoique des plus simples — sa lumière, ses lits. Il y a de l'eau dans la cuisine, qui sert en même temps de toilette. Légumes et fruits sur les étagères. Le moral aidant, nous sommes en veine d'élucubrations culinaires.

De demi-heure en demi-heure jusqu'à une heure avancée, des agents de liaison viennent de la ville se rendre compte si

nous ne manquons de rien. La sollicitude de Mush veille sur nous discrètement : on respecte notre isolement, mais je suis sûr que notre installation est suivie jusqu'en ses moindres épisodes.

Comment ne pas tout voir en rose? Nos mésaventures d'Elazik tournent en incident anodin. Nous dînons en trio, toutes fenêtres ouvertes sur la nuit, étouffante, car la montagne reverbère les calories absorbées.

CHAPITRE XIII

L'INCIDENT DE VARTO

Cette minuscule capitale orientale nous enchante, 15.000 habitants, me dit-on, mais je lui en prête un nombre bien moindre. Lorsqu'au matin, dans la fraîcheur purifiée, je quitte notre groupe des maisons modernes pour m'approcher de la porte du vieux Mush, je me figure arriver devant un Tallinn en miniature.

Basses, tassées, les vieilles demeures sont « bouclées » au pied de la falaise. L'entrée principale passe sous un arc de pierre sombre, où de spirituels lions sont sculptés. Dès qu'on l'a franchie, on tombe dans l'animation fébrile de toutes les villes du fond des terres... Marché, boutiques, barbiers de demi-plein-air. Anes et mulets qui vous montent sur les pieds. Farouche paysan kurde qui vous lance un regard brûlant, et se détourne. Jeune Turc empressé qui vous aborde, et vous offre son aide.

Quelle est l'histoire de Mush? Je l'ignore... Le mouvement qui m'emporte est d'une portée plus lointaine, d'un rythme trop rapide, pour que je songe à me muer en bibliographe des moindres sites. Je vais passer... Mush sera un souvenir de plus dans la chaîne de ceux qui se superposent, un des plus chers, puisqu'il restera voilé de son secret. Cependant j'aurais bien pu citer à propos de ces lieux n'importe quelle époque de l'Histoire sans grand risque d'erreur : toutes les civilisations, tous les empires s'y affrontèrent ; et la marque romaine y voisine avec l'empreinte asiatique.

Quelqu'un m'interpelle. C'est un marchand de laines. Setke a pris ses renseignements, et le sens de notre mission

s'est ébruité. Bari Dede — tel est le nom de ce commerçant — nous entraîne dans d'obscures resserres où achèvent de moisir des toisons de la première tonte de fin juin, mais où commence à converger la légère et floconneuse seconde tonte.

Dede nous parle obligeamment mais vaguement du massif. De ses discours se dégage qu'un centre ovin très important occuperait les plateaux de Varto. Il y fait allusion comme à une chose extraordinaire. Seulement le coin est en étroite surveillance militaire, et il n'est pas certain que nous soyons librés de le parcourir. Il faudrait pressentir le Gouverneur. Parbleu ! Les grands troupeaux sont aux grands pasteurs, et les grands pasteurs ne sont pas, chez les Kurdes, des citoyens maniables.

Après un tour à la poste, établie dans une splendide maison de style mauresque, aux baies garnies de ferronneries, nous rencontrons le Vali (le Gouverneur), et en deux mots le projet de voyage à Varto passe du désir à la réalité. Le Vali se charge de nous préciser le trajet. Halil est convoqué : les jeunes du Halk courent à sa recherche. Il me semble que notre voiture avance toute seule...

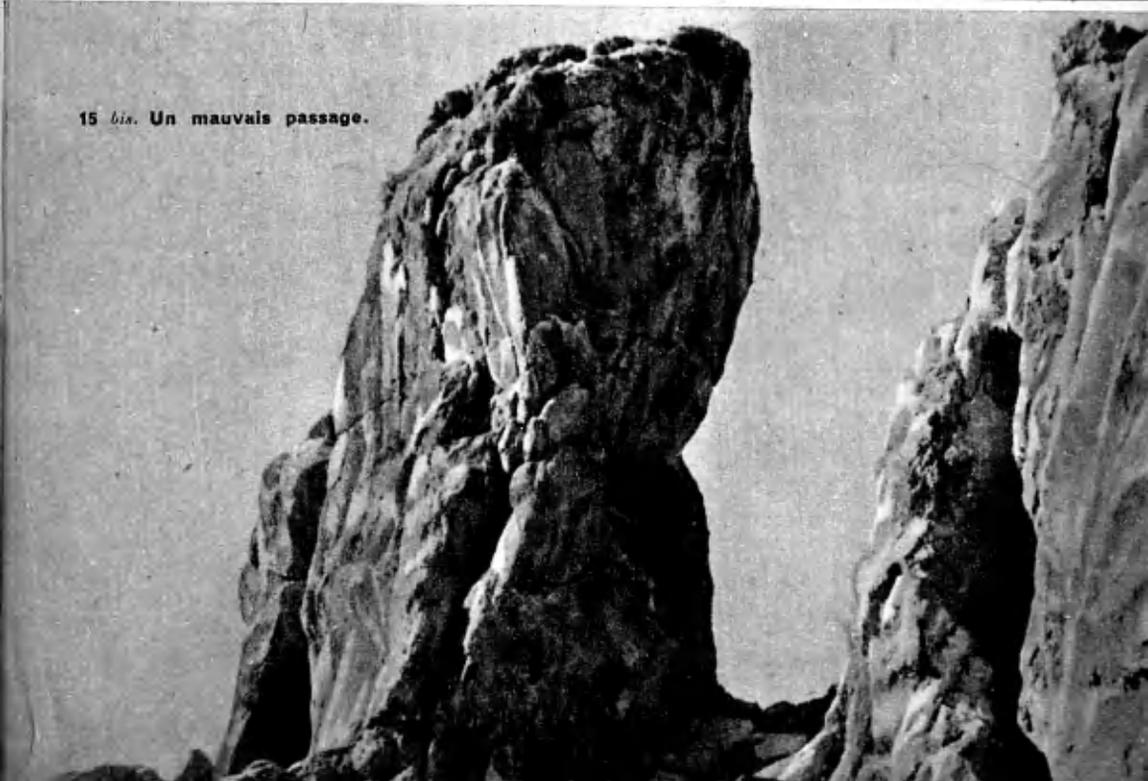
De haute taille, dynamique, coiffé de la casquette populaire, le Vali tient à nous promener rapidement sur les chantiers. Il donne un coup d'œil au travail de chaque ouvrier. Hélas ! Cette tournée est vite faite, car faute de moyens l'exécution des plans est en veilleuse. Qu'importe ! La future place a déjà ses arbres, religieusement arrosés. Et sur sa stèle, le masque de granit volontaire du Ghazi inspecte sans indulgence la vallée du Mourad. Le dictateur a l'air de se remémorer les durs combats qu'il livra en 1916 pour reprendre aux Russes cette ville de Mush, Bitlis, toutes ces richesses, que les Slaves avaient occupées.

Nous allons déjeuner en hâte, et partir.

15. Vieux caravaniers. (Bitlis).



15 bis. Un mauvais passage.





16. Les dames sur le toit (sud du lac), p. 149.

**

Nous retraversons le Kara Sou, puis le Mourad, en pleine baignade de troupeaux, sous une chaleur torride. Et nous nous retrouvons, une fois franchi le pont du vieux Sultan, sur la rive qui nous amena de l'ouest. Il s'agit aujourd'hui de la suivre vers l'est. Le fleuve demeure pour nous le guide fidèle : une seule critique, il serait guide plus indiqué pour mulets que pour autos...

Vite il perd son visage de cours moyen, ses spacieuses dimensions, son calme, pour se resserrer et s'énerver. Cette remontée vers sa source, qui se rapproche (elle est située dans le massif de l'Ala Dagh, au nord du lac de Van), nous introduit dans son cours haut. Nous entrons dans des chaînes opposées et parallèles à celles de Mush.

Le service de ravitaillement du poste de Varto a « gratté » la piste sans la débosser. Elle nous élève dans une éprouvante série de secousses. Nous nous en reposons un moment au-dessus d'un coude du Mourad, où j'ai aperçu une flottille de pélicans qui descendait le fil de l'onde. Je m'avance seul en rampant vers ce spectacle dont 150 mètres me séparent. La rive est en surplomb et si je parviens à me glisser à bonne portée parmi la brousse, j'aurai un parfait poste de prise de vue.

A 80 mètres les gros oiseaux blancs manifestent de l'inquiétude : un flottement perturbe leur théorie impeccable.

Ils se concertent, se visant réciproquement de leurs becs jaunes aux formes de bassines, les ouvrant ou les refermant d'un claquement sec. Un tiens vaut mieux... : je cale mon cinéma sur deux pierres, et tourne une première bande au téléobjectif. Ce premier butin assuré, je me remets en marche, ou plutôt en reptation sur le ventre.

Quand je ressors le nez de l'herbe, je découvre l'alarme à son paroxysme. Les pélicans se doublent, s'entrechoquent,

font force de rames. Ils ont des oscillations de tête balourdes, mais hésitent encore devant la fatigue que leur imposerait l'envol : on ne décolle pas comme des bécassines quand on est affublé d'un corps aussi replet, et d'un bec, surtout, de taille pareille ! Je me hâte de me remettre en batterie, et je filme leur hystérique désordre.

Le murmure du cinéma provoque le clou final : la montée aux cieux pénible, bruyante des peureux volatiles. Ils battent l'air à toute vitesse pour s'y maintenir, et se battent eux-mêmes. Peu à peu cependant un ordre de vol se dessine. Le lourd cortège s'éloigne. Les derniers cris d'indignation s'affaiblissent. Je les regarde longuement s'éloigner dans la direction des eaux élargies où nous nous baignions hier, au crépuscule.

Nous quittons le Mourad, dont le cours s'infléchit vers l'est, pour monter au nord. Des villages kurdes assistent à notre ascension essoufflée. Chaque gourbi porte son nid de cigognes. Chaque seuil, au son du moteur, lâche une marmaille en loques.

Bientôt, plus d'habitations, plus d'humains. Un pont de bois rudimentaire jeté sur un affluent du Mourad, profondément encaissé entre deux pans abrupts, marque la délimitation entre la zone cultivée et l'alpage. C'est dans des pâturages aux pentes audacieuses que nous grimpons à présent, par une piste mieux tracée qu'assise. Ses fréquentes craquelures obligent à des stratégies de franchissement. A ces haltes forcées de manœuvre, la pureté de l'air nous grise. Nous ne jetons pas les yeux derrière nous sans vertige. La dépression dont le pont nous permet d'enjamber le fond, bâille, avec le parcours du torrent marqué d'une tranchée d'ombre. Des croupes puissantes s'élancent au-dessus de ces gorges en magnifique architecture.

Pas un mouton. Sans doute sont-ils plus haut ? Nous finissons par atteindre le village indigène de Varto. Les bara-

quements du poste se détachent encore plus haut, sur un piton qui, lui, ne semble plus cacher que du ciel. Impression de perchoir...

Il y a longtemps que l'on nous voyait venir. Deux officiers, des soldats se tiennent aux barrières de branches désécorcées qui enclosent leur domaine : des tables de fer sont là, en plein air, devant une cantine, où l'infime garnison doit pouvoir échanger sa solde contre des cafés, thés, ou *sodas* (quand il reste de cette boisson « luxueuse »).

Les salutations se font, non sans raideur du côté turc. On sent que le séjour prolongé en campagne a guindé les attitudes. Les sourires ont peine à apparaître. Mais les thés promptement servis infusent quelque cordialité dans l'atmosphère.

Pour le moment, par politesse, on nous laisse l'initiative de la conversation. Marie-Laure ne tarit pas d'éloges sur la grandeur des paysages du parcours. Des baraques, les soldats inspectent avec curiosité la « réception » inattendue de leurs chefs. Du côté du village, à part les gosses et les chiens, on nous ignore.

Bientôt nos interlocuteurs prennent plus activement la parole. Ils passent même à un discret interrogatoire. On commence par s'enquérir de nos intentions générales en Kurdistan, puis de notre but particulier en venant à Varto. A un moment donné, Setke cesse de traduire : un assez vif colloque se localise entre le capitaine et lui. J'ai le sentiment d'un désaccord. Leurs yeux brillent, leurs fronts se contractent sous la tension des pensées. Notre ami a un geste vers les documents de sa poche. Mais une entente doit intervenir pour reporter la question à demain, et finalement tous deux se retournent vers nous, en s'excusant de leur aparté.

Une baraque va être débarrassée, du ravitaillement nous y rejoindra, et nous pourrons l'occuper tout le temps que nous voudrons.

— Oh, la journée de demain suffira, dis-je, si les troupeaux sont à proximité?

— Non, répond l'officier, ils sont beaucoup plus loin vers le nord ; les hauts plateaux du Bingöl Dagh débutent seulement, ici.

— En ce cas, nous partirons à leur recherche demain par les moyens appropriés : chevaux, mulets ou jambes.

Le capitaine fait encore non de la tête et lâche des *haï ! haï !* (non ! non !) en catapulte.

La dénégation à la turque ne laisse pas d'impressionner qui n'y est pas accoutumé encore... Elle s'exécute d'un vif mouvement de tête ascendant : en somme, l'inverse de notre signe d'acquiescement. A vrai dire, c'est plus logique que de secouer le chef... Mais quand on n'est point prévenu, on reste interloqué devant cette étrange mimique.

Les yeux trop étincelants du capitaine fulgurent d'une opposition manifeste ! Ce grand diable blond m'a l'air de se passionner beaucoup pour de simples conseils ? Il prétexte que l'on n'organise pas un convoi si vite, que l'hospitalité sera parfaite, que nous devrions la mettre à profit pour mieux nous renseigner. Pourtant, il cesse d'insister dès que je cesse moi-même de le faire. Nous nous retirons en complète bonne entente.

**

Nuit terrible. Le dîner a pourtant été agréable. Il était décousu par les attentes des plats, et nous nous portions aux fenêtres pour contempler le noble sommeil des altitudes. Nous percevions à nos pieds la présence de quelques centaines de vies humaines, sans en entendre une voix, un chant, un souffle. Sur le ciel argenté se découpaient les massifs. En premier plan, un saule frissonnait à peine. L'irruption du yogourt, ou du poulet, ou des légumes, en provenance d'une cuisine extérieure, nous rappelait à table. Nous n'avons pas

été longs à nous coucher sur un appétit satisfait. C'est là que nous guettait l'épreuve...

Les punaises familières à la troupe française restent les fidèles compagnes de la turque, même en montagne. Moi qui suis blond et que ni les fourmis noires du Didessa en Ethiopie, ni les puces des caravansérais afghans n'ont daigné « goûter », je dormirais à l'aise, n'étaient les imprécations de Marie-Laure, dévorée elle parce que brune, et aussi plus savoureuse... Des coups sourds du côté de Setke semblent indiquer que lui-même lutte. Seul Halil, qui use de sa Chevrolet en sleeping, sera indemne. (Son dortoir dans l'auto m'inquiète, car une fois sur deux il a lieu en musique, et ce sont nos accus qui trinquent !)

Une aube livide éclaire enfin nos non moins livides visages. Nous sommes debout tout de suite.

— Profitons-en, dis-je, pour faire un tour : essayez de trouver des chevaux ?

Excellent cavalier — nous avons déjà galopé ensemble dans les parages de Bingöl — Setke part ravi de la perspective. Il ramène deux bêtes plus honnêtes que leurs selles. Nous prenons un sentier qui monte derrière Varto.

Quelques cuvettes, quelques lignes de niveau à flanc de pentes, nous permettent des pointes de vitesse. Les sabots du cheval kurde sont infailibles.

De petits troupeaux de *brebis de lait* paissent. On réserve ce nom à des effectifs limités qui restent l'été près des villages pour assurer le yogourt. Ce sont souvent de vieux animaux. Les bons, les jeunes sont partis aux *yaylaks* (aux pâturages), avec des bergers ou des familles entières, campant sous la tente.

J'aime m'arrêter auprès des pâtres, fussent-ils gardiens de lots de 3^e choix, et peut-être eux-mêmes des « réformes ». L'aïeul qui nous écoute a d'extraordinaires yeux d'aveugle, bombés comme des boutons de verre, et translucides : ils

semblent inertes sous la lumière. Mais il voit clair. La peau tannée est fripée de mille rides parallèles. Une longue moustache jaunâtre se divise sous le vent. Les vêtements n'ont plus d'âge... Ils ont eu des couleurs, des couleurs vives, mais, l'alternance des cuissons et des neiges a produit des teintes indéfinissables. Un orteil corné émerge d'une sandale.

Le bonhomme était immobile devant le panorama : il n'a pas modifié sa position à notre approche. Son épaule est à ma selle. Setke lui parle. A deux cents mètres à pic sous nos pieds, des maisons kurdes en terre fument. Vues en surplomb direct elles ressemblent exactement à des taupinières... Nous causons longuement avec le vieux sur ce balcon de verdure. Ses yeux vides courent derrière ses moutons tandis qu'il marmone.

D'après lui, ce n'est pas par là que nous établirions utilement notre centre d'études. Les troupeaux qui estivent entre Varto et Erzeroum, sur le Bingöl Dagh, père d'une partie des eaux de l'Euphrate, sont nombreux, mais ne peuvent surclasser ceux de Van. Il a beaucoup usé ses jambes, beaucoup vu, l'ancien ; et il évoque les grands ovins du Taurus et des massifs frontaliers de l'Iran. Il a l'extraordinaire précision de souvenir des frustes, chez qui ni l'étude, ni l'imagination n'ont fatigué ou brouillé la cervelle. Leur mémoire est d'une fidélité totale. Elle ne véhicule que quelques détails leur vie durant, le fruit de leur simple expérience, mais est capable de les ressortir avec une authenticité indiscutable. Or les caractéristiques qu'il me donne des bêtes de l'est et du sud-est de Van sont remarquables — la taille surtout : sa main s'est placée pour la mesurer en toise à 0 m. 80 du sol ! Et il scande ses explications de vigoureux : *Tchok ! Tchok !* ce qui veut dire : Beaucoup ! Beaucoup !

— Aucune hésitation possible, dis-je à Setke : c'est là-bas qu'il faut aller trouver les éléments de la race-mère. N'insistons pas ici, et continuons vers le lac de Van.

Nous nous replions vers le poste à une allure qui garantirait le capotage à tous chevaux autres que ces nerveux petits kurdes...

**

De loin nous apercevons le capitaine sortant de chez nous. Il nous a vus lui aussi, et s'arrête pour nous attendre.

— Tiens, dis-je, peut-être veut-il reprendre votre discussion d'hier soir? Rien de grave, au fait?

— Non. Il trouvait seulement des objections à ce que nous fussions venus sans lettre d'autorisation : Varto est point stratégique.

Le bophomme qui procura nos montures traînasse dans notre cour et nous débarrasse. Nous saluons l'officier, et je lui déclare tout net :

— Votre conseil était bon : nous avons gagné à nous renseigner avant de continuer à l'aveuglette. Nous n'avons rien à espérer, et au lieu de repartir vers l'avant, nous allons rentrer à Mush.

Au fur et à mesure que Setke lui communique ma phrase, je suis stupéfait de le voir se crispier. Ah ça? Mais prétend-il, prétendait-il même dès hier soir, que nous ne bougerions *ni dans un sens ni dans l'autre*?

Le dialogue avec Setke recommence, autrement plus âpre qu'à sa première manche. Son diapason attire Marie-Laure à sa fenêtre. Halil sort d'on ne sait où — de la Chevrolet sans doute. Jusqu'au loueur de nos chevaux qui trouve de futils prétextes pour s'attarder, et jouir de la scène.

Un geste sec du capitaine rompt l'entretien. Setke hausse les épaules avec fatalisme, et m'explique la situation, tandis que les pas scandés de son partenaire s'éloignent.

— Il a effectivement téléphoné à Mush pour qu'on interroge les autorités à votre sujet. Tant que vous demeuriez à Varto, il vous tenait à sa disposition, et avait le temps

d'attendre la réponse : les communications sont mauvaises, lentes, et l'on procède par transmission de messages. Mais puisque vous manifestez le désir de lui fausser compagnie, il se fâche.

— C'est-à-dire qu'il nous garde prisonniers ?

Notre sympathique guide est au supplice. Il ne peut démentir, et souffre de tacitement reconnaître le traitement que nous subissons, car il est fier de son pays, et voudrait que nous en emportions une impression parfaite. Qu'il se rassure ! Tous les soldats du monde ont des... visières. Celui-ci n'est critiquable que d'un excès de prudence. Car en vérité, accompagnés par le fonctionnaire Setke Bey, il y a peu de chances que nous soyons des espions ! Et des espions de qui ? Je me le demande.

Non, la seule chose que je reproche au capitaine turc, c'est son manque de franchise. Et je lui emboîte le pas pour le lui dire. Nous le rejoignons dans son bureau de campagne : escabeaux, planches, armes. Je proteste avec vigueur :

— Quand on veut arrêter quelqu'un, on ne l'invite pas à dîner et à se reposer en paix, pendant que l'on manœuvre contre lui par derrière. Nous nous sommes de bonne foi cru vos amis : il n'est plus question de le redevenir. Je suppose d'ailleurs que vous avez pris vos responsabilités pour cette mesure arbitraire ?

Il reste dans ses retranchements, et se borne à répondre qu'il a relancé un appel à Mush. Je suis perplexe. Que dira Musch où l'idée n'était venue ni au Halk, ni au Vali de nous soupçonner ? Ne vont-ils pas eux-mêmes changer d'attitude ? La contagion est prompte en la matière. S'ils ne possèdent aucune charge contre nous, ils n'ont en échange aucune pièce en notre faveur. L'initiative de ce fantassin ne va-t-elle pas jeter le trouble dans la petite administration locale ? J' imagine déjà les concertations, les suppositions, la boule de neige... Pourvu que tout cela ne remonte pas jusqu'à Elazik,

où l'absence de nos passeports ne manquerait pas d'être fâcheusement remise en cause ?

Pour éprouver l'intangibilité de l'interdiction qui nous bloque, je fais charger la voiture.

Le va-et-vient des bagages entre notre baraque et la Chevrolet s'exécute au milieu de la muette curiosité des hommes de troupe. Ils y assistent avec des yeux un peu trop fixes, comme s'ils avaient reçu l'ordre de les ouvrir. Halil qui s'allie pleinement à notre cause, essaye de détendre l'ambiance en mettant sa radio sur un bastringue : pour une fois, je l'approuve !... Inspiration astucieuse : la musique produit son effet sur ces nerfs orientaux. Les hommes se rapprochent ; ils ne sont déjà plus une vigie, mais un auditoire.

Nous avons pris place, et poussant l'audace un peu plus loin, nous lâchons le frein... La pente nous descend en direction du village sans que nous ayons à user du moteur. Mon argument est prêt en cas de réaction : puisqu'on soumet notre « affaire » à Mush, nous y allons pour la défendre — et en répondre — nous-mêmes.

Nous n'avons pas atteint la barrière de gaules du camp, que l'issue redoutée a lieu. L'Etat-Major est accouru à toutes jambes. Mon argumentation ne tient pas une seconde. Le capitaine ne dissimule plus sa violence. Il nous intime l'ordre de regagner notre stationnement. Je le fusille d'un de ces regards qui doit lui rappeler une paire de balles kurdes..

Les minutes qui commencent à couler sont celles d'une affaire qui se gâte.

CHAPITRE XIV

LES LUMIERES SUR LE LAC

L'après-midi est avancée, que l'attente dure toujours. Nous nous morfondons de façon de plus en plus acide... Ah; c'est fort d'avoir obtenu une mission délicate, de l'avoir commencée avec brio, pour se faire « boucler » comme de vulgaires imposteurs ! Setke est navré. Il essaye une diversion en parlant moutons avec moi ; mais je bous trop pour supporter le thème de ces innocentes bêtes... Marie-Laure, elle, se décide pour le sommeil.

15 heures : le capitaine survient en personne. Je ne daigne pas me lever. Il est pourtant décontracté, et ses yeux cherchent mon indulgence, pendant qu'il s'explique avec Setke. Nous sommes libres de regagner Mush. Il s'excuse. Il invoque le précédent d'un visiteur inconnu qui inspecta deux ou trois postes sans qu'on osât l'inspecter lui-même; alors qu'il se livrait à l'espionnage...

Je ne sourcille pas au récit de cette histoire, qui me semble une galéjade internationale : elle se colporte dans tous les pays sous diverses formes. Mais le capitaine montre devant notre froideur une contrition croissante, et à la fin, comme il nous supplie d'oublier, nos mains se tendent. L'intimité, elle, ne renaitra point cependant, d'autant plus qu'elle n'en aura pas le temps : l'auto ronronne, toute garnie, nous n'avons qu'à monter et à démarrer. Quelques saluts nous sont adressés à la traversée des baraques militaires. L'après-midi est à son maximum de chaleur, et au village, les gens dorment

sous leurs taupinières : il n'y a pas même un chien pour s'énerver dans notre poussière...

**

— Marchons, marchons, dis-je, en réaction contre les soupirs de soulagement qui éclatent au sortir de cette demi-arrestation : rien ne prouve que nos malheurs soient terminés. Le capitaine n'a pas dit : « Vous êtes lavés », mais : « Vous pouvez rentrer à Mush ». L'affaire ne rebondira-t-elle pas ? Si l'on allait se remettre à « épilucher » nos mobiles, à enquêter jusqu'à Ankara ?... Il importe donc de prendre de court les inspirations malheureuses en nous transportant au delà de Mush dès ce soir, avant qu'on ne réfléchisse trop à nous (si du moins l'on n'y a pas déjà réfléchi...). Arrivons, rassemblons les bagages restés chez le juge, remercions, rendons compte de l'inutilité de nous prolonger à Varto, et remontons dans l'auto demeurée « sous pression » pour gagner le lac sans autre délai.

Halil commence à comprendre le français et a deviné le plan. Il fait des signes de dénégation, grimace et baragouine des objections qui se traduisent ; la piste vers le lac est mauvaise, personne ne se présentera la nuit pour nous guider si nous la perdons ; et il ne sait pas exactement où elle aboutit sur cette rive occidentale. Mais son argument de ténèbres demeure sans écho dans l'éclatant bain de soleil qui nous consume en ce moment...

La lumière s'accroche à tous les éléments du paysage : roches, terres, herbes. Le ciel fait mal à regarder. Marie-Laure se brûle le bras en s'accotant à une falaise pendant un passage de crêvasse par l'auto sur béquilles. C'est une impression de feu triomphant, éternel... On ne peut lâcher ses lunettes noires.

Le pont de bois de l'affluent du Mourad reparait. L'eau,

profonde, et dès lors calme, se divise sur ses piles : ses remous à ces places semblent les bulles d'un liquide qui va bouillir. Mais qu'est-ce que ces flotteurs ? Ces longs corps sombres ? En nous accoutumant à l'éclat aveuglant de la rivière, nous reconnaissons des buffles au bain (Photos 14-14 bis).

Ils se laissent presque complètement immerger, et ressemblent à des requins plutôt qu'à eux-mêmes... Certains n'ont que les naseaux qui affleurent. D'autres se noient tête comprise, et remontent à la surface pour souffler en geysir, et refaire provision d'air. Sur la berge, sous un énorme saule en boule, se serrent en tapon une cinquantaine de bœufs rouges : ils occupent juste l'ombre portée de l'arbre. Eux, ils préfèrent l'abri sec à la trempette sous le ciel embrasé. Cette sieste animale, sans gardiens, en pleine nature sauvage, est d'une réelle puissance. L'instinct rassemble les bêtes pour une trêve. Passées les heures insupportables, elles s'égareront dans l'alpage.

Je descends de roc en roc jusqu'à elles. Chez les buffles, les queues fouettent l'eau ; les mugissements soulèvent des pulvérisations bruyantes. Quant aux clients de terre-ferme, ils font remue-ménage sous le saule. Mon cinéma se nourrit à satiété de leurs images.

Notre retraite se continue sans incidents. Nous retrouvons un Mourad encore plus peuplé de pélicans et d'échassiers qu'hier. Je rate de quelques secondes un clicbé qui eût réuni, avec plus de célérité de ma part, une cigogne, une tortue et un flamant gris-perle au cri lugubre. C'eût été un drôle de groupe ! Pas de chance... Ces rives animées inspireraient le fabuliste.

Dans le Kara-Sou, nouveau bain de troupeaux. La Chevrolet nage parmi bœufs et buffles, fort mécontents. Nous lavons nos dessous nous aussi...

Et voici, au pied de l'immeuse Taurus, Mush-la-Jeune-Turque. Quelle réception nous guette ? Cuirassons-nous de notre flegme le plus imperturbable...

**

Notre villa — c'est-à-dire celle du juge. — est heureusement la première des maisons neuves. Halte rapide. A la propriétaire de l'immeuble contigu, nous remettons quelques présents pour notre hôte inconnu. Cependant, Halil tire nos derniers colis du vestibule et, de la cuisine, des vivres de route.

Inutile de fractionner nos adieux en les multipliant. C'est au Vali que nous irons présenter notre gratitude et nos hommages pour tous. Nous le trouvons seul chez lui, dans un joli intérieur.

Je n'oublierai pas l'amabilité de ce fonctionnaire. Il nous offre des *loukoums*, un café magistral, et enregistre nos projets en se bornant à déplorer l'abréviation de notre séjour.

Si une cabale se montait derrière nous, il faudrait lui faire violence pour l'y associer. Je suis persuadé qu'il répondrait de nous sur la simple intuition de cette ultime rencontre. Nos affinités se sont rejointes.

Sa femme et ses enfants ont gagné une petite station d'altitude au-dessus de la ville, et nous avons le regret de les manquer.

Directement, en sortant de chez le Vali, nous attaquons la piste de Tatvan. Notre redescente de Varto et notre temps d'arrêt furent si courts, qu'il n'est que 18 heures. Mush est juste sortie de la sieste, et il y a peu de curieux pour assister à notre départ.

La course rappelle les parages qui précédaient Mush. La plaine que nous parcourons est cultivée autour des villages, et

brousse giboyeuse partout ailleurs. Les oies sauvages sont presque aussi nombreuses que les pintades d'Éthiopie. J'en fait la réflexion à Setke, lorsqu'une nouvelle analogie avec l'Empire des Négus se présente : un vaste rideau de fumée et de flammes.

Là-bas, en Afrique, on met le feu à la nature avant la saison des pluies pour que la terre se féconde de cendres. Mais ici, quel peut être le sens de cette fournaise ?

Halil nous le donne, car il a la clef de tous les mystères. Il s'agit d'un moyen de combattre les moustiques et leurs fièvres. Les incendies d'assainissement sont fréquents près des lieux habités. En fait, nous trouvons un village derrière l'âcre barrage.

Des caravaniers qui remorquent leurs ânes et des attelages de bœufs, écrasés de madriers, nous disent que la route est longue jusqu'au lac, et qu'il ne faut point camper avant de l'atteindre : la région est inhospitalière.

Les flancs du Taurus — celui qui portait le nom de Taurus arménien — pèsent sur notre droite tels une masse menaçante. La nuit nous enveloppe. Halil n'a pas eu le loisir de donner de concerts dans cette journée trépidante — sauf les quelques minutes d'apprivoisement de Varto, — et nos phares ont gardé leur vigueur. Cependant l'œil se fatigue à suivre la piste dans un terrain dont elle se distingue mal. Nous arrivons sur une sorte de plateforme dure, où les traces de circulation sont faiblement marquées, ou bien entrecroisées. Les hectares de cette zone trompeuse se succèdent : nous décidons d'adopter un angle de marche fixe pour essayer d'aboutir « quelque part ».

Nous nous butons à une dépression cultivée... Halil flaire de l'eau proche et en trouve, avec un affreux goût de terre. Nous profitons tout de même de cet arrêt pour souper de grands morceaux de melon taillés au poignard. Ma lampe

électrique sert de lanterne, et de vilains insectes folâtrent dans sa traînée lumineuse.

Pour nous sortir de ce cul-de-sac, nous entreprenons de longer les cultures, espérant recouper une issue, peut-être celle menant vers Van ? Le pronostic se réalise, et notre course peut repartir. Elle ne comptera plus d'autre incident que sa longueur. Le lac ne recule-t-il pas au bout du monde ? Je traverse des somnolences. Soudain Marie-Laure me secoue : un surprenant tableau nocturne est devant nous...

**

Loin, très loin encore, le sombre horizon se pique de lumières, à intervalles invariables. On dirait un boulevard de grande ville, un boulevard électrifié extérieur...

— Tatvan ! claironne Halil.

Tatvan ? Il rêve... On m'a parlé de ce petit port comme d'un hameau : même pas un hameau de pêche, puisque la concentration en sels de soude du lac rend inutile de lancer la ligne. Quant à être un port, ce n'en est officiellement un que depuis qu'un vague service de bateaux en part. Allons ! Allons !...

— Tatvan, répète notre mécanicien.

Soit, nous verrons ! Je suis devenu sceptique depuis certaines surprises. Un jour, au Belouchistan, j'approchais de Nargchakri, je discernais les tourelles et les murs d'une cité qui ne devait être, quand j'eus le nez dessus, qu'un point d'eau inhabité au pied d'un rocher architectural. Par contre, une autre fois, au Wollo, en Ethiopie (avant l'époque des pistes bitumées italiennes) je désespérais d'atteindre Deyssié, capitale du Prince héritier, quand je vis, sur une montagne, un pâté étincelant. Je criai au mirage. Or, c'était bel et bien le guébi impérial, dont les tôles ondulées (couverture de luxe

au pays des chaumes) miroitaient au soleil. C'est pourquoi je dis « nous verrons... ».

Ce qui est certain, c'est que nous descendons, que l'air fraîchit et s'humecte. J'ignore s'il y a un grand lac à l'avant, mais je parlerais de brise marine. Et les lumières persistent... Non : plus de lumières. N'existaient-elles pas ? Ou est-ce un soulèvement de terrain qui les cache ? Contre l'auto, le frou-frou du taillis de chêne : première réapparition de ces bois nains au bout de la steppe herbeuse.

Quelques minutes de procession aveugle, et tout d'un coup la ligne de feux ressuscite : rapprochée, indéniable. Chaque feu a un reflet derrière lui. C'est le lac, avec un quai d'inexplicable importance.

Nous passons dans un vieux bourg complètement assoupi, couvrons à toute vitesse une piste meilleure, et arrivons...

Nos phares balayaient une place fleurie avec motif central, un hôtel style « bungalow », trois ou quatre dépendances. Ils ont aussi, en tournant, accroché les mâts d'un petit vapeur à l'ancre. Tatvan entier tient dans cette exploration périphérique...

L'hôtel a été créé de toutes pièces, tout est neuf, y compris le personnel. Tatvan est un relai de l'expansion vers l'Est et a été traité comme telle : au plus vite, au plus sûr. D'ici, la poste n'emprunte point les rives du lac pour gagner Van, à l'autre extrémité. Il y a 100 km. par eau, plus de 200 par terre. Deux ou trois bateaux font la liaison hebdomadaire. Les employés du service logent ici. Une petite garnison occupe le bourg indigène traversé tout à l'heure, et délègue une vigie à l'embarcadère.

C'est cet embarcadère dont on laisse brûler la file de lampadaires, sans utilité évidente, probablement comme signature lumineuse du progrès turc au bord de son lac principal. Géante enseigne réclame... Propagande à longue portée — qui m'a impressionné moi-même — dans un pays « régularisé » de

fraîche date. Les vieux « durs » chez les Kurdes, s'il en est dont les repaires du Taurus ont vue sur Van Göl (1), ont le loisir de méditer chaque nuit sur les réalisations de la volonté centrale.

Mais un de ces jours l'esprit d'économie, reprendra ses droits. Avec l'âge, la République deviendra regardante. On ergotera sur la nécessité d'étonner les peuplades... Je vois d'ici quelque *mulkiye müffettisi* à bécicles décelant le coût de cet éclairage insolite, et provoquant la suppression de pareilles fastes électriques. Après tout, à ce moment-là, les Kurdes seront peut-être angéliques ?

Plus de places dans l'hôtel même, dont le nombre de chambres est faible. On nous conduit à un des pavillons annexes. Les dortoirs sont à plusieurs occupants. Nos compagnons de lit dorment déjà profondément — contrairement au public de l'hôtel.

Atmosphère coloniale. Clapotis de l'eau proche. Rude étape accomplie, que celle de cette arrivée au lac. Nous nous endormons heureux. Les lampadaires nous éclairent par les châssis ouvrants, comme de grandes veilleuses externes.

(1) Göl signifie lac.

CHAPITRE XV

LA RETRAITE DES 10.000

Je dois faire appel à mes souvenirs de Noirmoutier pour retrouver semblable réveil. Habiter au bord de la plage dans des cabanes de marin; ne sauter du lit que pour entrer dans l'onde... Ici nous n'entrons pas dans l'onde, qui est aussi ingrate à la peau, aussi morte, aussi chimique, qu'elle est suprême dans ce radieux matin ; mais nous allons à elle parmi les fleurs.

Un grand troupeau de bœufs broute les herbes salines, et les lignes droites des échinés passent sur le fond bleu-vert pailleté par le miroitement des vaguelettes.

La cérémonie de la toilette demande de la patience. Il n'y a qu'un lavatory pour la baraque entière — comme dans tous les logis « modernes » que nous avons fréquentés jusqu'ici, que ce soit l'hôtel d'Elazik, la mairie de Bingöl ou la maison du juge de Mush (où, qui plus est, il coïncidait avec la cuisine !) L'hygiène est en décalage sur le rush général. Elle le restera peut-être encore un bon moment, car ces Turcs de nouvelle souche, méritants, zélés, ne semblent nullement incommodés de prendre leur tour au robinet, ou même de reporter leurs ablutions : il n'y a donc pas de raison pour que les choses se perfectionnent...

Lorsque nous passons dans le minuscule local — j'ai failli écrire bocal, tellement il est clos... — de sirupeuses flaques grisâtres marbrent le sol. Les tablettes sont abondamment fouettées de savon à barbe, où voisinent plusieurs teintes de poils. On étouffe dans des odeurs de dentol...

Nous nous serions carrément lavés dans le lac si nous n'avions craint de choquer cette colonie liliputienne, qui vit tassée sur elle-même, où tout se voit, et qui, dès les premiers mots des directeurs de l'hôtel, nous a paru hautement imbue de sa mission « exemplaire ». A ses yeux l'inconfort de la salle de toilette l'emporte sans discussion sur la « sauvage » méthode de la baignade.

Le petit déjeuner se prend à l'hôtel, à cinquante mètres. J'ai l'intention de continuer sur Van dès que nous l'aurons avalé. C'est à Van que doit attendre le pli de son Ext. Fahimi, contenant l'autorisation d'entrée en Iran, et aussi nos passeports : ces passeports dont l'absence nous met, depuis Elazik, en situation délicate ! Si l'on doit nous rechercher à la suite de l'incident de Varto, qu'on ne le fasse qu'à Van : la présentation de nos papiers sera la meilleure réponse à toutes les tracasseries administratives.

Mais Setke stationne déjà devant l'hôtel en compagnie d'un sous-officier, et son air contrarié me jette une douche...

— La police a le même étonnement que celle d'Elazik, m'informe-t-il. Je pense que les choses s'arrangeront, comme là-bas : mais le cas doit être soumis à l'officier résidant au village.

— Répondez donc que nos passeports ont dû prendre la poste batelière ici à un tout dernier service (1). Peut-être a-t-on remarqué dans le courrier un pli de l'Ambassade d'Iran, ou de l'Ambassade de France ? L'adresse à un Français à Van a pu frapper, elle aussi ?

Le militaire ne se rappelle rien, mais promet d'y regarder... Il emporte tous les papiers que nous possédons, et nous autorise, pour nous occuper, à visiter Bitlis.

— Bitlis ? dis-je. Nom bien riche en histoire... Mais que

(1) Ils ont dû arriver *via* Diarbekir, et de là par correspondance pistière automobile.

présage cette invitation à la promenade. Je préférerais qu'on me lâchât sur Van...

Setke sourit et affirme son absolue confiance dans un bon dévouement. Il faut constater que son optimisme a eu raison jusqu'ici. Nous ne sommes d'ailleurs pas à un jour près. Réjouissons-nous donc de cette rétrogression de 30 kilomètres sur notre itinéraire, et de 2400 ans sur l'époque contemporaine (1).

**

Sur une dizaine de kilomètres, la piste est celle que nous avons parcourue dans la nuit. Nous retrouvons les frondaisons de chênes. Et puis, par un à gauche à angle droit, plein sud, nous pénétrons dans la montagne.

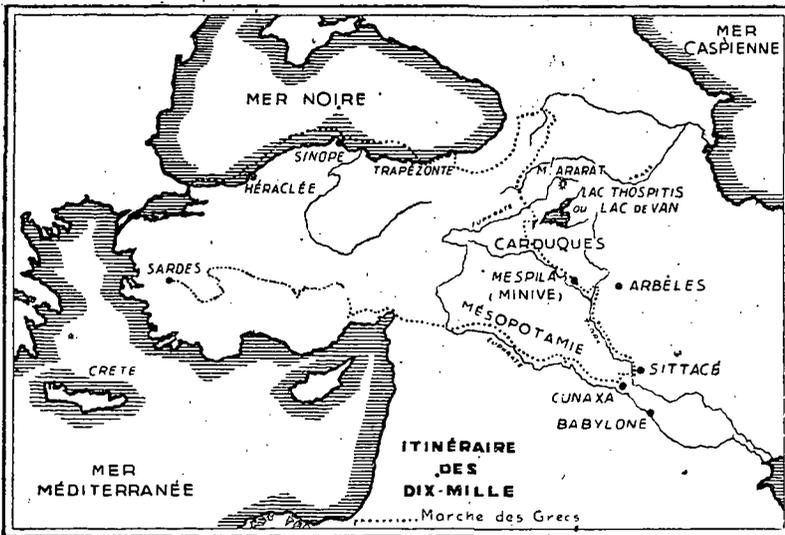
Fréquentée par une active circulation de chars, de bêtes bâchées, défoncée, la voie antique qui servit de retraite aux 10.000 mercenaires grecs de Cyrus le Jeune s'enfonce de plus en plus étroitement dans le Taurus. Elle est obscurcie de poussière crayeuse ; elle nous asphyxie d'âcres odeurs d'excréments d'animaux et de sueurs. Sévère, impressionnante saignée en gorges successives. Il y a plus de roc nu que de terre arable sur ces versants abrupts. Et l'esprit se reporte à la grande fuite contée par Xénophon dans l'*Anabase*, et chantée par la légende...

Le jeune prince Cyrus de Perse avait été nommé par son père Darius II, Satrape de la Lydie et d'autres provinces encore de l'Asie Mineure. Ces fonctions le mirent au contact de la Grèce, et il établit avec ce pays d'amicaux rapports. Mais son père étant venu à mourir, son frère Artaxerxès monta sur le trône de Perse. Cyrus ne put admettre cette souveraineté. Après de pénibles querelles, il forma contre le

(1) La Retraite des 10.000 de Xénophon par Bitlis et l'Arménie remonte à l'an 401 av. J.-C. Plus exactement, elle s'effectua de Siirt à Trébizonde, de novembre 401 à février 400.

nouveau monarque une expédition considérable. Ce fut à Sardes que s'assemblèrent ses troupes, et pour étayer ses 100.000 soldats, ses amis grecs lui fournirent un contingent d'élite de 13.000 mercenaires.

Les armées rivales s'affrontèrent en Babylonie, près de l'Euphrate, à Cunaxa. La lutte fut gigantesque, sans quartier, et traversa des vicissitudes. L'écrasante supériorité numé-



rique d'Artaxerxès (un million de fantassins et une bonne cavalerie) commença par assurer l'avantage au roi de Perse. Cyrus fut tué. Mais les mercenaires continuaient à lutter avec science et courage. Ils demeurèrent finalement maîtres du champ de bataille. Succès qui intervint sur le tard, de justesse, et qui n'était pas à l'abri d'un tout proche regroupement de l'adversaire.

Les 10.000 mercenaires survivants eurent tôt fait de prendre leur décision. Leur contrat était tenu. Ils avaient livré le

combat pour lequel le Satrape de Lydie les engagea ; le Satrape était mort, les débris de ses autres troupes éparés. Leur droit et leur seule chance étaient de regagner la Grèce à étapes forcées ; et d'abord de se « décrocher », comme on disait peut-être déjà en ce temps-là ?

Ainsi s'organisa l'héroïque, la célèbre retraite.

Xénophon faisait partie des chefs de ce corps valeureux, et nous a rapporté les phases de son raid à travers des contrées à peu près impénétrées alors, et dont les peuplades avaient une réputation d'hostilité égale à celle de leurs montagnes redoutables (1).

Ils passèrent à Bitlis, ils passèrent dans cette gorge où

(1) Voici comment, dans l'*Anabase*, Xénophon rapporte l'entrée des 10.000 dans les zones que déjà, à son époque, il appelait l'Arménie (*Αρμενία*), et qui, de nos jours, sont plus spécifiquement kurdes (région sud et sud-ouest du lac de Van).

Le franchissement du Centritès (l'actuel Botan Su) a donné lieu à une farouche opposition des Cardouques, population dont le territoire s'étendait au sud de ce fleuve. La découverte par les 10.000 d'un second gué les divise, déjoue leurs plans, et les Grecs, continue Xénophon, « le fleuve franchi, rangés en ordre de bataille, entrèrent vers le milieu de la journée en Arménie... » « ... près du fleuve, à cause des hostilités avec les Cardouques, il n'y avait pas de villages. Celui dans lequel ils arrivèrent était considérable ; on y voyait un palais pour le Satrape, et la plupart des habitations étaient surmontées de tours. Les vivres abondaient ».

Est-ce la ville de Siirt qu'il décrit ainsi, malgré qu'elle soit bien proche du Botan Su et qu'il ait dit qu'à proximité du fleuve il n'y avait point de villages ? Est-ce déjà Bitlis qui, elle, s'en situe à assez grande distance (plus de 50 km., en empruntant de hasardeux raccourcis de montagne) ?

Il reprend : « De là, ils firent deux étapes, dix parasanges, et dépassèrent les sources du Tigre ». On admet qu'il se trompe et que son Tigre est, ici, la rivière Bitlis. Suite du texte : « De là ils firent trois étapes, quinze parasanges, et arrivèrent au Telaboas (l'actuel Kara Su, petit affluent du Mourad, que nous avons coupé, nous-mêmes pour arriver à Mush. Les 10.000 passent à très courte portée de cette ville) ».

Je quitte ici le récit de Xénophon, puisque lui-même s'écarte des parages présents de notre itinéraire. J'aurais bien juré ne pas devoir recroiser cette trace historique, et pourtant une seconde fois, mais dans la fièvre et la hâte, je rejoindrai les mercenaires, en un tout autre point de leur retraite.

nous tressautons entre bœufs et ânes. Il y a 2400 ans... Les mêmes pans de rocs qui nous surplombent les regardèrent. Bien des lieux historiques d'Europe perdent de leur valeur symbolique par la superposition de trop d'époques, de trop de monuments, dans le cadre de jadis. Ici, tout est intact depuis l'équipée des 10.000 : les montagnes, et ces types d'hommes que nous rencontrons, et dont la race a trois millénaires.

Les 10.000 parvinrent à la Mer Noire à Trébizonde, et purent s'embarquer non loin de là pour la Grèce, après la plus dure bataille de leur carrière, suivie d'une marche d'explorateurs !

Nous roulons donc sur Bitlis en sens inverse de leur retraite.

**

Un ravissant caravansérail de pierre grise, d'élégantes proportions, qui ressemble plutôt à un castel qu'à un logis de halte, occupe un élargissement de la piste. J'y filme quelques scènes de cohue bâchée ou tractée. Les chars, nombreux, mêlent les cris de leurs essieux, et le chant démoniaque qui en résulte s'élève au ciel avec les colonnes de poussière.

Nous sommes à n'en pas douter sur un axe de communications capital. Diarbekir, terminus du chemin de fer d'Ankara, n'est plus qu'à 220 km. au delà de Bitlis : c'est la jonction la meilleure et la plus rapide entre la Turquie centrale et Van, c'est-à-dire avec toutes les provinces nouvellement incorporées à la République.

Bitlis se découpe déjà devant nous comme une ville de transit de première importance.

A gauche, à droite, elle s'agrippe en étages à la montagne, qui s'écarte à peine. Ses constructions solides défient les neiges hivernales. Elle respire la robustesse et la durée. Et

sa pierre porte les traces des civilisations qui s'y sont superposées : variétés qui se distinguent plus nettement au fur et à mesure que nous approchons et pénétrons dans les murs.

Comme édifiées d'hier, les demeures turques des derniers siècles forment des groupes à la fois élégants et rudes : les baies sont taillées avec grâce, mais rarement ornées de balcons. Les austères ferronneries remplacent les saillies de dentelle des *moucharabiehs*. Le climat a guidé l'architecte. Il a bâti contre les intempéries, contre l'envahisseur aussi peut-être... Car la paix pastorale ne fut jamais le propre de cette position-clé — que de migrations y convergèrent !

Au fond du creuset de la ville, derrière la ceinture des maisons turques, se dressent des ruines. Quoiqu'au point bas, quoique cruellement insultées par le temps et les hommes, elles hissent haut sous le ciel les témoins disjoints de leur antique splendeur. Ce sont les ruines romaines. Le vent a semé des graines au faite des murs, elles y ont trouvé assez de ciment décomposé, assez de poussières de dépôt, pour fructifier. Et lorsque nous levons les yeux en bravant le soleil, nous voyons un jardin d'arborescences, d'arbustes même, de fleurs aux tons clinquants sur ces couronnements ébréchés : il n'est pas de blessures que la nature ne panse. En errant dans ces décombres, en gravissant les escaliers de pierres tombées, je me souviens de cette phrase de Lacordaire : « D'où vient que Rome, avec sa tribune et ses guerres, nous poursuit encore de son invincible image, et domine de ses grandeurs éteintes une postérité qui n'est pas la sienne ? »

Setke nous conduit directement au palais du Vali pour obtenir l'autorisation de parcourir et de photographier la ville. Le palais occupe une haute terrasse, sorte de palier au flanc du Taurus, d'où l'on embrasse admirablement Bitlis. Sentinelles et employés civils courent au long des sonores corridors pour nous annoncer, et nous sommes reçus presque tout de suite.

Son Excellence est un quinquagénaire aimable et taciturne. Le poids de responsabilités dont il entend être digne, explique évidemment sa gravité. Gravité courtoise, intelligente. Nous échangeons là, par l'entremise de Setke, quelques mots dont aucun ne sonne le creux. C'est une marque de faveur certaine d'avoir eu cette audience immédiate. Les secrétaires interrompent notre entretien à plusieurs reprises pour des questions importantes. Il est vrai que la visite de Français chargés de mission, et officiellement accompagnés, est rare, et, elle aussi, importante : Son Excellence nous dit n'avoir connu en fait de voyageur européen à Bitlis, qu'un botaniste, et il y a de cela plusieurs années.

Nous obtenons la permission requise pour dégainer nos appareils, et nous redescendons dans la ville.

Son visage actuel vaut l'antique. Les boutiques se serrent sur une ruelle sinueuse, pavée de pierres, constituant le plus pittoresque et le moins « retouché » des Bazars. Les commerces les plus disparatés s'y pratiquent dans une ombre d'encre : cuirs, étoffes, instruments de toutes sortes, parmi des escadrilles de mouches et dans un charabia invraisemblable. Des Kurdes atterris tout droit de leur montagne braquent sur nous des regards sombres, et s'immobilisent un court instant pour nous étudier. Les hommes ont des gilets écarlates, avec une binteloterie de boutons. Les femmes, écarlates ou indigo, portant parfois un voile safran, se détournent après une œillade furtive. Les marchandages qui s'interrompent sur notre passage reprennent avec acharnement derrière nous. Et dans la rue les cavaliers ne cessent de marteler le pavage inégal, où les sabots des montures butent et font des étincelles.

Lorsque nous éprouvons de la fatigue de la foule qui nous cahote, il nous suffit de lever les yeux pour être reposés. Au-dessus de nous, en cirque, Bitlis se dégage du bruit, de

la poussière, et escalade en gradins les flancs de la montagne. Nulle part on n'a la sensation d'étouffement que donnent bien d'autres villes d'Islam. Bitlis peut, dans le même instant, plonger le promeneur dans l'atmosphère du souk, ou l'enchanter (sans qu'il ait à bouger) de la vue de ses quartiers résidentiels.

Les maisons où l'on vend à manger sentent toutes le chich-kebab à distance... Marie-Laure préfère dîner « double » s'il le faut, mais attendre le retour à Tatvan pour le repas... Elle ne veut pas même parler mangeaille... Son appétit est coupé net par cette lourde odeur de graillon qui plane. Nous nous arrêtons dans un débit de boissons pour nous parfumer d'un bon thé.

Notre entrée fait l'objet d'une curiosité sympathique et d'un silence général. Puis, peu à peu, les langues repartent. Les gens sont attablés par groupes de 2 ou 3 et discutent d'affaires, que je suppose volontiers importantes vu la position locale : tout est à faire, et les relations avec la capitale sont, par Diarbekir, faciles.

Où qu'on aille en Turquie, le verre à thé est identique. En forme de verre à dent, bague d'or à sa bordure, il n'a pas la moindre variante ni dans sa taille ni dans la largeur de la bande ornementale : tel on l'a manipulé à Istanbul en se brûlant les doigts, tel on le retrouve au Kurdistan, à Mush, à Bitlis ! La fabrique (hongroise ou allemande) qui le « sort » en série, doit de la reconnaissance à son agent de publicité. Quelle affaire que ce modèle unique à grand tirage ! Quelle adresse — ou quelle chance — d'avoir su le lancer !

Désaltérés par ces gorgées bouillantes — rien n'étanche mieux la soif que de boire chaud — nous reprenons sans nous hâter la route de Tatvan. Mais nous irons vite tout en ne faisant rien pour cela, car il y a accalmie de trafic en plein après-midi, et le défilé des 10.000 est presque libre. Halil fonce

donc et nous projette en tous sens. Heureusement que la voiture a un toit ! Ah ! si Xénophon nous voyait dévorer ces kilomètres qu'il parcourut âprement, avec la menace des Perses sur ses arrières...

**

La sieste s'achève à l'hôtel comme nous y effectuons notre rentrée, et nous nous faisons servir un goûter dînatoire.

Les occupants descendent successivement pour aller à leurs besognes, qui ne peuvent être lointaines étant donnée l'exiguïté de la station. Ayant suivi l'un d'eux jusqu'à l'embarcadère, je m'arrête au triste mystère de ces eaux sans poissons. Comment un tel azur, une si translucide pureté peuvent-elles être nocives ?

Un clapotis timide (presque aucun souffle ne court par cette canicule) tapote les pilotis de la jetée.

Un départ se prépare, car le courrier vient d'arriver. Des matelots de fortune, qui ressemblent plus à des apaches de coupe-gorges qu'à des marins, courent sur le pont du minuscule vapeur, où leurs pieds nus sèment des claques sonores. Paquets, sacs postaux dégringolent pêle-mêle. Il arrive déjà des passagers pour Van ou les deux stations intermédiaires : voilà, me dis-je, qui va dégager des chambres à l'hôtel. Ce sont quelques militaires, fonctionnaires. Mais je me dis aussi, en revenant aux sacs postaux, que mon fameux pli officiel a peut-être été enfin extrait au passage ? Dépêchons-nous d'aller nous en enquérir. J'aperçois justement le sous-officier qui rejoint Setke, flanqué cette fois de son officier.

Rien de rose... Aucun pli ayant figure de message d'ambassade à mon nom n'a été vu dans le courrier trié tout à l'heure.

— Eh bien, dis-je, c'est que ce pli nous précède. Des amis comme S. Exc. Aziz Bey, S. Exc. Fahimi, etc..., etc... (je me réfère à tous les noms à « effet » que me fournit ma

mémoire, pour étoffer notre cause), n'ont pas pu oublier... Nos papiers, et plus encore que n'en demande le lieutenant, nous attendent à Van : inutile d'épiloguer davantage sur un malentendu dont la solution est là-bas. Mettons-nous en route par la piste côtière sud, la plus belle prétend-on à l'hôtel, et la moins chaude. Elle offre en outre une particularité caractéristique : celle de nous encadrer de force jusqu'à Van. A droite, nous aurons des montagnes à pic ; à gauche, le lac : une fois engagés, il nous faudra aboutir à Van... Aucune échappée latérale. Je doute même qu'on puisse revenir ici, faute du moyen de tourner sur place. Cela met la responsabilité de l'officier à couvert : nous ne lui brûlerons pas la politesse ! C'est donc entendu ? Nous brisons net une discussion qui nous est à tous également pénible ?

Le flot de mes paroles, déversé, dès que subi par Setke, sur notre juge en uniforme, étourdit ce dernier. Il flotte, il est convaincu sans l'être, car il ne parvient pas à chasser l'objet précis de ses alarmes (deux passeports inexistants). Il s'incline pourtant et notre séparation est cordiale. Mais notre départ n'aura lieu que demain matin.

Le gérant, qui ne perd pas un mot de la scène (les distractions sont rares au Kurdistan), nous annonce qu'on est en train de nous préparer deux chambres au premier étage.

Je commande moi-même à Halil de faire ses graissages et d'enlever 100 gr. de pression à ses pneus (car la piste sera, paraît-il, un poème...). Et je monte à notre nouvel appartement refaire mes pleins photographiques.

CHAPITRE XVI

LA PISTE MERIDIONALE DU LAC DE VAN

Nous partons... On ne s'est pas ravisé... On nous laisse chercher notre sort à Van. Le lac est d'un bleu méditerranéen, plus bleu que le ciel, lorsque nous nous élançons au long de sa rive méridionale.

C'est sa rive haute. Le massif échevelé de pics ou de bastions s'y affaisse dans les eaux en chutes verticales. Au nord, au contraire, exception faite du piton isolé du Sibhan Dagh qui s'en approche de quelques kilomètres, il s'aère par de profondes berges plates.

J'ai la carte au 1/1.000.000° du War Office, de 1931. J'y retrouve les ocres, les rouges, les maïs de celles qui m'ont accompagné et trompé dans tout le Belouchistan... et où des blancs eussent été plus honnêtes et aussi esthétiques ! Ces coloriages n'ont que le mince mérite de « barbouiller » des montagnes à *peu près* là où il en existe, et de coucher les lavis des plaines également à *peu près* à leur places. Mais n'allons pas nous en remettre aux reports de villages, aux spirituels lacets des cours d'eau secondaires ! Quant aux configurations orographiques... cela équivaut à s'embarquer dans le Paris de 1939 avec un plan de Louis XIV...

Cette inexactitude plénière est d'autant plus amusante si on la rapproche du luxe des indications mentionnées... Elle dénote une vraie fécondité d'invention. Peut-être en a-t-on l'explication au coin de la belle feuille de papier glacé : en minuscules caractères, sous le titre « *Authorities* », on y lit l'impressionnante série de sources cartographiques consultées, depuis les russes jusqu'aux allemandes, en passant par

les turques. La totalisation de ces documents n'a pas suppléé à leur imperfection... On a en somme compilé des approximations, souvent faites de simples récits de voyageurs. Et l'appendice : « additional information *from various sources* (!) » est de nature à accroître l'incrédulité plutôt que la foi...

Je n'en manipule pas moins à tous propos ma superbe carte neuve ; il faut qu'elle serve... et c'est le moment : elle commence précisément à l'ouest à Tatvan, pour s'étendre à l'est jusqu'en Iran, vers Ourmiah. J'y vois que nous sommes en train de pénétrer, au sud du lac, dans des zones ethnographiquement marquées « Armenians ». Et ce n'est pas faux, cela.

La rive méridionale était bien une bande arménienne, occupant les premières hauteurs voisines du lac, et qui, dès le centre du massif, cédaît la place aux territoires kurdes. Ces Arméniens avaient entre tous la situation la plus périlleuse, coincés qu'ils étaient entre leurs vieux ennemis et l'eau... Leurs frères disposaient, dans le reste du pays, d'emplacements plus dégagés. Mais qu'importèrent finalement les positions plus ou moins privilégiées, puisque les uns comme les autres ont disparu, sans quartier ?

Nous ne rencontrons aujourd'hui que des Kurdes. Des charretiers d'abord, bercés aux secousses et aux grincements de leurs véhicules, dont les bœufs semblent dormir en marchant. Promenade de parc : la végétation est vive, arborescente, fraîche, et l'on est bien...

Puis ce sont des villages. Un contraste curieux : sur le chaume d'une habitation enterrée, une petite fille complètement nue pleure à la vue de l'auto, en martelant de désespoir son ventre ballonné, tandis qu'à deux maisons plus loin, une enfant est parée comme une châsse, médaillée, avec des tresses à la Boticelli !

La vue ne s'ouvre jamais ou presque sur le lac. Une chaîne à puissante échine nous en sépare constamment, et nous cheminons dans une gorge probablement moulée sur le dessin des rives. Autour de nous des cultures, prolifiques, à deux moissons, des ruisselets chanteurs. Les oiseaux vont et viennent entre de véritables arbres. Quoique « murés », nous sentons la force de la nature régner sur un domaine important ; il y a, à gauche, un effet de proche présence de l'eau, et à droite, celui de l'altitude tonifiante.

Le premier retour au lac se produit dans une crique spacieuse. Nos regards trop longtemps butés aux parois des montagnes, se détendent à pouvoir s'allonger. Ils se grisent du recul de l'horizon. Le large est en féerie lumineuse. Au bout des flots, c'est à peine si l'on distingue, en faible fresque bleutée, la rive opposée.

C'est une plage bénie des dieux. De beaux troupeaux de bœufs enfouissent leur nez dans de grasses pâtures. Trois nonchalants bergers devisent de pierre à pierre. Le bonnet de laine brune les coiffe jusqu'aux oreilles. Un de leurs chiens, furieux, nous charge, comme s'il avait cet éden à protéger.

— Akbach ! Akbach ! Ho ! crie Halil.

La charge continue de plus belle et va nous atteindre.

— Karabach ! Ho ! Karabach ! essaye alors Setke.

Chute de vitesse et puis freinage des quatre pieds... Le gros molosse s'en retourne, tout penaud. Evidemment, il était plutôt foncé que clair, donc de la famille des Karabach, têtes noires : le tout était de le deviner à temps.

A cinq cents mètres en retrait de la berge, quelques maisons s'abritent sous des noyers 3 ou 4 fois centenaires : même en Corrèze, je n'en ai pas remarqué d'aussi colossaux. Les troncs tourmentés ont l'air de thorax sculptés par les saillies de leur musculature. Les maîtresses branches ont de larges et nobles mouvements de bras. Les branches centrales ont été taillées avec art pour ménager un volume interne

libre : c'est, nous explique Halil, qui perce du premier coup d'œil les petits secrets indigènes, c'est un grenier à fourrages. Les provisions hivernent là hors du contact du sol, sous une rustique toiture de branchages. On y puise à volonté par en-dessous.

Les femmes ne sont pas du tout farouches, ici. Elles sortent, des vieilles, il est vrai, filant la laine sans surveiller l'agile mécanisme de leurs doigts. Une petite rentre de l'aiguade voisine, portant sa cruche avec une pose d'image.

Nous quittons avec regret ce coin heureux, et son étonnante oasis de noyers monstrés. La piste nous arrache à la pleine lumière, et nous réintroduit dans l'arrière-plan escarpé.

**

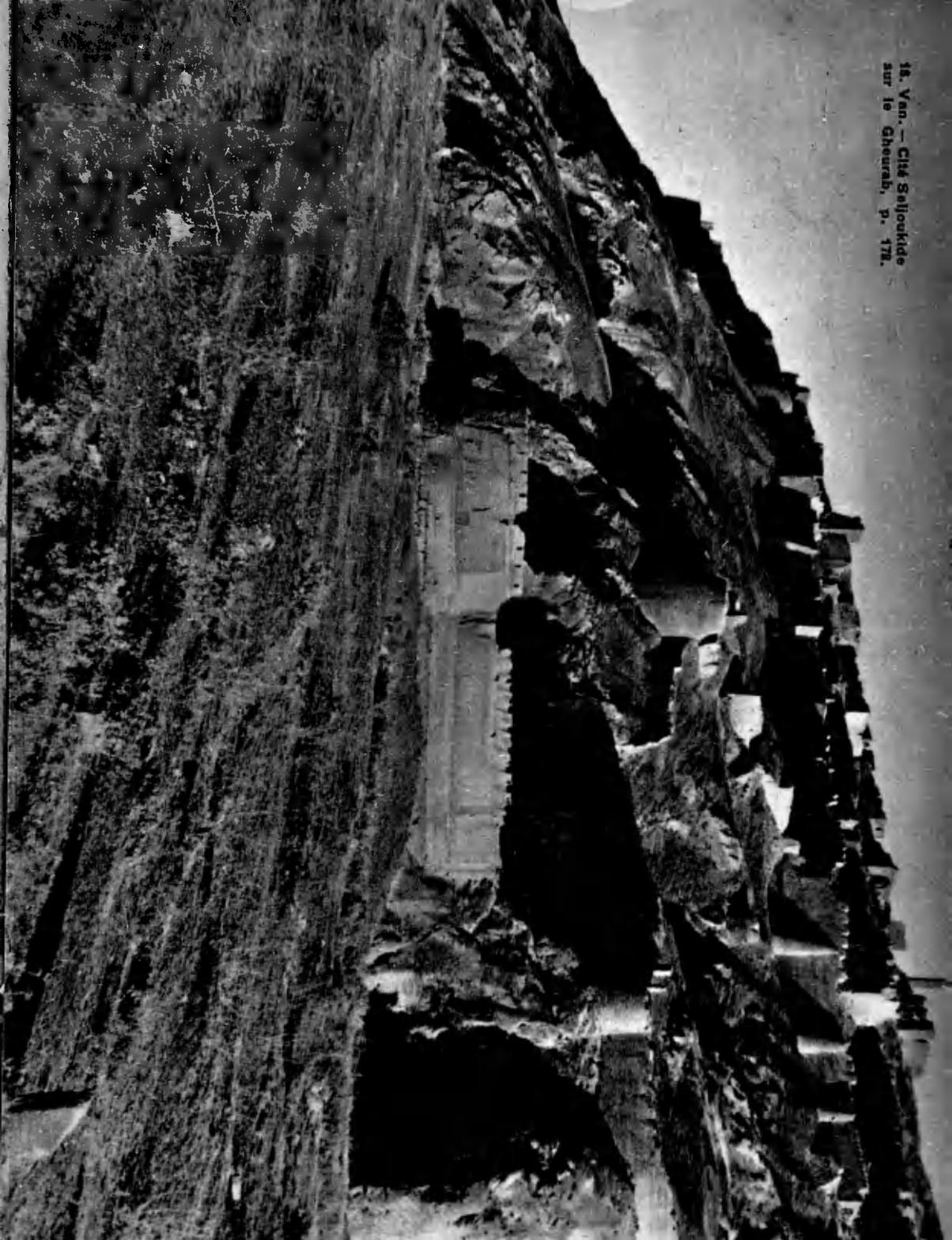
Il ne sera pas dit que l'arrière-plan continuera à être inférieur au décor avancé. C'est Marie-Laure qui, la première, découvre sur la pente à notre droite une corniche habitée.

La partie de terrain où se serrent les maisons est d'aspect si calcaire, que la brutale action solaire y fond tout en une incandescence : mais les trous d'ombre des entrées finissent par attirer l'attention et par révéler la présence humaine.

Nous abandonnons l'auto au fond du vallon, un peu plus évasé que les autres, et prenons à pied la sente d'accès. Elle part dans un éboulis.

On nous a aperçus. Le vieux *Reïs* (1) arrive à notre rencontre. Un pur entre les purs... Il se réveillerait sans anachronisme au XVII^e siècle. Quel arsenal se case dans sa large ceinture amarante ! De sa calotte s'échappe une blanche chevelure longue, et son doux visage de patriarche sourit, tandis que ses yeux bleus rayonnent d'azur. Nous échangeons à deux mètres, grâce à Setke, de rituelles salutations, puis nos mains se serrent, et j'offre la cigarette d'usage.

(1) Le chef de village.





A ma stupeur, le vieux refuse que je la lui allume : va-t-il se la mettre à l'oreille « en réserve » comme un vulgaire garçon coiffeur ? Non : sa main droite la tourne et la retourne amoureusement, et sa main gauche, qui a plongé dans la ceinture-tiroir, en sort... une loupe. Une loupe du milieu du siècle dernier, cerclée d'argent fiorituré, et dont la lentille a tant traîné dans des poches ou ailleurs, s'est tant rayée, qu'elle semble dépolie. Voilà de quoi notre Reïs tire du feu — quand il y a du soleil. Cet instrument « ultra-moderne » doit relever son prestige aux yeux des siens. Il ne sert évidemment que l'été, quoiqu'il serait plus de circonstance l'hiver, mais n'est-ce pas déjà bien beau de détenir, ne fût-ce que quelques mois, en son pouvoir, les rayons solaires ?

Voici la cigarette en ignition et collée aux vénérables lèvres sous l'abondante moustache. Deux ou trois aspirations en coup de pompe l'activent. Enchanté, notre hôte nous entraîne à l'ombre d'un noyer, moins grand que ceux de la crêpe, beau quand même, et dépêche un gamin quérir des abricots dans un verger.

La saveur de ces fruits pris à l'arbre en cette heure bouillante se décuple. Le jus tiède embaume la langue et paraît plus sucré, plus vivant. Tout en nous régaland, nous observons les scènes ménagères des logis proches ; Setke obtient du Reïs qu'il nous présente aux familles. Nous nous y rendons, escortés du porteur d'abricots.

Une affluence de fileuses est apparue sur les toitures plates en terrasse (Photo 16). La curiosité de nous inspecter est pour beaucoup dans cette soudaine extériorisation d'activité. Comme il n'existe pas d'escaliers, ces femmes ont gagné leurs toits par l'arrière, du côté où les constructions s'adossent à la montagne. On arrive là-haut de plain-pied aussi facilement qu'en bas on entre par la porte. C'est en bas que nous sommes introduits. Nous devons nous courber jusqu'à terre pour franchir derrière le Reïs les ouvertures surbaissées.

Chaque logis comporte une unique pièce. L'obscurité commence par aveugler, la fumée prend à la gorge et aux narines. Et puis, au fur et à mesure que les yeux s'accoutument, que les détails sortent de l'ombre, une indicible émotion nous envahit. Nous sommes, en effet, dans l'une des plus anciennes cellules vitales et familiales du monde... Rien n'y a changé depuis un millénaire, peut-être. La puissance de la coutume sacrée, de la tradition de père en fils, se lit dans le regard résigné et doux de la vieille femme qui vague aux besognes du foyer.

De ce foyer provient quelque lumière, mais surtout de la fumée. Il est creusé au centre de la pièce, et pour que le tirage s'effectue, un trou d'aération est foré de biais vers son fond. Par ailleurs, une cheminée perce le toit juste à l'aplomb : je ne sais si elle évacue beaucoup des gaz de combustion, en tous cas elle compose avec la porte le seul système d'éclairage... Il en tombe, au moment de notre visite, une colonne de soleil, presque verticale, qui ne dispense aucune clarté. Elle éblouit lorsqu'on y fixe ses prunelles, et on n'y voit plus rien dès qu'on les en a retirées...

Nous allons de place en place avec une religieuse curiosité. Dans cette maison, l'aïeule prépare un brouet de pois. Elle tire les graines de hauts réservoirs de poterie, décorés de motifs patauds : des mains moulées en surépaisseur. Une anfractuosité de la paroi contient deux couches d'enfant en bois et paille : je pense à la crèche de Bethléem, elle devait être aussi simple et touchante. Plus loin les lits des parents, baquets grossiers. Aux murs sont accotés des instruments, pas mieux mais aussi utilement forgés qu'à l'âge du fer. Des liens confectionnés d'herbes sèches pendent à des clous. Il y a un maigre vestiaire de lainages, où trois ou quatre couleurs survivent dans la crasse. Le moindre contact noircit : la fumée imprègne tout. Certes, cette existence se répète depuis plus de générations qu'elle ne se poursuivra... Le pro-

grès, monstre vorace, est déjà là qui cogne aux portes. Il n'a pas encore ici apporté les casquettes. Mais je le vois briller, insultant, ostentateur, dans les dents d'or que découvre le sourire du vieux Reïs ! Ce n'est pas là la marque d'un soigneur kurde : le bonhomme a dû livrer sa machoire à quelque charlatan de Bitlis, à l'occasion d'un voyage en clair à la ville. Peut-être ne souffrait-il même point, et fut-ce sa coquetterie, adroitement stimulée, qui le détermina ? C'est dans la bouche qu'on est allé lui mettre la saveur dudit progrès...

Ne dramatisons rien. Bien de la couleur reste sauve en ce perchoir. Les femmes abondamment juponnantes, aux corsages bouffants, nous entourent de chatoyantes soieries. Elles s'apprivoisent très vite. Les plus infimes détails du costume de Marie-Laure se gravent à tout jamais dans leur mémoire. Un semblant de conversation générale s'établit. Nous parlons de l'hiver, de la vie confinée dans les noirs réduits, chauffés par la provision de bois sec et la tiédeur animale qui arrive des écuries contiguës. Cette clausturation dure sept à huit mois. Il n'y a qu'en cas de déplacements indispensables que l'on sort les traîneaux.

Ils sont là ces attelages des jours rudes, abandonnés au soleil en attendant la neige. Il faut savoir leur usage pour le comprendre : de prime abord, on dirait une pile de rondins à brûler montés sur tirette ! A les examiner avec soin, on y reconnaît les pièces essentielles, suffisamment assemblées et articulées, d'un bon véhicule hivernal.

Étant sur le chapitre de la locomotion, le Reïs et les jeunes veulent voir notre voiture. Ils nous y ramènent fort opportunément, car l'heure a tourné. Faisant cercle, touchant d'un doigt méfiant qui un pneu, qui un nickel, ils nous regardent nous réinstaller. Naturellement Halil y va de sa note musicale et l'admiration fige les visages...

Avant de nous laisser repartir, le vieillard nous prie

d'avancer de cent mètres pour nous montrer « quelque chose ». Je lui avais parlé des malheurs de ces régions éprouvées, et en tête lente, il n'avait rien répondu sur le moment.

— Voyez, dit-il à présent, ce grand cimetière où ne reposent point les nôtres : ce sont des tombes de Russes, après une grande bataille.

Les stèles sont, en effet, gravées en russe. Elles marquent les restes d'une des nombreuses incursions sous le prétexte de protéger les Arméniens : les soldats du tsar fondaient volontiers du Caucase sur Van. Il en dort là quelques centaines (1).

Mais où sont donc les tombes des Arméniens qu'ils venaient sauver, et qui eux aussi sont morts, pourtant ?

(1) J'ai déjà dit qu'au début de la grande guerre les Russes s'étaient avancés à Bitlis, à Mush, en pleine vallée du Mourad, et que c'est en 1916 qu'une colonne commandée par Kemal Atatürk, le futur maître de la Turquie, les en délogea.

CHAPITRE XVII

DANS LES RUINES ARMENIENNES

Notre piste s'écarte souvent de celle des caravanes pour des tracés plus audacieux : on le remarque à des débranchements brusques, et à des rétrécissements de largeur, indicatifs de parcours peu usité ! Malgré cela la qualité du roulement ne souffre point, au contraire, ce qui est à l'éloge du génie militaire, auteur de cette motorisation simplifiée. Les camions ne s'arrangent pas toujours des itinéraires de bêtes de bât, et réciproquement : il arrive qu'on puisse couper court, sans trop demander aux moteurs, là où les animaux préfèrent le long chemin, moins essoufflant. Je constate que les sapeurs turcs ont travaillé avec autant de science que d'esprit d'économie.

Le blanc ruban serpente à flanc de massif au-dessus de vallées jusqu'alors bien certainement fermées. Les broussailles reviennent déjà à l'assaut. Et déjà l'adoptent de placides tortues. L'une d'elles nous arrête cinq minutes. Rentrée sous coupole, elle ne bouge plus. Or, elle est de taille, et la corniche, elle, trop étroite pour nous permettre de passer à côté. Pause forcée, pendant laquelle les capots de tôle et d'écaille s'observent mutuellement...

Halil en profite pour s'emparer du fusil de Setke, et ramper comme un Sioux sur le sentier de la guerre, vers deux perdreaux. Il fait feu à quinze mètres, éveillant tous les échos de la vallée, sans résultat... Comme à son retour la tortue n'a toujours pas remué, il s'applique à la déplacer des deux mains, de toute sa force, ainsi qu'un vulgaire pavé. Je crois que l'ardeur qu'il prête à cette manœuvre est destinée à nous

faire oublier les oiseaux manqués... Mais Setke n'oublie pas, et le taquine pour notre joie dès que nous avons démarré.

Une fois encore, pendant quelques centaines de mètres, nous longérons le lac juste à son bord, ainsi que nous aurions préféré qu'il en fût sans discontinuer.

Après cette trop courte bande de côte d'azur, les vallées closes nous ressaisissent, avec des rencontres sans intérêt spécial pour le lecteur, et importantes pour moi seul : des troupes d'ovins, que la chaleur me sert tassées sous des saules.

Vers le milieu de l'après-midi, l'altitude s'abaisse. Le gros des croupes méridionales est traversé. Nous descendons vers l'est, de plus en plus, et atteignons le bourg de Gevas à une quarantaine de kilomètres de notre but.

*
**

Le lac étale sa splendeur devant nous. Un îlot porte un sanctuaire. Derrière nous, presque sur nous, l'Artos Dagh et ses 3.465 mètres. Le niveau des eaux étant à 1.666 mètres, le surplomb de ce piton est de 1.800 mètres, approximativement : voisinage plutôt écrasant.

Le commandant militaire du lieu nous hèle au passage, oli, lui, nullement pour nous chercher noise à propos de visas ; il n'y songe même point ! C'est la curiosité et une amabilité naturelle qui l'inspirent. D'un certain âge, tout rasé (crâne compris — il nous révélera ce détail tout à l'heure en se découvrant), le visage fripé mais expressif, l'œil bien allumé, il possède un « liant » rare chez les compatriotes de sa génération, et chez presque tous les officiers.

Il nous extorque l'aveu que nous n'avons pas déjeuné, et nous oblige à le suivre pour y remédier chez lui-même. La sieste plonge les sentiers du village dans le calme. Nous grimpons vers sa maison, du côté de l'Artos Dagh, dans les fruits et les fleurs.

Un bassin tout neuf devance la construction, alimenté par l'eau chantante de la montagne. Une tonnelle abrite nos sièges. Le « chef cuisinot », une ordonnance au masque de campagnard, prend commande d'une omelette aux piments. Notre hôte nous comble d'anecdotes en hors-d'œuvre.

Carrière mouvementée que la sienne : sous les Sultans, et puis pendant les troubles qui suivirent la triste paix de 1918, enfin sous le Ghazi... Toujours aux avant-postes. Il était à la bataille de Sakaria qui marqua la défaite des Grecs, il est au Kurdistan en cette période d'actualité.

— Mais bientôt, me dit-il, je changerai de garnison : on va me renvoyer en « Occident ».

Il s'exprime en français assez correct, et je cite son propre terme pour désigner les affectations enviées... Je crois entendre un vieux colonial m'annoncer : « Je suis sur le point d'être rapatrié », ainsi qu'une nouvelle formidable. L'un et l'autre désirent-ils sincèrement retrouver les habitudes bourgeoises ? Si j'é mets ce doute, c'est que la plupart du temps, quelques années plus tard, on rencontre ces « types » demeurés au loin... Mais je garde mes réflexions pour moi, et me borne à observer :

— Le Kurdistan doit, en effet, se calmer un peu trop pour un tempérament aventureux tel que le vôtre : le charme s'en va... Pourtant, ne vient-il pas d'y avoir une recrudescence d'hostilités ? En certains points, tout au moins ?

Notre ami Setke m'adresse le malicieux sourire dont il est coutumier lorsque je pose des questions étrangères aux moutons, et nettement indiscretes... Spirituel avertissement pour que je modère ma curiosité. Mais je ne m'en trouble point... J'avoue d'ailleurs que j'hérite de plus de mutisme que de tuyaux, et qu'il suffit d'une allusion, même détournée aux opérations, pour que l'on s'esquive systématiquement. Je ne puis qu'approuver... Le commandant me répond :

— Savez-vous ce qui me manquera le plus en fait de coups de feu ? Ce sont ceux que nous envoyons aux bouquetins. Leur chasse est fertile en incidents, dans ces massifs. Elle entraîne loin, on tire rarement, et l'on manque souvent. Je vous offrirais de rudes randonnées si vous me restiez ?

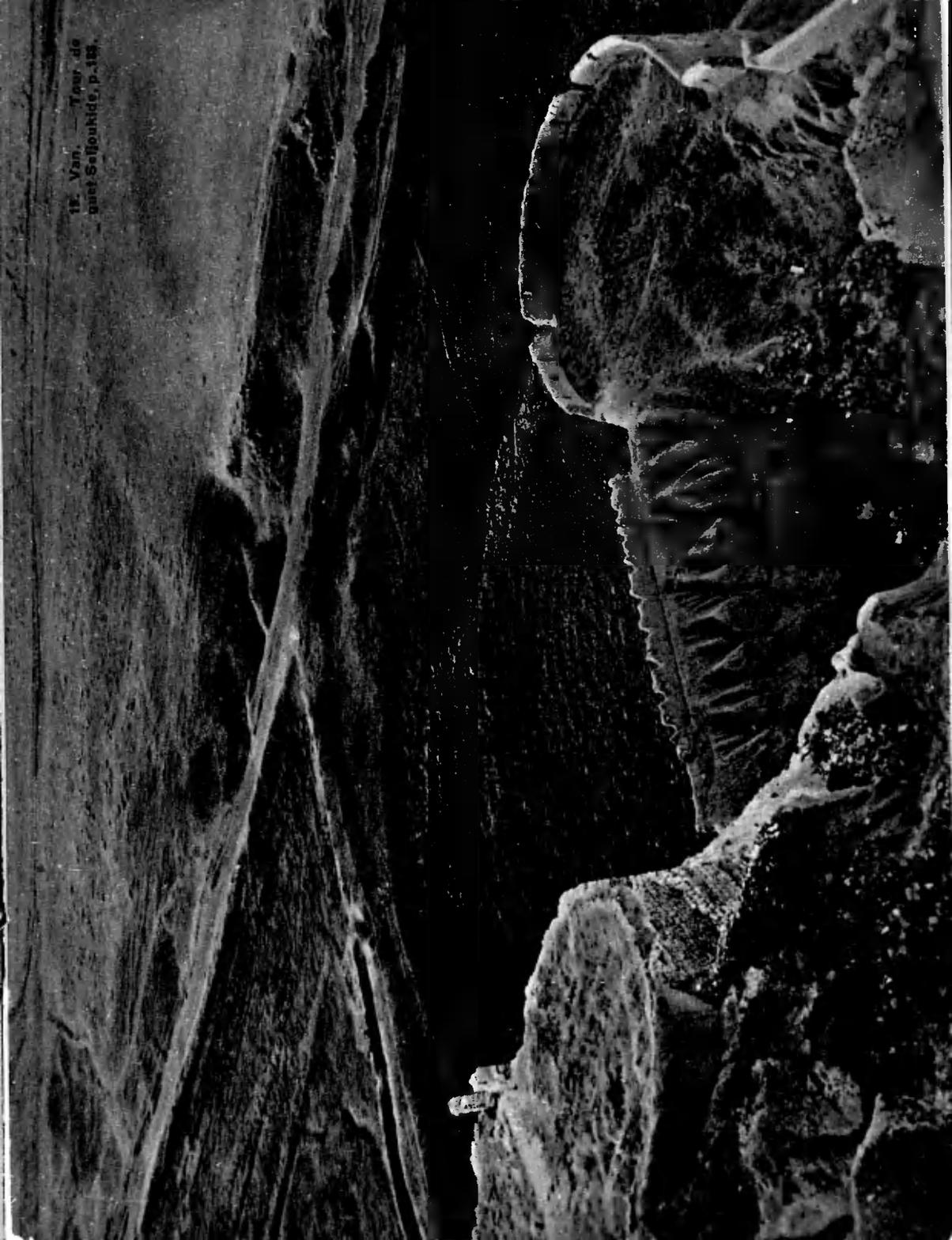
Nous prenons le sentier de la chasse, et il faudra l'arrivée de l'omelette pour nous en dégager. Arrive presque en même temps le médecin.

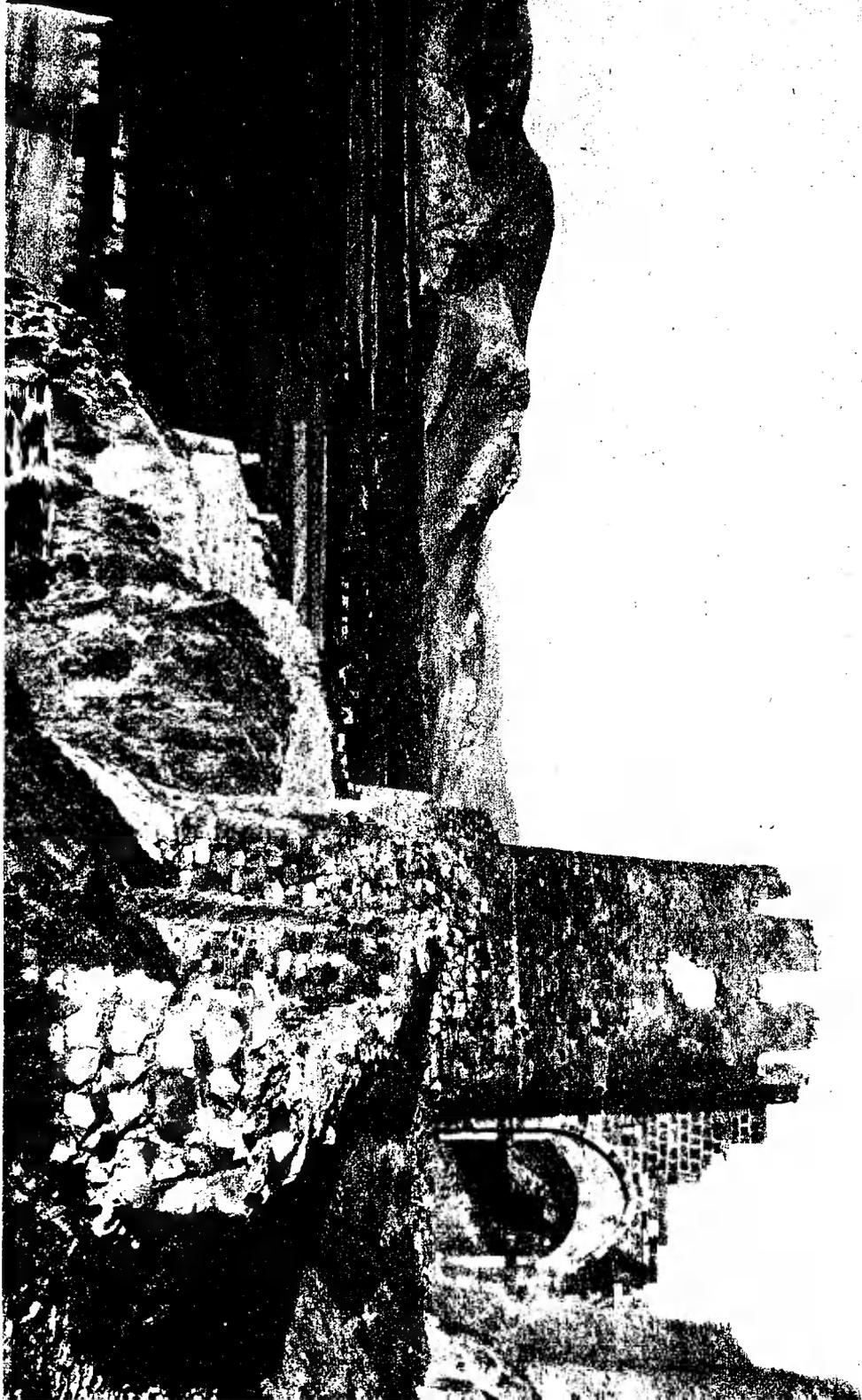
Le Gevas Hükümet Tabibi (moins pompeusement : le docteur) habite une maison toute proche, et le bruit insolite de notre déjeuner l'a attiré. Il ne faut pas un bien grand événement pour qu'il fasse les trente pas qui séparent les deux seuils. Ces voisins d'exil accolés : le vétéran-militaire, et le tout jeune clinicien, forment un assemblage piquant. Il vaut mieux être de définition diamétralement opposée pour s'entendre longtemps, lorsqu'on est contraint au tête-à-tête : on arrive à rester l'un pour l'autre un sujet d'intérêt, de renouvellement. Deux esprits semblables se percent à jour dès le premier contact, et ayant les mêmes connaissances, jugeant de même, perdent bientôt plaisir à un échange des idées.

Ils nous encouragent à essayer d'arriver à Van en fin de journée : le soleil couchant donne sa pleine valeur à l'antique cité seljoukide accrochée au Gheurab. Et l'envie ne leur manque pas de se joindre à nous, car quoique Vau ne soit, je le suppose, qu'une bourgade, elle est quand même la capitale de l'Est, et possède l'attrait dont ce titre est paré. Mais le devoir les retient, et ils se bornent à nous accompagner de leurs vœux.

★★

Nous avons repris la route à travers un vrai cimetière arménien. L'îlot au sanctuaire entrevu avant Gevas était un premier témoin. Il paraît que son temple profané, dont les





lignes extérieures sont, à distance, intactes, est intérieurement saccagé. Il remonterait au x^e siècle.

Nous commençons par ne plus rencontrer aucune autre pierre martyre, aucun monument offensé. Nous sommes presque tout de suite rentrés dans les terres pour un parcours de plus « muré ». Mais cette fois les escarpements riverains n'ont plus d'épaisseur, et nous ne tardons pas à déboucher sur une scène double, de vie et de mort, le tout se détachant sur la nappe intensément bleue du lac.

Un vieux paysan kurde, hypnotisé sur son rendement en grain, conduit un manège de bœufs sur un matelas de moisson. De criards enfants courent dans les gerbes. La brise agite des loques rouges ou tango, enlève des pailles dorées.

A cent mètres de là gisent des ruines où, il n'y a pas plus de quelques années, grouillaient des centaines d'Arméniens... Le sort cruel qu'ils ont sans doute cherché, mérité peut-être, les y a frappés. Terrible dut être le carnage, car aucune herbe n'a repoussé sur ces éboulis calcaires. Et aucun être vivant n'a rallumé de foyer dans les âtres abandonnés.

Adremid, est le nom que porte ma carte...

Et maintenant, c'est Van qui s'approche de nous. Nous courons à elle sur un sol plan, des salines, au bout desquelles se découpe la croupe du Gheurab. La falaise est joliment éclairée, mais on n'aperçoit guère de remparts que sur sa crête, et la cité seljoukide doit recouvrir le versant opposé. Ce qui flamboie par contre, c'est la profusion de maisons contemporaines qui s'étalent au pied du rocher. Groupées, recouvrant une vaste étendue, elles campent une ville importante au lieu de la bourgade que j'imaginai. Par-ci, par-là, s'élance un svelte minaret, ou s'implante une coupole. Et tout cela semble intact. Hâtons-nous pour ne pas manquer, avec l'heure qui s'avance, le plus bel effet.

Des troupeaux de moutons sont en déplacement. Quelques-uns empruntent la piste pour dépasser les autres, et nous

ralentissent par leur flot. La richesse des herbes de cette baie sédimentaire explique sa densité en ovins. Elle rappelle la région de polders des abords du Mont Saint-Michel. Le vieux roc fortifié dont chaque tour de roue nous rapproche, évoque d'ailleurs, lui aussi, le repaire de nos moines bretons.

Et nous sommes à la hauteur des premières constructions. Premières ruines, devrais-je dire... Ce ne sont que pans isolés, ou encore soudés en équilibre douteux. Continuons : le cœur de la ville, vivant, battant, ne saurait tarder.

Hélas ! l'avenue funèbre ne se modifie point au fur et à mesure que nous y progressons. C'est l'éternel cortège de pisé éventré, tantôt béant, tantôt découpé en figures : blocs, aiguilles, fragments, aux bordures desquels bouffent hors de l'argile des chevelures de paille hachée... Dans les anciennes courettes, ou dans les vides produits par les effondrements, la végétation se presse, profitant de l'humus accumulé par des années d'habitation. Des herbes plus colorées que celles des steppes, même que celles des salines, servent de vert écrin à quelques fleurs bigarrées. Les feux de l'ouest arrivent horizontalement par-dessus les eaux du lac, et noient toutes ces choses mortes du féérique éclairage qui nous avait été annoncé.

J'allais m'apitoyer, demander, presque exiger de connaître l'année précise, les circonstances, où « cela » fut perpétré... Déjà l'indignation serrait ma gorge... « Non, m'arrête Setke, il ne faut pas s'émotionner. Ce qui est, devait arriver ; et tel quel, on doit l'accepter. Tout ne s'est peut-être pas déroulé ici comme vous le présumeriez. » J'avoue qu'en l'écoutant, je ne saurai bientôt plus que penser...

Deux ravages se sont succédé à Van. Le premier semble avoir été commis par les Russes sur l'appel des Arméniens, dans les débuts de la grande guerre. Fut-ce effectivement une vengeance de chrétiens ? Et de même, le second fut-il une pure vengeance de musulmans ? Ce second fut, en effet,

l'œuvre des Turcs, en un retour ultérieur et puissant. Qui eut tort ? Qui eut raison ? Personne sans doute n'eut raison, car je connais peu de destructeurs excusables. Et l'on est tenté de retenir surtout ceci : fautifs ou non, les Arméniens sont bien à l'origine de cet immense gâchis... Partout où le fer et le feu laissent leur marque en Turquie, la leur est sous les pierres amoncelées.

Pauvre et déconcertante Arménie ! Je sens bien ce que sous-entend Setke. N'aurait-elle point eu des survivants, si elle avait vraiment mérité de vivre ? Le Destin aurait-il consenti à sa totale extermination, s'il avait été dans l'intérêt — pour ne pas parler de Justice — que cette race durât ? Or, je l'ai dit, il n'est âme qui vive sur les centaines de kilomètres que nous parcourons, pour témoigner de la population et des traditions disparues. On ne trouve plus que démolitions comme celles de Van, les plus impressionnantes, certes, par leur étendue.

L'archéologue, l'historien pourront seuls en se penchant y déchiffrer la sanglante vérité du drame arméno-kurde : ou vinrent s'immiscer, en arbitres implacables et opposés, les Russes pour les premiers, les Turcs pour les seconds. A Van, la décision turque est en dernier ressort passée...

**

Il est beaucoup trop tard ce soir pour quitter l'auto, et errer en pèlerinage à travers la ville rasée. Nous avons les jours à venir pour y retourner, visiter les villes antérieures construites, elles, sur le rocher, aux temps où l'on était trop prudent pour édifier dans les vallées. La ville nouvelle, celle où la nuit tombée nous presse d'arriver, s'est reformée à l'est, du côté des montagnes.

Ses lumières s'allument une à une, et nous guident plus

sûrement que la piste, assez coulante, mais dont les débranchements sont nombreux.

On a beau l'avoir sortie des ruines, ces dernières nous accompagnent jusqu'à son entrée. Lamentables faubourgs... Sans transition, la vie se substitue à la mort : des saules, des eucalyptus fraîchement plantés, mais déjà forts, surgissent ; des queues de rigoles d'irrigation forment des cloaques, où barbotent canards et enfants ; les masures de boue sèche fument de leurs maigres fourneaux. Et voici un groupe de citoyens casquette au front... Plus aucun doute, nous touchons.

*
**

REMARQUE A PROPOS DE CE CHAPITRE. — *Il ne faudrait pas voir dans la haine des Kurdes pour l'Arménien uniquement une croisade islamique. Cette idée serait même tout à fait fausse. Le Kurde ne brille point par ses hautes convictions religieuses ! Je n'ai pas vu de mosquées édifiées de sa main. Celles qui existent sur son sol sont l'œuvre des colons turcs.*

Le Kurde se ressent du paganisme dont il vient. Il est avant tout belliqueux. Peut-être le culte extérieur, voyant, constructeur de ses malheureux voisins, contribua-t-il à l'exaspérer davantage contre eux ?

Du côté de Koshab Kaleh, où je passerai, on était jadis yezidi avant de se convertir au mahométisme. Donc on adorait le feu.

CHAPITRE XVIII

SPORT KOLUBU

— Veteriner Mûdürü ^P demande Setke au plus jeune des casquette-man.

L'interpellé se répand en explications, où le geste rejoint la parole, pour finalement escalader notre marchepied et nous conduire à l'adresse commentée... C'est une chance, car avec l'obscurité il nous eût été difficile de nous diriger seuls.

Nous parvenons à des constructions neuves bordant des cours gazonnées et plantées. Les bureaux de la direction vétérinaire sont contigus au haras, et l'Adjoint nous reçoit sans laisser transparaître la moindre inquiétude quant aux soucis que notre logement va cependant à coup sûr lui causer. Il nous tend des sièges, s'enquiert de nos incidents de route ; et puis les moutons seuls font l'objet de la conversation. Cependant, j'ai vu par la fenêtre un serviteur filer au pas de course, et je suppose que l'on va en toute hâte quérir le Directeur, qui habite en ville.

Les hennissements des étalons nous parviennent. Des coups de botte sourds prouvent qu'on leur garnit les râteliers : irritation des derniers servis. Ce gai vacarme fait songer à nous montrer les écuries.

Tout est bâti sommairement, mais suivant une parfaite conception. En quelque espèce de reproducteurs que ce soit, il n'est pas possible de satisfaire aux demandes de saillies. Cette région est la plus riche en cheptel de Turquie. Les premiers succès obtenus grâce aux méthodes ou aux soins modernes valent à la Station un afflux de clientèle. J'ai tout de suite la conviction que ses vétérinaires n'ont guère eu de temps ni

de raisons pour rayonner jusqu'ici, puisque le pays venait à eux... Setke va peut-être se trouver l'un des premiers hommes de l'art à s'enfoncer là où nous l'entraînerons ?

L'Adjoint nous confirme que les grandes altitudes doivent regorger de moutons à cette saison. Au-dessus de 3.000 mètres il ne peut y avoir que des découvertes à faire, si l'on a le loisir et le moyen d'y aller. Nous avons cela... Là-haut, dit-il, nous verrons des sujets exceptionnels. Les troupeaux appartiennent à des associations de familles kurdes, ou à de grands marchands. Ils gagnent les alpages à la fonte des neiges, et les quittent en septembre par des itinéraires escarpés : ce qui donne peu de chances de les rencontrer si l'on ne va pas à leur recherche, comme nous le projetons.

Les troupeaux des zones de moindre altitude et ceux des rives du lac sont actuellement atteints de douve, la fameuse épidémie hépatique qui dans nos pays aussi fait tant de ravages ; et le stock de capsules de tétrachlorure suffit tout juste aux traitements. La loi nouvelle crée une obligation de déclarer les maladies des animaux.

Bay Ustün, Veteriner Müdürü, survient en costume de toile blanche comme un aimable fantôme nocturne. Le temps qui s'est écoulé depuis qu'il a été informé nous garantit qu'il s'est préoccupé de notre subsistance, et son large sourire donne à croire qu'il y a réussi. Il ne souffle mot de repas ni de lits, et un second, si ce n'est un troisième service de thé dans les inévitables verres de Bohême à bord doré nous réunit, pour lier connaissance, dans le bureau où nous fûmes reçus.

Ustün est de petite taille ; ses traits réguliers le feraient confondre avec n'importe quel Français. Il est rasé. Ses yeux clairs sont la franchise même. Très doux, mesuré, il nous met vite en confiance, et nous sentons immédiatement que son obligeance nous sera acquise au cours de ce séjour, que

nous croyons durable. Il semble en effet que nous ayons atteint le meilleur centre de prospection.

— Allons, dit enfin le Directeur, en regardant sa montre : le Sport Kolübü doit être prêt.

Je m'enquiers discrètement du sens de ce mot : il désigne le Club des Sports. Quelque inquiétude nous vient. Nous ne doutons pas que le Halk local ait déjà tenu à imposer l'éducation physique dans la capitale nouvelle née, mais les visites officielles ne nous chantent en rien à cette heure. Une omelette et un somme nous iraient mieux.

Tout le monde se tasse dans la Chevrolet. Nos phares ne nous révèlent rien de sensationnel de Van : de banales maisons neuves alignées derrière des troncs d'acacias. Presque aucune circulation. La haute nature voisine exerce son action de présence, comme une pesée : elle empreint l'air de gravité. On sent que les luttes quotidiennes sont fortes, et que si à chaque jour suffit sa peine, les gens laissent à chaque nuit la fonction de les reposer. Seuls brillent et restent animés ces sortes de restaurants publics pour pionniers sans famille, ou pour voyageurs. Ils se composent d'une salle commune donnant sur la rue. J'en compte ainsi trois, et, non loin du dernier, Ustün nous immobilise : « Sport Kolübü » s'étale en lettres blanches sur un écriteau. Une porte est ouverte. Des commis entrent et sortent.

Nous suivons le vétérinaire en cortège. Il nous fait descendre une marche dans un obscur vestibule, nous engage dans un escalier de bois dont la chanson d'accueil rappelle celle d'Elazik. Deux pièces constituent l'étage : on achève fébrilement de monter un lit dans l'une, deux dans l'autre. Setké nous donne enfin la clé de l'énigme : faute d'un logement convenable en ville, et comme on tenait à nous aménager une résidence particulière, l'on n'a pas hésité à nous affecter le Club des Sports lui-même, face à la Mairie... Pendant le nombre de jours que nous y demeurerons, la Com-

mission sportive ne siègera pas, ou bien alors elle devra tenir ailleurs ses assises.

L'hospitalité turque s'est surpassée... Nous nous confondons. Ustün trouve tout naturels ces arrangements (ou ces dérangements, suivant les gens par rapport auxquels on se place). Il se sauve dès qu'il nous voit installés, et contents, en nous promettant de se mettre dès demain matin à notre disposition.

Des repas nous seront apportés par les valets d'un des traiteurs voisins, à moins que nous préférions manger au dehors, à la bonne fortune des tables publiques ? Nous adoptons cette solution.

**

Laissant Halil au Sport Kolübü surveiller en grand chef d'équipe le déchargement de nos bagages, nous partons satisfaire nos appétits aiguisés. Le plus proche des restaurants aperçus nous semble la rôtisserie idéale : nous y entrons d'un pas ferme, au milieu d'une atmosphère déjà fumeuse.

A peine la porte retombée, la traîtresse odeur du chich-kebab nous assaille... Mais elle existera partout ailleurs ! Ce plat domine sur les petites tables de dîneurs. Nous nous composons un menu de légumes, d'œufs, de fruits, que le serveur court communiquer aux cuisines. Je prends prétexte de me rafraîchir les mains pour aller jeter un coup d'œil à ces dernières.

Le spectacle en valait la peine. L'impression est analogue à celle qu'on a en se faufilant de l'avant-scène d'un théâtre aux machinistes ou aux coulisses. Les petits trucs se révèlent...

L'odeur de queue de mouton au grailon règne ici en plénitude. Dès que mes yeux sont habitués à la pénombre, je distingue flottants dans d'énormes chaudrons les morceaux que, de l'autre côté, l'on vous détaille. Voici tous les piments

à la nage... Voici tous les kebab... Et voici à mijoter de louches boules de viande, de dates plus ou moins anciennes...

Le maître-queue donne à point nommé un coup de tringle par-ci, par-là ; des mitrons garnissent des assiettes ; chiens et chats attendent l'heure de la clôture pour glaner des restes, et s'observent déjà avec hargne dès que tombe une parcelle comestible. Enfin, dans la cour sur laquelle toutes les portes sont ouvertes, six ou sept désœuvrés se frottent au service de l'hôtel. Ils apportent des renseignements, en réclament, s'informent d'un voyageur que leurs talents intéresseraient, et espèrent peut-être, eux aussi, un « morceau » du bon vouloir d'un boy...

C'est une psychologie spéciale que celle de ces arrière-boutiques de lieux publics. Dans la salle à manger, un riche courtier jette à la cantonade au garçon qui le sert : « Vous ne connaissez pas par hasard un gros lot de ceci ou de cela ? Une bonne affaire, pas ébruitée ? » Ou bien quelqu'un comme moi demande : « Il n'y aurait pas un volontaire pour me mener à tel endroit, bien au courant de la piste ? » Les réponses, si elles viennent, arrivent de cours semblables à celle que j'observe. Elles s'élaborent entre un va-et-vient de plats, dans le brouhaha, par la brève concertation d'un valet débrouillard avec l'un de ces besogneux éternels, toujours prêts à vendre cher un « tuyau » ou une aide matérielle.

Je rentre dans la salle presque en même temps que nos légumes, et nous les attaquons d'une fourchette agile. On nous observe plus que nous n'observons nous-mêmes : néanmoins, la fringale ne nous rend pas aveugles, et je constate que les petites scènes du réfectoire sont aussi pittoresques, dans leur genre, que celles des cuisines.

A cette table, trois officiers grillent cigarette sur cigarette avec ennui, probablement lassés d'une vie de bureau à Van, qui convient mal à leur jeunesse. A celle-ci, un commerçant

d'Istanbul suspend trois compères à ses lèvres ; l'un, à en juger par sa servilité, doit être son agent, les deux autres sont des clients à éblouir. Fréquemment le sourire du marchand s'étire sur une denture cuirassée d'or ; il a des pétilllements du regard, des airs câlins, soudain énergiques. L'agent dispense cigares et cigarettes. Ses deux interlocuteurs digèrent tranquillement le dîner, en fusillant la partie adverse de leurs prunelles impitoyables. Ils ne s'amadouent pas. Ils observent en montagnards prudents, qui n'ont pas oublié leur expérience en descendant à la ville. Leurs yeux ont la fixité et le mystère de ceux de ces milans ou de ces chouettes qui, du haut de leur branche, vous surveillent... Les affaires doivent être encore dures au Kurdistan !

Aux autres tables, majorité de fonctionnaires. Tout ce monde se sépare de bonne heure, et nous sommes bientôt en mesure d'en faire autant. Setke met au point, pour les jours suivants, une combinaison de repas à domicile et, sur ma demande, s'enquiert de la poste : elle est voisine du Sport Kolübü. Dès demain, nous toucherons donc enfin nos passeports !

Nous rentrons à la fraîche, vers cette baraque, qui sera notre dernière résidence fixe. Nous sommes, en effet, à notre point central pour les coups de sonde que nous donnerons au Kurdistan. Et c'est d'ici que, lorsque nous aurons terminé, nous prendrons le grand départ vers l'Iran. Sport Kolübü... les autorités ne pouvaient choisir une enseigne plus appropriée pour orner notre P. C. C'est bien de sport qu'il va s'agir, et de sérieux.

Nous fouillons l'anatomie de la maison avec nos torches électriques, car l'éclairage n'existe que dans les deux pièces que nous occupons à l'étage. De leurs correspondantes du rez-de-chaussée, l'une est un dépôt de matériel, l'autre une grange. Une toilette de fortune a été montée sous l'escalier. Nos chambres devaient servir de salles de réunion, car nous

y dénichons dans les coins des encriers, des programmes, une documentation.

Nos bagages empilés de différentes manières constituent un mobilier. Nous apprécierons plus d'une fois cet appartement de fortune pour la faculté qu'il nous donnera de nous retirer de temps en temps : l'isolement est nécessaire en voyage à la détente de l'esprit. Soupçonnons-nous à quel point nous aurons besoin de cette détente, de tout notre calme dans les jours prochains ? Avons-nous des appréhensions ? Prévoyons-nous ?

Pas du tout ! Nous prenons béatement possession des matelas du Sport Kolübü, nous déployons nos moustiquaires et nous nous abandonnons au sommeil de plomb des veilles de réussites assurées.

TROISIÈME PARTIE

AUTOUR DE VAN

CHAPITRE XIX

CHEZ LE GOUVERNEUR

Radieux matin que celui de cette première journée à Van ! La lumière est d'une qualité plus rare que de coutume. Elle dévale à flots de l'est, des montagnes, sur lesquelles s'ouvrent nos fenêtres. Devant nous, la mairie neuve bourdonne déjà d'entrées et de sorties. Et dans l'avenue qui commence la ville à nos pieds, circule une foule pressée.

Nous nous amusons d'un vieux paysan kurde, qui accourt dans l'intention manifeste de vendre des tapis et de faire soigner deux moutons : il a trouvé la solution de coudre les moutons dans les tapis, et de bâter sa mule avec deux poches équilibrées. Les ovins sont tout surpris de ce moyen de transport douillet et dodelinent béatement de la tête au rythme du pas de la mule.

Nous sommes dispos. Tout va bien. C'était évidemment ici qu'il fallait venir : l'animation de ce réveil de ville ne trompe point sur l'importance que possède Van comme antenne dans le Kurdistan. Nulle part ailleurs nous n'aurions eu une situation aussi privilégiée pour nos recherches. Et nous nous habillons, nous déjeunons gaiement, au bruit des interpellations du dehors, des passages de troupes, des coups de bâton sur des croupes animales variées.

Le petit restaurant nous a délégué une théorie de valets, tous porteurs de choses plus succulentes les unes que les autres : pains chauds, œufs, beurre, confitures, yogourt, thé, etc... J'oublie les melons, les fruits. Ustün nous surprend vers les 10 heures dans une ambiance optimiste.

Il est lui-même des mieux disposés.

— Croiriez-vous que je connaissais déjà la France avant de vous voir, dit-il ?

— Auriez-vous accompli un voyage à Paris ?

— Non, je n'ai pas bougé de mon pays. Mais les hasards d'annonces de presse m'ont valu de lier correspondance avec une Française, dans le but de nous apprendre mutuellement nos langues respectives.

— Il me cite le nom de cette compatriote, absolument ignorée de moi, qui du fond d'une petite province, et depuis des années, échange des lettres fidèles avec cet homme de l'autre bout du continent... Que ne donnerait-elle, quelle qu'elle soit, pour être à ma place et voir brusquement apparaître celui à qui elle a tant écrit ? A moins que, romanesque prudente et méfiante des déceptions, elle ne préfère demeurer dans le mystère de cette longue conversation où les interlocuteurs se rapprochent, communient chaque jour davantage sans se révéler leurs traits, laissant, pour cela, travailler leurs imaginations ?

Je ne sais quels mobiles vous poussent exactement, demoiselle inconnue, ardente jeune fille ou vieille sentimentale inassouvie par l'existence ? Mais vous accomplissez une obscure et très jolie mission. On reproche aux Français de ne pas voyager : vous voyagez, vous, à votre façon. Et la sincérité de Bay Ustün en vous évoquant m'est à témoin que vous êtes une bonne ambassadrice de notre pensée — un peu aussi de notre cœur !

Pendant que mon visiteur cite les agréables comptes rendus qu'il reçoit sur nos campagnes, nos cités, un souvenir terre-à-terre me revient : nos passeports. Les amabilités dont on nous entoure et les gâteries ne doivent pas nous faire oublier les motifs pour lesquels nous avons accéléré notre venue : nous espérions trouver à Van un pli de notre ami Fahimi, nous retournant avec nos passeports son visa pour l'Iran, et une mention d'entrée spéciale à l'appui.

— Me permettez-vous un saut jusqu'à la poste, Monsieur le Vétérinaire ?

Setke précise que c'est un plongeon plutôt qu'un saut, puisque le bureau est contigu à notre porte, sous nos pieds. Allons-y du plongeon... Ces messieurs m'accompagnent.

La présence du Veteriner Mūdürü nous affranchit de toute limitation d'accès public. L'installation est d'ailleurs fruste : on a caissonné en planches les comptoirs, les cloisons, les guichets. Un nombre de clients infime, mais régulièrement renouvelé, attend stoïquement le tour que... répandus des deux côtés de la barricade nous sommes en train de voler. Nous sommes chez nous !

Un employé aux petits soins « descend » une à une les cases de la poste restante, d'un doigt et d'un œil exercés. Ma pleine confiance en cette recherche se mue peu à peu en perplexité. L'enveloppe désirée ne vient point... Il faut nous rendre à l'évidence : rien, absolument rien !

Notre assurance était à ce point totale que Setke n'avait jamais, pas même une seconde, douté de nous. Il serait en droit de s'étonner devant cette irrégularité persistante ? Mais il nous a déjà trop engagé son estime pour nous la retirer ainsi. Sa foi, son amitié nous demeurent acquises, et je sens qu'il défendra notre cause avec autant d'ardeur à présent qu'auparavant.

D'ailleurs, rien n'est désespéré ? On connaît bien les attermoissements des ambassades ? Je préfère prendre et présenter les choses ainsi à la légère, sans nous éterniser dans cette baraque, où pour aujourd'hui plus rien, hélas, ne nous retient.

Malgré cela, Ustün semble mal impressionné, et ses sentiments se conçoivent. Il s'explique difficilement cette absence de passeports dans une mission officielle. Pour éviter ces fausses situations, nous aurions mieux fait d'attendre à Ankara la réponse iranienne. Mais alors, quel temps perdu ? Que d'intéressants trajets déjà accomplis à ce jour, que, dans l'autre

cas, l'avance de la saison nous aurait peut-être interdits ? Je continue à énumérer les arguments d'un ton désinvolte, concluant que nous avons largement de quoi nous occuper à Van, et autour de Van, si on nous y autorise, pour donner un nouveau délai à Leurs Excellences de Téhéran et d'Ankara.

— Il serait opportun pour cela et en tout état de cause d'aller nous présenter au Gouverneur, dit Setke : nous lui soumettrions votre position et lui demanderions des facilités provisoires de déplacement.

Ustün approuve pleinement cette idée. Mieux vaut aller au-devant d'un problème que de demeurer passif, jusqu'à ce que les difficultés se nouent autour de vous : il est alors bien moins aisé de les écarter. J'accepte donc de solliciter immédiatement l'audience du Gouverneur, ne serait-ce que pour m'acquitter d'une obligation de convenances. Mais je repasserai tout seul à la poste, pour adresser à Meyer un pressant rappel d'intervention.

Le Sport Kolübü est doté d'un jardin envahi de verdure. Nous y buvons le thé rituel, en devisant de choses d'élevage.

Les ruses d'un chat me donnent des distractions. Ce félin blanc guette les oiseaux venus chercher l'ombre. Quand l'un d'eux se pose dans l'arbre qu'il surveille, il commence à griffes douces l'escalade du tronc. Ses proies lui échappent d'un coup d'aile pendant son bond final. Mais la chaleur s'accroissant, je parierais pour une réussite sur quelque gros moineau gavé et assoupi...

★★

L'avenue qui mène au Palais du Gouverneur est plus avancée que les autres. Il y en a à l'état de simple tracé, plantées d'arbres. De plus favorisées se sont déjà bordées de maisons. Le sol de toutes n'a été que vaguement gratté, nivelé, et un peu damé par la circulation. Cette avenue-ci en est au stade de l'empierrement, mais avant cylindrage... Si c'est un

honneur d'y passer, c'est aussi une gymnastique perfide aux pneumatiques. Et nous parvenons au porche de S. Exc. Süheyp Harafakoglu dans des saccades dignes d'une attraction de Magic City.

L'aspect militaire des abords, puis de la Résidence, me plaît aussitôt. Ordre, discipline, rapidité de décision sont dans l'air. Des officiers boutonnés jusqu'au col et bottés de reflets, montent ou descendent l'escalier. J'ignore si j'aurai un accueil favorable, mais il ne devrait pas être flou. En tous cas, nous sommes vite appelés. Le respectable Turc qui faisait anti-chambre avant nous, embarrassé d'un volumineux dossier, nous lance un regard envieux et navré.

Le Gouverneur est un grand homme anguleux, aux mains de lutteur, qui considère comme superflues les politesses compliquées.

— Je vous aiderai, me dit-il, au bout de quelques instants de vif entretien avec Setke. Vos buts sont très intéressants ; on a peu fait encore pour la laine, qui est une des plus importantes richesses économiques de la région, et la question est primordiale.

Son langage est d'une stricte sobriété, mais courtois. Le premier contact avait été réfrigérant. Les yeux noirs, dans le visage rudement taillé, me considéraient sans faveur ni hostilité. La vigueur du shake-hand pouvait aussi bien provenir de la musculature athlétique, que d'une intention de cordialité. Eh bien, le Gouverneur voulait simplement se renseigner sur nous auprès de Setke, avant de prendre une position marquée.

A présent, il m'écoute exposer mes projets. Une carte murale assez détaillée — détails peut-être sujets à caution... — l'aide à me suivre, et bientôt à me conseiller. Les plateaux au nord de Hakari sont les plus moutonniers : c'est l'immense alpage de Nebirnao vers lequel montent chaque année les grands troupeaux, sans que l'on sache d'ailleurs au juste où

ni comment se groupent leurs mouvances. Le cœur me bat légèrement, car je sais qu'au bout de cette conversation scientifique va se poser la minuscule, mais impérieuse question des visas de circulation, donc des papiers absents...

Nous l'abordons, Setke et moi, comme une vétille dont la mise au point ne fait pas de doute un instant. Nous narrons avec le plus grand calme nos avatars à Elazik, Varto, Tatvan. Nous plaisantons leur quasi-gravité étant donnée la bêtise qui les motivait. Et nous expliquons pourquoi nous décidâmes de rallier Van au plus tôt. Son Excellence se déclare bien convaincue qu'un programme aussi sérieux que celui dont nous discutons ne saurait être mis en échec par une histoire de tampons.

Puisque nous n'avons pas de passeports, on nous en fera ici, comme si, résidant à Van — ce qui est notre cas depuis hier soir, effectivement... — nous désirions parcourir la région. Voici qui est résolu avec élégance et célérité ! Et avec tant de simplicité, que la faveur accordée pourrait en paraître affaiblie : or je ne tarderai pas à avoir la preuve de son caractère exceptionnel.

Le Gouverneur sonne, donne les ordres nécessaires à notre sujet, et revient à la carte murale et aux destinées du Kurdistan.

La tâche à accomplir écrase ce réalisateur, tout en exaltant son désir d'action : c'est la bonne façon d'être écrasé. Le pétrole, peut-être le cuivre, attendent le mineur. Le bois est prêt à tomber sous la hache. On ne tire des salines qu'une infime partie de leurs possibilités. Le bétail, les produits alimentaires répondront à tous les nouveaux débouchés. Il y a en plus de ce que l'on connaît, ce qui n'est pas encore trouvé, ni même prospecté : les pistes s'ouvrent seulement. Qui sait par exemple si l'arsenic, découvert à Kars, n'existe pas aussi dans les monts kurdes ?

Pour ce qui est, *a fortiori*, pour ce qui sera, l'exutoire routier par le nord, par Erzeroum, ne suffit pas. Suheyp Harafakoglu voit déjà un chemin de fer reliant Van à Diarbekir. Il a hâte que les ingénieurs se rendent sur place et dressent leurs plans. Que l'avenir immédiat (hélas souvent moins « maniable » que les esprits ardents le désireraient), que cet avenir réponde ou non à ses vœux, peu lui importe : sa mentalité est d'un dynamisme suffisant pour « déclencher » la région avant même l'installation matérielle des moyens. J'ajoute, égoïstement, que c'est aussi une mentalité faite pour m'aider, au lieu de me mettre des bâtons dans les roues...

L'audience s'achève amicalement. Le fils de Harafakoglu, le jeune Bedri, est étudiant à la Cité Universitaire de Paris, où il a pris pension à la maison du Japon. Ce n'est pas le premier indice que j'ai depuis un ou deux ans du mouvement de confiance qui rapproche de nous la Turquie. Les adolescents qu'on envoyait jusqu'alors se former ailleurs nous sont envoyés.

Après quelques mots sur Paris; sur le « redressement français » (1), nous quittons Son Excellence en lui promettant de la renseigner sur nos randonnées. — Je suis bien convaincu d'ailleurs que si nous l'oublions, d'autres s'en chargeraient... : l'œil de la Jeune Turquie est vigilant.

— La matinée est avancée, dis-je, en me retrouvant dehors : allons chercher mon épouse au Kolübü, déjeunons, et nous pousserons jusqu'au lac et au vieux Van ?

(1) Car tout est relatif... En 1939, il existait effectivement un redressement français, reconnu, par rapport aux pénibles années précédentes.

CHAPITRE XX

« LES » VIEUX VAN (1)

Nous avons expédié le repas fortement doté de piments, qui nous ont enflammé la gorge au vif, sans doute pour nous préparer au bain de chaleur où nous nous sommes lancés dès la fin du café.

Par les ruines, nous gagnons le pied de l'éperon occidental du Gheurab, support de la Van médiévale (Photo 18). Il est orienté ouest-est, perpendiculairement aux eaux du lac. Hier, nous sommes arrivés par sa face sud, du côté où les ruines se développent, où s'étendait donc la Van du début du siècle. En ce moment, nous passons sur sa face nord. Le rocher a des tournures de monstre préhistorique. Il retombe là dans des pâturages bucoliques. Des moutons paissent enfouis à mi-culotte. Aucune destruction ne vient rappeler que ces lieux furent violents.

Toutè cette face est bâtie de la main puissante des Seljoukides. Et l'état de conservation de leur citadelle est si parfait, que l'on s'attend à chaque instant à voir flotter un étendard sur les chemins de ronde crénelés, paraître une tête de guetteur sur une des tours d'angle, régulièrement espacées, dévaler quelque patrouille en armes sur l'un des escaliers qui réunissent entre elles les enceintes de défense.

On devine en haut de la falaise, sur la même terrasse toute en longueur de sa crête (elle n'a qu'une soixantaine de mètres de large), les quartiers résidentiels des bourgeois, des mar-

(1) Au début du 6^e siècle avant J.-C., Van avait un nom moins bref qu'aujourd'hui... C'était Semiramocerta. Son lac s'appelait Arsissa, et le voisin, celui d'Ouriniah, Matianus.

chands, des artistes. Ils étaient confinés. Une mosquée dresse son minaret immaculé et à peu près intact.

Il est vain de chercher à prendre pied pour monter : nous n'apercevons aucun point de départ possible d'escalade. Là où le rocher vertical cède la place à une pente de terre meuble, des bastions inexpugnables ont été édifiés. Les moindres fissures par où l'assaillant aurait pu s'infiltrer ont été interdites, méthodiquement. Les temps, les revers, ont chassé les hommes du Gheurab de l'ancienne Van : mais leurs pierres ou leur pisé aussi dur que la brique ont tenu, pour témoigner aux siècles futurs de la force de leur œuvre.

Nous avons pris du large pour mieux embrasser l'ensemble de la fresque. Setke, quoique tout à fait « nouveau régime », quoique plus passionné d'ouvrir les yeux sur l'avenir, en avant, qu'en arrière sur les civilisations détruites (« périmées », pense-t-il), Setke suit lui-même d'une attention captivée le splendide déploiement du Gheurab. Jusqu'à Halil qui s'enthousiasme, et qui en néglige sa vigilance conductrice ! Il manie son volant distraitemment, et il faut de terribles embardées pour lui rappeler que nous roulons dans l'herbe, et que l'herbe cache des trappes...

Nous avons dépassé maintenant le Gheurab, et piquons sur le miroitement du lac. Nous avons retrouvé une piste qui aboutit à un embarcadère, celui où mouille périodiquement le bateau du service Tatvan-Van.

Le miracle de l'eau, son éclat, ses couleurs lointaines, commencent par exercer leur charme. Et puis nos yeux la regardent de plus près, fouillent sa profondeur à nos pieds, et sont déçus... Comment peut-elle là-bas se teinter d'azur, ou par là se foncer en saphir, ailleurs en bleu de mer devant le décor rosé des monts kurdes, pour ne plus être, vue de près, que brunâtre, triste, sale ? Dans les nappes de transparence qu'y crée le soleil, pas un petit poisson spirituel, pas même une grenouille ! Et point de bateaux, ni de pêche, ni

de plaisance. *Le visage du pays est détourné de son lac...* Il n'y a à se balancer que deux vilaines embarcations, récentes, sans occupants, quelconques sabots de service (1).

Tout en échangeant avec mes compagnons ces remarques désabusées, je me déshabille : je veux faire connaissance par la peau avec cet étrange réservoir d'altitude — (n'oublions pas que sa surface est presque à 1.700 mètres). Mais je jouis plus de mon bain par les yeux que par l'épiderme... : plus je nage, plus je me délecte du cadre inoubliable de toute la rive sud, plus je jouis moralement, et plus j'éprouve une sensation physique désagréable... Ces flots ont une sorte de viscosité. Rien de tonifiant dans leur massage comme dans celui de la mer. Et quelques gorgées avalées par mégarde laissent un affreux goût fade.

Beau lac, spectaculaire, mais inamical à l'homme... Il est le domaine des sels, des saturations dignes de provoquer l'exultation des chimistes (2). Il n'encourage pas ceux qui, follement épris de la nature, ne conçoivent qu'une intime communion avec elle.

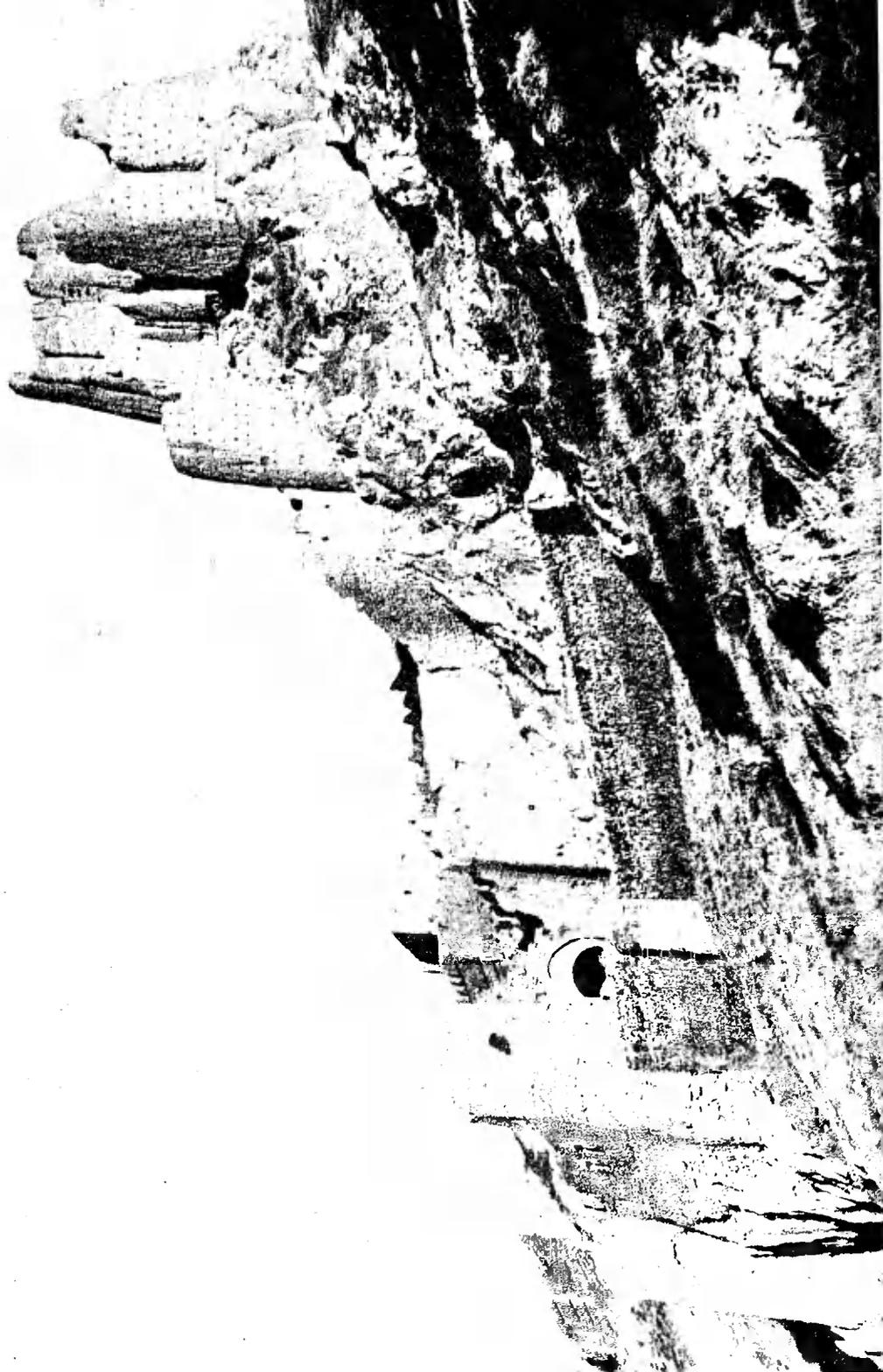
Regagnant Van, nous remarquons que la pointe du Gheurab tournée vers le lac semble accessible. Elle s'abaisse en pente assez douce, des éboulements gratifient son pied de marches, et l'on croirait distinguer une rampe d'accès prenant son point de départ au-dessus d'eux. Nous y apercevons à présent un homme, des hommes...

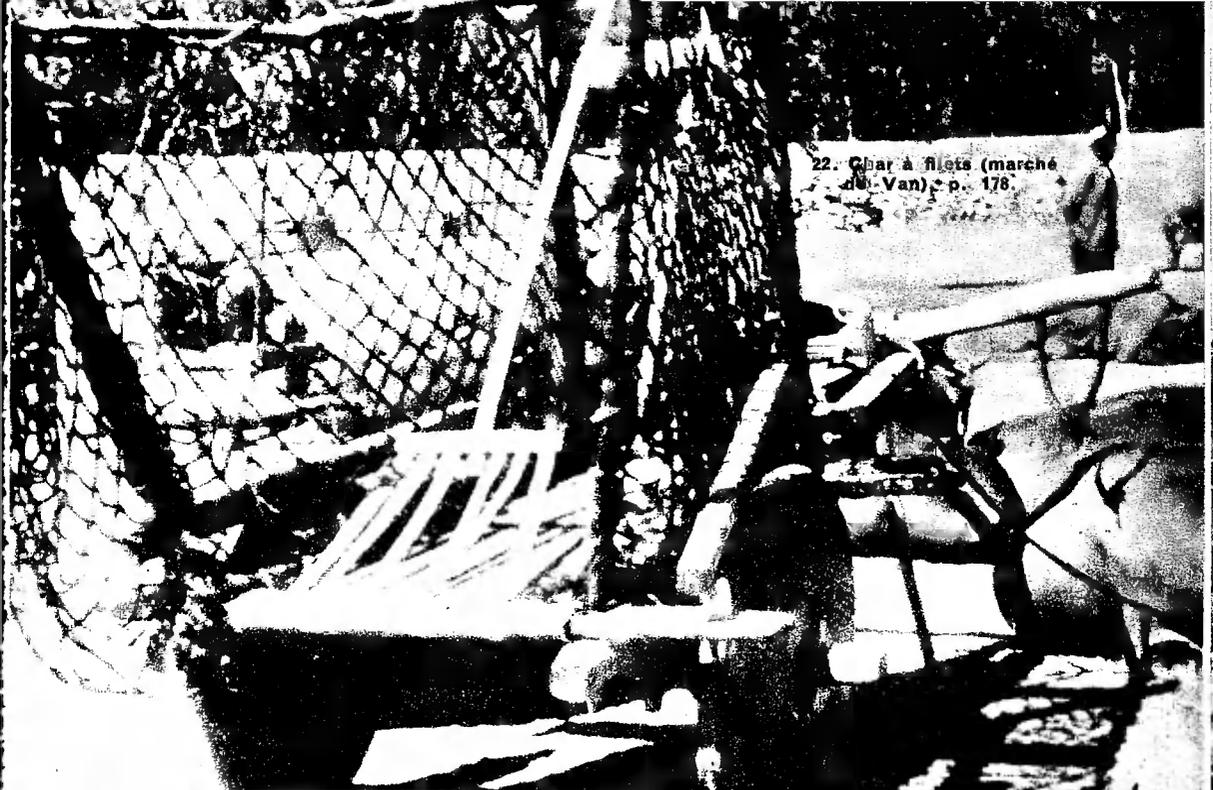
Nous mettons le cap au plus court vers cette découverte.

Un des personnages lève les mains en écran sur ses yeux : il a vu notre approche. Et lorsque nous arrivons au but mal-

(1) Il paraît pourtant que la fonte des neiges entraîne chaque année vers le lac des poissons, qui s'y maintiennent un temps en surface, où stagne l'eau pure. Mais bientôt ils remontent les rivières, dégoûtés...

(2) Les nombreux lacs de Turquie d'Asie proviennent de bassins qui se ferment par suite d'insensibles mouvements géologiques. Les rivières rassemblent alors leurs eaux dans les cuvettes naturelles.





22. Char à filets (marché
de Van) - p. 178.



22 bis. Elégante kurde.

gré les marécages de ce côté lacustre, un jeune garçon blond, rose, vigoureux, vêtu de tweed de bonne coupe, nous accueille comme dans son domaine personnel.

**

— How do you do ? répète trois fois de suite cet engageant jeune homme, en distribuant trois solides shake-hand, à Marie-Laure, à Setke, à moi-même. Quel bon vent vous amène ?

Avant d'être fixé sur notre nationalité exacte, il a auguré à nos tournures que nous étions Français, Anglais ou Italiens, ce qui lui cause une surprise visiblement agréable. Quant à lui, à son accent, il ne peut être qu'Américain. Dès que nous l'avons renseigné en deux mots sur notre mission au Kurdistan, nous lui demandons avec intérêt ce qui l'occupe. Il désigne la demi-douzaine de fainéants qui autour de nous, à raison d'un geste à la minute, rangent des civières bizarres et rassemblent un arsenal d'outils.

— J'appartiens à la mission archéologique du Professeur Lake, et nous fouillons les vestiges de l'empire de Vaneyk. C'est la troisième année que nous recevons l'autorisation de séjourner à Van dans ce but : la question est réellement passionnante. Mais il faudra que vous veniez nous voir dans la maison qui nous a été affectée, et que nous avons organisée de notre mieux ? Le Professeur et Mses Lake seront enchantés. Nous sommes assez nombreux autour d'eux, donc assez gais...

Ses gars ont à peu près fini de plier bagage. Il est l'heure de la retraite, sans qu'on soit pour cela obligé de s'interdire de bavarder encore un peu. Vaneyk ? Vaneyk ? Je serais bien curieux de savoir quel est cet ancêtre vénérable. Le jeune archéologue se fait un plaisir de nous instruire, et tout en parlant, se transforme en guide parmi ses fouilles.

Si l'on m'avait prédit que je visiterais le Gheurab, au fin fond des sauvages contrées kurdes, sous la conduite d'un savant spécialisé, j'aurais eu un sourire incrédule... Nous parcourons les murs d'une forteresse déchaussée par le pic, et qui n'a certes rien de commun ni par sa structure, ni par son époque avec la cité seljoukide du haut du roc. On pouvait de loin ne pas la distinguer du pied de la falaise, tant elle est incrustée dans ses racines, tant elle se fond avec elles. Et avant le travail des pelles, on devait ne rien remarquer d'autre qu'une sorte de hutte, informe, qu'une simple avancée. Or chacun de nos pas accroît notre surprise et, si j'ose m'exprimer ainsi, la précise.

Nous allons en effet de bloc en bloc, mais c'est de blocs géants qu'il s'agit, chacun de plusieurs tonnes, en profils grossièrement équarris. On songe malgré soi à une œuvre sabéenne, à une œuvre très ancienne, car il y a un imposant nombre de siècles que les peuples d'Asie Mineure ont délaissé la pratique de travailler ainsi la pierre, surtout la pierre monumentale. (Photo 23 bis.)

Ancienne, oui ; cependant pas tant que cela : le règne de Vaneyk se situe vers 800 av. J.-C. Période confuse pour la Turquie en général, malgré le point d'honneur de ses historiens nationaux de nouvelle souche à la « doter » d'un passé cohérent. On croit savoir que vers ces temps, et depuis 100 ou 200 ans avant jusqu'à 100 ans après, l'Anatolie subit l'invasion d'une vague indoeuropéenne qui l'aurait assujettie à l'Assyrie. Eh bien, durant ces mouvements, un empire aurait existé dans l'est, un Etat aurait connu une relative homogénéité : celui de Vaneyk.

Ses limites ? Des renseignements encore bien rudimentaires ont été acquis à ce sujet. C'est en tous cas le rapprochement et la similitude de fragments ramassés à Ras-el-Aïn, sur l'actuelle frontière turco-syrienne, près de Mardin, et à Van par un voyageur européen, qui frappèrent le Professeur

Lake, et le décidèrent à se transporter sur les lieux avec des moyens d'investigation scientifiques. Voici plusieurs saisons qu'il passe à Van ; hélas, à Van seulement : s'il n'a pas épuisé ici ses trouvailles, il arrive à ces dernières de se répéter, à présent, de fournir des pièces déjà extraites. Ce qu'il faudrait, ce serait pouvoir étendre la prospection, pousser des pointes vers les cols frontaliers iraniens (ceux où moi je vais aller), vers ces points d'irruption éternels des invasions ; des pointes aussi vers le sud, vers le Zagros, vers Mossoul, et d'abord vers Hakari, pour où je compte partir sans délai. Bref, reconnaître d'autres zones d'influence de Vaneyk, arriver à délimiter son territoire. Or les autorités cantonnent strictement la mission à Van, et n'ont pas accédé, jusqu'ici, à ses vœux d'exploration périphérique.

Ces indications me font comprendre l'extrême faveur dont je profite grâce à mes mobiles de voyage. Les moutons me valent des facilités, un plein appui officiel, dont ne bénéficie point la cause archéologique. Un gouverneur s'emballa de lui-même pour une étude qui peut se conclure par une valorisation économique. S'agit-il au contraire de vieilles pierres ? D'exhumations des temps barbares, de siècles où la Turquie se prolongea à la traîne de l'Europe ou de l'Asie, serve, ou retardataire ? De matière à élucubrations pour savants étrangers, qui ergotent sur la thèse nationale, celle du *turquisme* intégral (1) ? Pour cela, rien ne presse... Une fois de plus le présent et l'avenir priment le passé.

Et puis, des intentions cachées n'useraient-elles pas en paravent du prétexte scientifique ? Des travaux dont rien de palpable ne permet de suivre la marche ne sont-ils pas bien commodes pour qui veut dissimuler son jeu en vue d'une

(1) C'est Mustapha Kemal qui fonda l'*Association pour l'étude de l'histoire turque*. Le *turquisme* définit l'origine nationale dans les Hittites, qui auraient été les maîtres de l'Asie Mineure en 1900 av. J.-C., et dont le pouvoir s'exerçait d'ailleurs jusqu'en Asie Centrale.

action secrète ? Il n'est donc pas impossible qu'une dose de circonspection s'exerce aussi à l'égard des « ruines-trotters ».

L'Américain nous montre un squelette mis à jour cette semaine. Le corps est encore couché dans la position de son long sommeil. Son crâne va faire le bonheur du collègue chargé des mensurations anthropométriques. Des couteaux en os sont alignés un peu plus loin, sur une tablette. Ailleurs, des poteries grossières prouvent qu'on moulait sous Veneyk. Les tranches de leurs fragments étudiés au microscope livreront-elles le secret de leur pâte ?

Les blocs pachydermiques compartimentent des rudiments de salles. Qu'était ce château surhaissé au temps de sa splendeur ? A son allongement vers le lac, dans les marécages qui nous en séparent — (la berge est à quelques centaines de mètres), — il semble qu'il ait été à la fois un môle d'embarquement et une défense. Il a dû y avoir un retrait du lac de Van, découvrant ces polders où pataugent les moutons gourmands d'herbes riches ; mais nos énormes pierres grises, jadis, baignaient. Elles pouvaient servir de la sorte de port à la cité forte, de mouillage de flottille, ou, en cas de fuite, d'issue par les eaux. Issue capable de devenir instantanément une redoute imprénable, si un agresseur lassé de tourner sans succès autour des parois à pic du Gheurab s'était avisé de tâter de cet accès... Notons enfin qu'une source abondante et pure naît sous la protection du bastion.

— Cela a donc dû être un ouvrage militaire, dis-je. Mais avez-vous trouvé en haut, sur les rochers, traces des habitations qu'il aurait été censé protéger ?

L'Américain nous a déjà entraînés dans un sentier de chèvres, et son signe d'acquiescement me prouve qu'il va au-devant de ma curiosité.

Tout en montant, nous basons insensiblement vers le versant sud, le plus abrupt, celui dont nous découvrons la nudité en arrivant de Gevas. Aucune construction n'apparaissait de ce côté, et c'est à peine si l'on soupçonnait l'existence de la cité seljoukide accrochée au versant opposé, grâce à ses quartiers supérieurs dont le profil dentelait la crête.

Des plantes arborescentes bien racinées nous tendent leurs tiges à empoigner pour l'escalade. Le pied glisse sur ce sol, tantôt de roc lisse, tantôt de démolitions pulvérisées : les ruines seljoukides qui nous dominent ont dispersé jusqu'ici leurs gravats. Nous grimpons en obliquant toujours, et soudain c'est le débouché, en arrivant au faite : l'extraordinaire panorama méridional déroulé jusqu'à la barrière relativement éloignée des montagnes.

Elle est là devant nous, la Van d'avant la guerre de 1914, en sa mutilation colossale. Aucun détail, aucune meurtrissure ne nous en échappent. De cet observatoire impitoyable de près de 150 mètres, aidés encore par nos jumelles, nous fouillons ses moindres plaies.

Une haute tour ronde se dresse, sauve, auprès d'un bloc rasé qui devait être un temple. Deux mosquées majestueuses ont toujours, chacune, leur minaret et leur coupole : mais une des coupoles est éventrée, et livre à notre vue plongeante la délicate palette de ses fresques. L'écheveau des rues se distingue comme sur une carte : nulle part droites, elles se faufilent telles un delta de fleuve, entre les maisons et les palais effondrés. L'emplacement entier de Van n'est qu'un vaste hérissément de pans de murs ébréchés, tailladés, où quelque monument à moitié épargné par miracle, quelque faitage crénelé, viennent poser une vive note orientale.

Nous nous émouvions à traverser hier soir la ville défunte, mais notre émotion se limitait au quartier parcouru par l'auto, à une demeure particulièrement massacrée, aux rencontres d'un seul trajet : d'ici, nous embrassons toute l'étendue du

désastre, et nos yeux errent entre lui et les douces oasis qui verdissent à l'arrière-plan, d'où sortent troupeaux et chars, et où renaît la vie.

Le jeune savant nous ramène doucement de notre extase lointaine vers la muraille rocheuse à laquelle nous tournons le dos. Elle est, en fait, digne d'intérêt : on la croirait « dressée » de main d'homme tant elle est unie. Sur l'étroite corniche qui court devant elle, et sur laquelle nous nous tenons, débouchent des trous rectangulaires. Nous franchissons un de ces seuils. Une obscure caverne nous absorbe, où quelques instants sont nécessaires pour acclimater notre vue : un cri de stupeur nous échappe...

Nous sommes dans une chambre sensiblement taillée en cube. Quel temps, quelle patience il a fallu pour travailler ce roc rebelle ! Au sol, aux murs, à la voûte, il est là, en sa rigide surface ; il nous emprisonne. Et des milliers, peut-être des millions de feux successifs l'ont noirci de leurs fumées. Des logettes sont creusées par endroits. Je note une saignée en gradins rudimentaires, qui ont pu servir à soutenir du luminaire à des hauteurs diverses. Et l'on évoque en rêve, — à défaut des éléments de reconstitution, — ce que devait être la vie dans ces inaccessibles chambres fortes, ouvertes sur le vide...

On y imagine tournant sur des pieux, au-dessus de feux énormes, des quartiers de venaisons qui peu à peu suintaient de graisse fondante et crépitante. Ces morceaux de bêtes sauvages, peut-être ces bêtes sauvages entières furent hissées du pied du roc jusqu'à la mince corniche, au moyen de liens noués bout à bout ; le ravitaillement se faisait plus vite ainsi et à moins de peine que s'il avait fallu le monter à dos d'homme.

D'autres chambres que celle où nous sommes existent à côté de nous et aussi sur d'autres points du Gheurab. Nous concevons combien il doit être captivant d'explorer chacune

d'elles, et d'essayer d'arracher les secrets de cette très ancienne agglomération humaine.

— Puisque vous avez fait l'effort de l'ascension, voulez-vous en profiter pour aller jusqu'à la cité musulmane ? nous propose le collaborateur du Professeur Lake.

Quelques enjambées et quelques sauts de ruines nous portent parmi ce qui d'en-bas avait figure de ville sensiblement intacte... Des crevasses de plusieurs mètres d'ouverture tranchent la ligne de faite, créant des interdictions de passage. Et si les murs de ceinture, plus épais, mieux fondés, ont résisté. la salade des murs internes est quelque chose d'indescriptible ! Tous les matériaux de constructions s'y mêlent en colorations multiples, où l'or et le rose dominent. Je retrouve une impression que j'éprouvai en 1937 dans le nid d'aigles des Khans de Kalat, en Belouchistan. Là-bas aussi, rien dans la silhouette générale ne trahissait le drame : il fallait grimper, entrer, pour découvrir l'effondrement sur place. Mais la cause était particulière, un tremblement de terre ; en outre, récente ; et de nombreux vestiges encore « vivants » des hommes chassés restaient pris dans la masse : moucharabiehs, escaliers, verreries, poteries, etc... Ici, l'œuvre de mort est ancienne ; seuls la disent les pierres, les arbustes déjà forts qui ont trouvé le temps de naître et de pousser parmi elles : leurs racines griffues, tentaculaires, ont l'air d'être là pour sauver de l'éboulement ce qui subsiste, et l'enserrent comme une proie bien à elles.

Quelque part le sol résonne creux au pied, et dangereusement... Rappel à la prudence. Nous foulons les voûtes de vastes salles souterraines. Notre marche doit y retentir avec vacarme, car des vols de pigeons sortent affolés par les craquelures. Quel beau tiré on en ferait sur l'inspirant fond de paysage du lac : de quoi surclasser Bagatelle... Des nichées d'oiseaux variés ont élu un domicile inviolable dans ces sanctuaires, seulement habités de souvenirs.

Nous nous sommes égayés, chacun suivant le sentier qui le tente, courant au coin qui l'attire. Tandis que je photographie, sous moi, presque à la verticale, une tour d'angle et de guet, avancée sur l'enceinte de pied de la ville (Photo 19), j'aperçois sur ma gauche, et à ma hauteur, Marie-Laure en train de passer sous un porche d'entrée ogival (Photo 20).

Cependant Setke, l'homme des records, s'est attaqué aux pentes abruptes de la clé de la citadelle : il s'y accroche comme une fourmi. C'est un donjon conique, puissamment flanqué, ébréché, mais solide pour des siècles, et sur lequel les innombrables petits trous qui y sont pratiqués jetteraient — sans comparaison défavorable — un vague air de construction soudanaise (Photo 21).

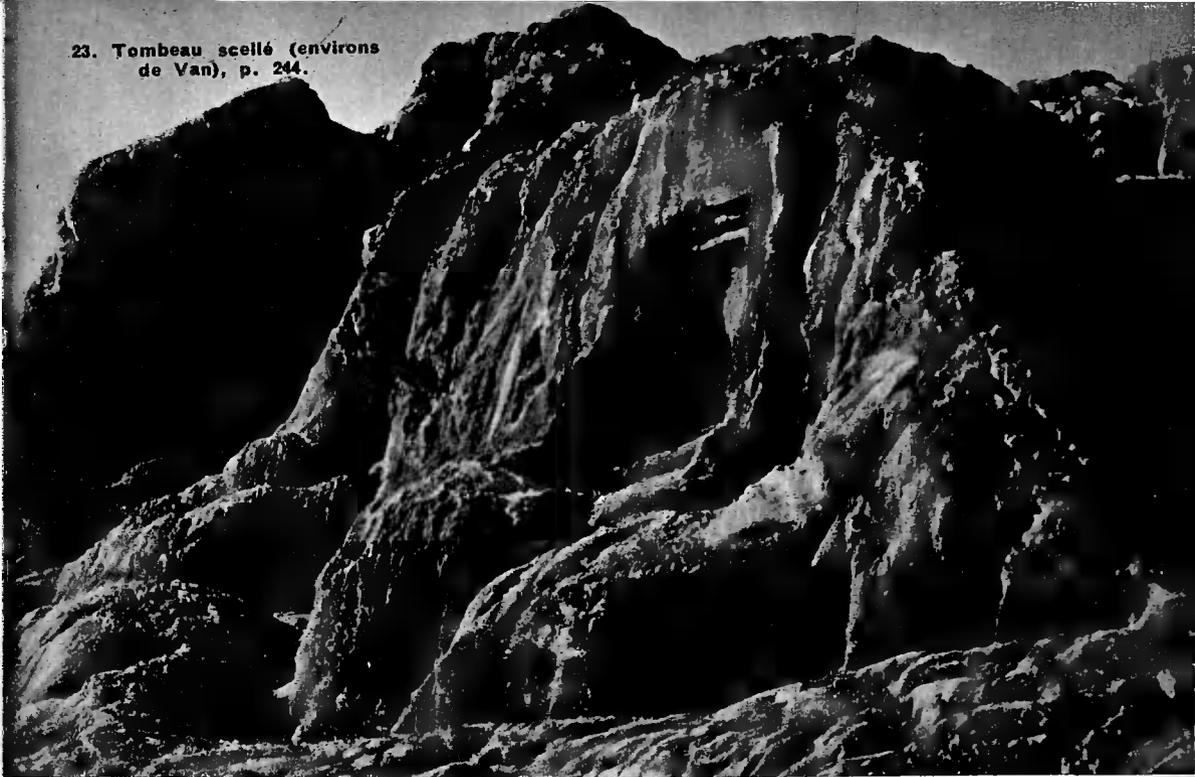
Bientôt le Gheurab s'anime de nos signaux d'enthousiasme, et se renvoie nos interpellations joyeuses.

*
**

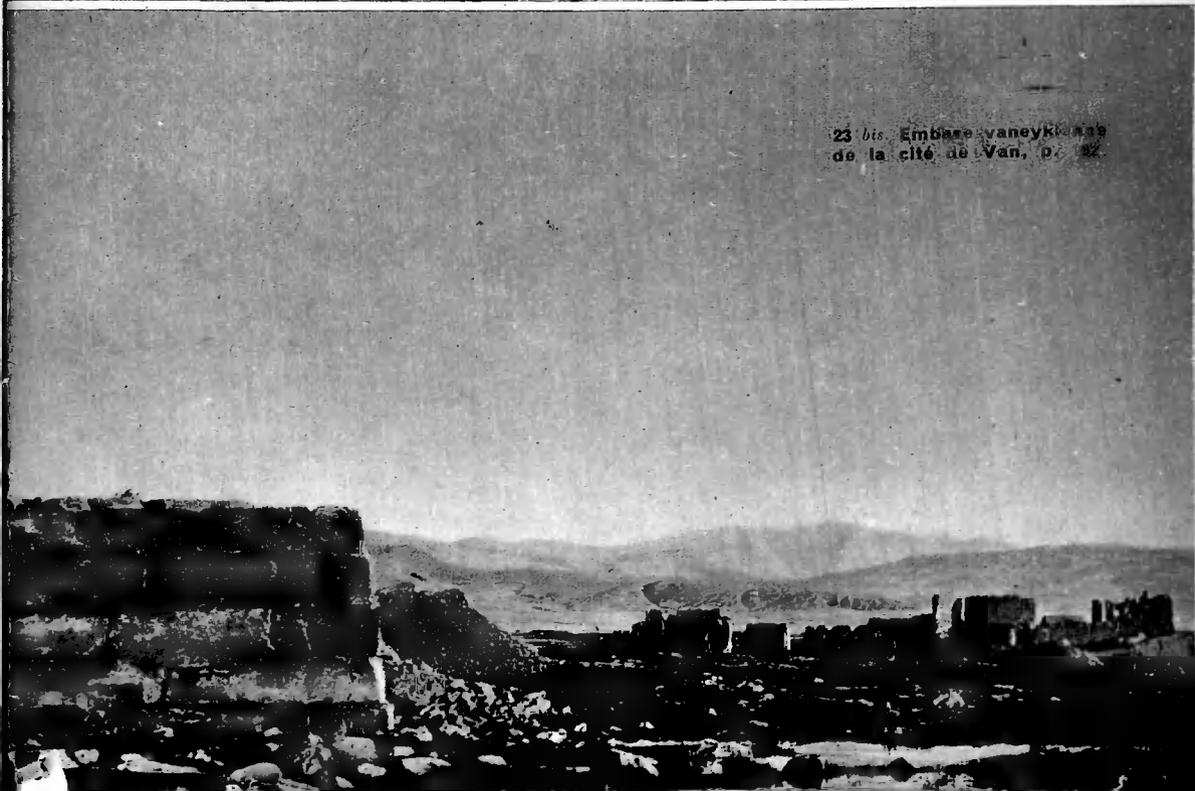
Même détruite, la cité musulmane laisse un document émouvant de ce que fut la grandeur seljoukide : nous n'avons pas d'autre sujet de conversation en redescendant de notre excursion.

Il faut bien se dire que, jusqu'au x^e siècle, l'Asie Mineure et la Turquie avaient connu trop d'invasions, trop de maîtres pour prendre une forme définie. A ce moment une invasion nouvelle, une de plus, arrive d'Asie, d'Afghanistan : la vague des Seljoukides. Fraîchement revigorés par l'islam (dont l'apostolat ne s'exerça guère en Asie qu'à partir du viii^e siècle), les Seljoukides ont des qualités de courage, d'abord, et puis de persévérance, d'organisation, de labeur constructif, que ne possédaient point les précédents envahisseurs. Et leur chef Seljouk étend ses conquêtes de la mer d'Aral à la Mésopotamie.

23. Tombeau scellé (environs
de Van), p. 244.



23 bis. Embase vaneykkanas
de la cité de Van, p. 242.



24. Village riveain avec ses piles
de bouse de vache combustible.



24 bis. Moisson.



Au xi^e siècle, son successeur Alp Aslan s'empare de l'Arménie, de la Géorgie : en 1071, près de Van, il bat l'empereur romain d'Orient Diogène (1) et le fait prisonnier.

Nous sommes sur les lieux mêmes où se consacra l'emprise seljoukide sur la Turquie. Elle devait s'étendre jusqu'à la mer Egée, et durer deux siècles d'affilée, solidement.

Gengis Khan, le ravageur Mogol, ne fit que l'interrompre. Il passa sur l'Anatolie en 1242 comme un feu de brousse, terrible, mais trop rapide, que sa course emporte en ne brûlant que des ramages superficiels. Toute l'œuvre des Seljoukides est demeurée intacte. Ils ont posé les bases, créé les règles et les coutumes de l'empire ottoman, sur lesquelles Mourad et Bayezid n'auront plus qu'à construire, pour rapidement arriver à l'apogée turque de Soliman (1). Mais nous arrivons, nous, à notre Chevrolet, et notre guide change de sujet :

— Alors, quand venez-vous dîner à la mission ? Choisissez une date ?

— Eh bien, demain, par exemple ? Car ensuite, nous ne garantissons plus rien sur nos présences à Van.

— Quelle n'est pas votre chance ! Entendu donc, et j'espère...

Il s'est interrompu : un poudroyant galop capte nos regards. Le cheval est blanc, son cavalier aussi, et leur course trace une longue flèche fumante parmi les verdure et les ruines.

— Ah ! c'est Miss Lake, nous annonce-t-il en riant ; elle vient vérifier si je ne suis pas tombé prisonnier aux mains de Vaneyk...

(1) Diogène commença par être un général de l'Empire romain de Byzance, avant de devenir empereur par son mariage avec la régente Eudoxie. Il porta le nom de Romain IV.

(1) Un historien de mes amis use, au sujet des Seljoukides, d'une expression imagée : « Ils ont lancé le vaisseau turc », résume-t-il.

La jeune fille est déjà là, immobilisant son nerveux des-
trier d'une poigne ferme. Elle est blonde, sportive, pleine de
chic.

— Et... vous, êtes-vous aussi une savante ? dis-je, pru-
demment, une fois que les présentations sont faites, me sou-
venant de l'air rébarbatif que se croient trop souvent obligées
de prendre — lorsqu'il ne leur est pas naturel... — les jeunes
filles de chez nous adeptes de la science pure.

— Bien sûr ! s'écrie-t-elle avec un enthousiasme qui n'a
rien de livresque. Enfin, mettons une apprentie-savante.

Comme son compagnon, on sent qu'elle vit ainsi qu'un
roman les inégales journées de ces recherches, où les temps
plus ou moins longs d'effort ardu alternent avec de brusques
découvertes. Nous nous excusons encore une fois du retard
dont nous avons été la cause. Nous confirmons l'accord pour
le dîner de demain. Tout étant dit, Miss Lake, comme dans
les films, repart à la charge...



REMARQUE A PROPOS DE CE CHAPITRE. — *Il y a beaucoup d'histoires
plutôt que de l'histoire tout court sur le thème de Van. 'Sémiramis y
serait venue d'Assyrie construire sa cité favorite, et y couler chaque été
de beaux jours. Les cavernes seraient son œuvre. Les ouvrages en gros
blocs seraient-ils d'elle aussi, ou sont-ils de Vanneyk ?*

*Il est cependant curieux de noter la fréquence du nom de Semiram
attachés à plusieurs lieux du Kurdistan, à Van en particulier, pendant un
temps.*

Tamerlan passa en 1392. La cité seljoukide lui doit sa destruction.

CHAPITRE XXI

VEILLE DE DEPART

Ce matin, une bonne surprise m'attend à la poste. J'ouvre fébrilement le télégramme que me tend l'impassible employé, et qui ne peut être que la réponse au mien d'hier, une réponse de Meyer.

Le bleu est bien de Meyer, mais il ne fait point suite à mon S.O.S...

Ce qu'il me dit présentement n'est pas mauvais : Fahimi expédie les passeports, des détails suivent par lettre. C'est parfait ; cependant, je suis curieux des détails : les passeports ont-ils reçu l'apposition du visa pour Bazirga ? Et puis, ont-ils *effectivement* été mis à la poste ?

Je suis rassuré, sans être pleinement confiant ; mais je rejoins cependant Setke avec un esprit plus libre.

— Hier, me dit-il, nous avons salué S. Exc. le Gouverneur : il serait décent, aujourd'hui, de nous présenter au *Baledie Reisi* (1). Nous n'avons que la rue à traverser, et le maire est, m'a-t-on précisé, de bon conseil.

*
**

La Mairie boit l'air par de grandes baies ouvertes sur la presque fraîcheur matinale. Et le maire est en harmonie avec cette ambiance saine. Portant moins de la quarantaine malgré l'argent de sa chevelure, le visage expressif, l'œil clair, rieur et séducteur, le geste facile et rapide, il a un rayonnement

(1) Le maire.

qui se distingue de la réserve — que je crois avoir déjà décrite — des Turcs en général.

Son bureau lui sert à la fois pour la réception et le travail. Quelques dossiers, du courrier qui n'y doit pas moisir chargent la table. Aux murs d'éloquentes statistiques, des cartes claires assemblées avec goût. On sent chez cet homme dynamique un plaisir réel à voir du monde, et loin d'en être gêné, il semble que cela l'inspire. Ce genre de caractères existe dans tous les pays du monde et sous tous les costumes : il est d'or... Savoir allier le labeur et l'agrément, égayer l'un par l'autre ! Il y a de quoi rendre jaloux ceux auxquels la réflexion nécessite le vase clos et le silence des cryptes.

Le Baledie Reisi nous raconte la croissance de sa ville en la regardant défiler par sa fenêtre. C'est toujours le même afflux bruyant, coloré et odoriférant de la campagne vers le centre de négoce.

Lui, il n'a pas du tout honte — il ne le claironne pas, tout au moins — des types démodés et des choses désuètes. Il s'en amuse avec nous ! Et nous rions d'un vieux Kurde rouge et bleu, à calotte noire, qui s'avance dignement au rythme de sa canne. La poignée est un bec de cuivre colossal, ouvragé à outrance. L'artisan a voulu y mettre son maximum d'adresse sur le maximum de métal...

Quelques citadins aperçoivent leur maire à la croisée et lui adressent un salut déférent, auquel répond un geste cordial. Passe un montagnard crineux et loqueteux poussant une famélique caravane. Devant l'édifice public, dont il connaît à peu près la signification, il arrête ses bêtes, un bon moment : il balaye lentement du regard la façade, comme s'il en enregistrerait les moindres détails. Il nous regarde, nous aussi. Il ne salue pas. Cette longue attention, sa halte, c'est son salut.

Notre hôte nous questionne à présent sur notre prochain projet : Hakari, répondons-nous. Aussitôt, il nous explique

l'itinéraire d'approche du massif : ensuite, il doit n'y avoir qu'une piste unique, donc point de risques d'erreur... Il nous donne des conseils pour les vivres, nous précise l'emplacement des postes militaires qu'il connaît. Un aromatique café turc couronne cette entrevue utile. Le nombre d'employés qui tentent d'entrer croît de minute en minute : c'est une répétition constante de portes entrebaillées, de têtes qui se glissent et, à notre vue, ressortent. Nous prenons congé.

Dans le vestibule, un groupe d'éclopés et de petites gens est massé en « position d'attente » : le premier de ces messieurs est introduit à notre place... Et je souris, en remarquant que dans toutes les mairies de républiques, fussent-elles françaises ou turques, même perdues au fin fond des montagnes, les maires traînent le même boulet d'électeurs indésirables !

**

Les renseignements recueillis à l'instant nous suffisent. Inutile, pour cette fois, de « cuisiner » les cuisines de l'hôtel, et de nous affliger d'une réclame inopportune. Après une bonne sieste, nous prenons, Marie-Laure et moi, le chemin de la place du marché pour tout de suite acheter les provisions, pendant que Setke s'assurera auprès d'Halil que rien ne manque à la voiture : comme en Afrique, comme aux Indes, c'est l'empilage des bidons étamés avant les très longues courses.

Les rues attenantes à la grand'place sont bourrées de boutiques. Elles n'ont pas la chance de l'artère principale (celle des auberges, du Sport Kolübü, de la Mairie), d'avoir des arbres ; et comme on n'a voulu à aucun prix construire à l'orientale, en voies étroites, et que l'on a bâti à espacement normal, « moderne », le soleil s'enfourne librement, rageusement ! Tout cuit dans le bourdonnement des mouches.

Nous résistons à la tentation du raisin, des prunes juteuses, craquelées de chaleur, qui s'écraseraient, pour nous en tenir aux fruits durs : pommes et pastèques. Les pommes de terre, haricots, tombent également dans nos filets. Forte réserve de sucre. Cet approvisionnement terminé, nous nous attardons dans le quartier qui, avec le déclin de l'après-midi, peu à peu s'éveille.

Une longue station d'abord pour voir ferrer un bœuf. Celui-ci a été « fauché » par un ingénieux rappel de cordes, et se laisse de fort mauvais gré clouer ses plaquettes. Des deux ongles de chaque patte, un seul est garni de métal, et encore à l'avant-main seule. Pendant que dure l'opération, la tête de l'animal repose par terre. Il pousse un sourd mugissement continu, qui éclate par instants à un diapason féroce. Ce souffle de forge soulève la poussière, qui retombe en poudre fine sur les naseaux et dans les yeux.

D'autres patients attendent leur tour, inconsciemment, sans quoi ils commenceraient déjà leur défense... Et ils contemplent l'inconfort de leur collègue avec autant d'impassibilité qu'ils en témoigneraient à un train, — si le chemin de fer avait poussé ses rails jusqu'à Van.

Beaucoup d'autres bêtes résignées attendent autre chose, autre part. Elles forment des « paquets » : debout, couchées, attachées ou libres. Leur plus grand nombre occupe la place, carrée. Il y a des moutons, plus encornés que gras, auxquels le boucher réserve un coup de couteau imminent. Des chèvres, perchées chaque fois qu'elles le peuvent : sur des tas de bois ou des sacs, par habitude de grimper. De splendides attelages de vaches rouges, semblables à nos limousines. Par un dispositif que je n'ai pas remarqué ailleurs, la contenance de leurs chars — eux pareils à ce qu'ils sont partout — est augmentée par un filet à larges mailles tendu sur des gaules latérales (Photo 22).

Cette énorme écurie est écrasée par le bain de plein soleil qu'elle subit depuis plusieurs heures de suite, et semble inconsciente.

Une, bientôt deux échoppes, qui étaient closes, ouvrent leurs volets branlants. Une bande de manœuvres en sort. Un lourd camion arrive en cahotant sur les inégalités du sol. Nous assistons à l'expédition d'un gros lot de laines. Les toisons volent de main à main et vont tapisser en couches la plateforme du Ford. De temps en temps, une retombée sourde décèle que la toison devait contenir une pierre...

Un agent de la Russie a, paraît-il, le mois dernier, acheté quarante tonnes : les lots des deux marchands qui emballent devant nous font partie de l'achat. Ainsi se prêtent-ils la main et agissent-ils en commun (1). Leur surveillant est accablé de chaleur et s'est assis sur une marche. Il suit le travail d'un œil probablement moins endormi qu'il n'y paraît, car il marmonne de temps en temps une remarque. Machinalement, à défaut du chapelet mahométan — proscrit par la mode — ses doigts égrènent les anneaux de sa chaîne de montre. Comme quoi l'athéisme officiel n'a pu vaincre l'habitude... Les cœurs ont beau ne plus prier, les réflexes persistent ! Et il m'a fallu venir en Turquie pour voir « dire sa chaîne de montre »...

L'heure approche trop vite de nous rendre à la Mission américaine. Nous retrouvons, au Kolübü, Setke, Halil, qui a

(1) On est renversé de l'exiguïté et de la pauvreté de ces comptoirs de petits trafiquants — petits en apparence — par rapport au volume des affaires qui, un beau jour, y mûrissent et s'y traitent. Je me rappelle un de ces négociants, souffreteux, de triste mine, auquel j'ai arraché entre deux cigarettes des renseignements inappréciables sur les richesses lainières des montagnes. Personne ne m'a documenté comme lui. Il me remit même des échantillons. Sans être allé aussi avant que nous devons le faire par la suite, il avait assez circulé, et surtout assez su questionner, pour très bien connaître le problème ovin kurde.

ausculté et gavé sa voiture : il va tout de suite être mis à l'essai en nous conduisant chez le Professeur Lake.

*
**

C'est hors de la Van nouvelle, dans les premiers quartiers sinistrés, où des maisons préservées voisinent avec des ruines, que se dresse la résidence américaine.

Une cour pierrée pour sabots de mules entoure cette grande bâtisse. Au delà de ses murettes d'enceinte ondule le terrain vague, où les bosses sont des constructions effondrées, les trous des caves anciennes.

Nous pénétrons directement dans une immense pièce qui occupe toute la longueur du rez-de-chaussée du côté de la façade d'accueil. La mission en a heureusement fait son leaving-room, ainsi qu'en atteste le mobilier : tables chargées de revues (qui font date !), rocking-chairs de paille, table de repas où sont rangés des verres à cocktails, autres tables où sont juchés des appareils d'observation ou de photographie, sur des montures fragiles. L' « atmosphère » y est. Le travail est dans l'air, les aises ont leur place et, surtout, je flaire un esprit d'équipe original.

Mais voici venir un vieillard plein de verdeur, suivi d'une souriante compagne. Le Professeur Kirsopp Lake et sa femme nous manifestent leur joie d'avoir des hôtes français. Leur fille paraît, avec notre ami d'hier. Un autre membre de la mission surgit du dehors, contrairement à ses collègues qui arrivent en série de l'intérieur de la maison. « C'est notre photographe, m'explique le Professeur : son domaine occupe une dépendance. Il a toujours du mal à s'arracher à sa besogne... » Evidemment, dans un cabinet noir, on ne lit pas facilement l'heure !

D'ailleurs chacun doit être passionné par ce qu'il fait, car la plupart des collaborateurs du maître — tous spécialisés —

ont tous l'air de venir d'interrompre leurs occupations à l'instant. Ils sont bientôt au complet, et mettent la même ardeur à confectionner le cocktail que celle avec laquelle ils étudient Vaneyk...

J'avais déjà savouré les liquides incendiaires de militaires anglais aux Indes, et, chez nous, les « cordiaux » d'hommes de polo ou de nautiques : cette mixture d'archéologues est une nouveauté, même en force ! La couperose monte généreusement sur toutes les faces. Et on a eu la mesure large, car il en reste au moins pour trois services. Nous voici bien dans les meilleures dispositions pour visiter l'installation avant de passer à table.

Il faut rendre hommage aux Anglo-Saxons en ce qui est de savoir « traiter » un logement, quel qu'il soit, où qu'il soit. Ils ont l'art de faire « personnel » avec les locaux les plus quelconques. Ils ont le génie des petites trouvailles. Nous parcourons les chambres, individuelles ou dortoirs. Les literies type « troupe » sont gainées des couvertures brunes à longue laine, fabriquées manuellement à Van, et de tartans d'Ecosse. Un mobilier de fortune improvise le même confort (aux matériaux près) que celui d'une villa de Boston. Des tablettes bien placées mettent à portée de la main livres, appareils, objets.

Les salles de recherches, d'analyse, de classement sont en ordre dans le désordre. Le travail dans la ruche Lake suit un plan méthodique : chaque jour doit marquer un progrès dans le chemin qui conduit à la grande lumière sur Vaneyk. Ce gros Leika resté pendu au-dessus d'un débris de poterie, sur une planche, ou encore ce microscope braqué sur je ne sais quel résidu impalpable, sont bien l'image de l'opiniâtre et continu labeur tendu vers l'« objectif ».

Labeur qui sait heureusement se suspendre : nous sommes maintenant réunis autour d'une oie fameuse, bien arrosée, et nous devisons des joies de l'expatriation. Les occasions

telles celles-ci paraissent meilleures parce que rares. Elles s'enrichissent de riens : un petit plat soigné, une bonne bouteille, qui eussent passé inaperçus dans la pléthore, ici, enchantent.

Le convive dernier arrivé est un conservateur turc d'un grand musée d'Istanbul, qui est attaché à la mission. Il ne la quitte ni d'une heure, ni d'une semelle. C'est « M. le Commissaire »... Je n'ai guère observé œil plus actif, oreille plus fine à saisir ce qui se dit aux quatre coins d'une réunion ! Avec cela, il ne cesse pas de sourire. Je ne sais pourquoi, sous l'attention et les questions de ce très vif vieil homme, je ne démêle pas s'il ne cherche qu'à être affable, ou bien s'il enquête... Sans l'offenser, comme *mentor*, je lui préfère notre cher et franc Setke.

— Alors, vous partez demain pour les hauts plateaux du côté de Hakari ? est la phrase qui revient constamment sur un ton d'envie.

Lake répète l'intérêt qu'il y aurait à étendre les prospections hors de Van. Il déplore son immobilité (1) et la compare à l'indépendance que les moutons me procurent. Il est réduit à des « excursions ». L'autre jour, tout le monde s'est transporté en famille — bien entendu avec M. le Commissaire — aux abords de l'Ararat, dont la vue est grandiose. La mission dispose d'une monumentale torpédo coloniale, qui ne demanderait qu'à dévorer plus de bled !

M. le Commissaire profite d'un bref silence pour revenir à *mes* moutons, et me demande des renseignements dont le

(1) Immobilité pas absolument circonscrite à Van. Ils ont droit à sa banlieue immédiate, dont ils reconnaissent la valeur instructive. A Turkitape, ils ont identifié les vestiges d'une période remontant à 4000-3500 av. J.-C. Dans un village voisin, gardien fidèle d'autres villes ou villages plus anciens (ses aïeux...), sur l'emplacement bosselé desquels il se dresse, leur apparurent des traces de civilisation s'échelonnant de 3000 av. J.-C. jusque vers 800, époque de Vaneyk : la soudure avec les temps qui les préoccupent plus spécialement est donc localement faite.

Je crois que le lieu dit Tilkatape a eu aussi leur visite.

filet se resserre. Je crois — peut-être à tort — subir une sorte d'interrogatoire de contrôle. En tous cas, nous sommes loin des préoccupations normales d'un archéologue... C'est mon projet de sortie de Turquie par un haut col d'Iran qui surexcite maintenant son intérêt. Par chance, ce même projet provoque une réflexion d'une des jeunes femmes qui nous change de sujet tout net :

— Les bruits de guerre ne vous font-ils point hésiter au seuil d'un tel voyage ? Il va déjà vous entraîner loin au fond du Kurdistan : ensuite, en Iran, vous serez plus perdus encore... Et si, par là-dessus, vous vous lancez dans les chemins de fer russes... Votre femme vous accompagne ! Et personne ne sait de quel côté, en cas de conflit mondial, M. Staline embarquerait sa masse.

Je crois pouvoir réfuter cet avertissement sans peine :

— Chère Madame, c'est l'Ambassade de France elle-même qui soigne à Ankara l'obtention de mes visas. Ce matin, je recevais un télégramme encourageant, sans un mot de pessimisme : je suppose que si les événements avaient empiré depuis que mes compatriotes officiels ont pris en main ma cause, ils m'auraient informé...

Nous convenons tous volontiers, en conclusion, que la radio est une invention démoniaque, bonne à raboter les nerfs à heures fixes. Elle est devenue une arme, un champ de bataille sans canonnade... Et les propos repartent bon train sur des questions moins sombres.

Des alcools extraits de précieuses bouteilles aident à la digestion. Nous baignons dans une fumée où se mélangent les arômes de tabacs virginien, bordelais et pontiques... Marie-Laure, naturellement éprise d'histoire, et d'histoire lapidaire en particulier, écoute sans se lasser les explications de ces dames sur des époques un petit peu plus lointaines que celles qu'elle pratique d'habitude. Personne ne songe à jeter un coup d'œil à une montre... Il faut que la mienne accroche

mon regard, par hasard, sur mon poignet, pour que je me souvienne que nous partons à l'aube. Je me lève en invoquant ce motif.

— Allons ! Bonne chance ! dit Lake. Je crains malheureusement de peu vous revoir...

— Effectivement, nous ne reviendrons guère d'un déplacement que pour en effectuer un second, éventuellement un troisième, jusqu'à la grande expédition finale qui nous transportera vers le lac d'Ourmiah, en Perse. Mais l'avenir nous appartient pour nous revoir, et le monde...

Le report à date X... de notre prochaine rencontre — dans des années peut-être, puisque le Professeur passe rarement à Paris, et moi encore moins à New-York, et surtout à Haverford, en Pensylvanie, sa résidence... — empreint nos adieux d'une émotion qui ne s'avoue point, mais qui pèse.

Elle est de la « bonne qualité » de celles qui attendrissent de la même manière mes séparations, en Ethiopie, d'avec les hôtes d'un soir, d'avec les missionnaires catholiques ou protestants, isolés au bout des provinces de l'ouest : l'on a passé ensemble des heures d'intimité fraternelle, et que jamais, on le sait bien, la vie ne rééditera... On s'attriste...

Ici, au moins, les chances sont plus fortes. Et tandis qu'Halil — qu'il a fallu réveiller à son volant — nous emporte dans la nuit, nos amicales interjections se répondent.

CHAPITRE XXII

CHEZ LES AIGLES

Cinq heures du matin. L'entassement des bagages dans l'auto, devant le Sport Kolübü, dans l'artère majeure de Van encore muette et déserte. En face de nous, la mairie jeune turque n'est qu'une masse blafarde. Un dernier gobelet de café bouillant extrait du thermos et nous sommes en route. Le moteur bien graissé a un son voilé, velouté, comme s'il ménageait le sommeil de la ville.

Il nous faut un premier et assez long effort pour passer par dessus la croupe de 2.000 mètres qui décrit un demi-cercle au sud de Van, presque depuis le lac jusqu'à quelques kilomètres à l'est de la cité, où il se soude à une montagne de 2.500 à 3.000 : l'Arak Tagh. La montée est fort raide, tournoyante, brisée par des trous de belle taille, ou délicatement parsemée de morceaux de roc.

Un heurt violent nous tient une demi-heure à repasser la suspension avant, lame par lame, à la torche électrique. Une fracture est sommairement ligaturée.

La redescente de l'autre côté — versant sud — comporte les mêmes obstacles. Mais la clarté complète s'est faite, et tout en marchant à très prudente allure, nous courons moins de risques. Et puis, le spectacle est si grandiose...

Le soleil levé noie de ses rougeoiements la vallée du Khoshab Su, que ses rayons enfilent bien sur 50 kilomètres. Rien de plus pittoresque que de voir à nos pieds l'éveil progressif de la nature dans la bienfaisante lumière matinale : premiers attelages au labour dans le val, d'autres abordant les pistes

avec leurs chars ; symptômes d'animation des petites « fermes » kurdes, début de trottinage du menu bétail hors les enceintes.

Nous ne tardons pas à atteindre un important croisement : Ungüstanich (1). L'armée turque en a compris la valeur, en plantant son fanion à côté des cases villageoises : il va falloir subir un contrôle. Ici la piste fait une fourche : une branche part à l'est vers Baskale (j'espère la prendre un jour) (2), l'autre au sud vers Hakari, la nôtre pour l'heure présente.

Nous tressautons entre les maisons de boue sèche, sur un sol hargneux, suintant de purins divers. Habitants et animaux sortent des seuils, semblant aussi oisifs les uns que les autres... Les premiers ont le type kurde pur du vrai terroir, longues chevelures, longues moustaches ; sous la crasse de leurs vêtements percent des teintes heureuses. Les seconds, chèvres, moutons, vaches, volailles, gardent dans leur domesticité une note sauvage.

Notre moteur est sans doute plus hruyant qu'au départ, les premières fatigues ayant dû brûler son graissage, car le poste a été alerté avant de nous avoir vus. La vérification des papiers est des plus attentives. On sent qu'un filtrage sévère s'exerce. Mais les documents établis à notre intention par la bienveillance du Gouverneur nous couvrent, et nous perdons le minimum de temps.

Nous longeons à présent un petit affluent du Khoshab Su. Sa vallée s'étrangle vite et grimpe. Avec cette pente, lorsque plus haut fondent les neiges, ce doit être une belle cavale d'eau furieuse ! Presque tout de suite les moutons apparaissent en moyennes troupes : 3 à 400 têtes. Ils se déplacent rapidement, car l'herbe grillée n'a pas une grosse valeur nutritive. Les bergers trimballent un cocasse vêtement, aux

(1) Je pense que c'est le Nur Kuh de la carte britannique.

(2) C'est celle qui mène vers la passe sur l'Iran que je convoite.

raideurs de chasuble. En causant avec l'un d'eux, j'ai le loisir d'examiner cette pièce de vestiaire étrange.

C'est en somme un capuchon de feutre de laine pure, d'au moins un centimètre d'épaisseur : du vrai carton pour construction de maisons japonaises ou pour tentes finnoises. Il comprend un manchon central pour le corps, deux latéraux pour les bras. Le manchon central est fendu pour permettre de s'y introduire : mais, si on le referme, il emprisonne littéralement son homme, avec la chaleur animale, ce qui est le but.

Il paraît que les nuits les plus glaciales passent sans douleur dans ce déshabillé tout montagnard. Pour la figure, le bonnet kurde peut se rabattre. Quant aux jambes, je pense que deux moutons dévoués ont la bonne inspiration de se coucher sur elles et de leur prêter une chaude matelassure...

Le berger est condamné à promener cet attirail de jour, car il ne couche guère deux fois de suite au même endroit : le pacage l'entraîne. Il le porte donc aux épaules, comme je le disais, mais sans enfiler ses manches : seulement la rigidité de ces dernières les ramène à l'horizontale, et l'impression est créée d'un condamné qui porterait sa croix... (1).

Tandis que nous discutons avec celui-ci de la castration des agneaux, son chien gronde et me flaire comme un ennemi comestible. De doux Akbach, puis Karabach, lancés à la dérobée, ne l'apaisent nullement et ne font que provoquer l'hilarité de Marie-Laure. Nous regagnons l'auto serrés de près par le molosse, seulement contenu par d'imperceptibles ges-

(1) Les Kurdes d'Iran doivent user du même accoutrement nocturne que ceux de ce côté-ci de la frontière, si j'en juge à ces notes de Pierre Anet dans ses *Feuilles persanes* : « ... Au sommet d'une colline, une apparition étrange. C'est un homme, les bras en croix, qui se tient immobile, comme cloué sur le ciel... C'est un berger... Lentement nous approchons du crucifié et nous voyons enfin qu'il a revêtu un *aba* de feutre épais, dont les manches se tiennent raides à angle droit du corps. Il ne se sert pas des manches... Nous trouverons maintenant partout l'*aba* de feutre raidi... »

tes de son maître. Mais à peine avons-nous démarré, qu'aucune volonté humaine ne l'empêcherait de se ruer contre nos pneumatiques ! Il se fait cribler de pierrailles et ne nous abandonne que loin.

L'ascension continue dans une gorge de plus en plus encaissée, de plus en plus étroite. Des rapaces géants plangent au-dessus de nous, d'un toit de falaise à l'autre, avec ces cris plaintifs si peu en rapport avec leur cruauté et leur force. Ils doivent avoir des nichées dans les trous noirs qui percent les pans de roc, très haut, hors de l'atteinte humaine. Menaçante volière pour les bandes de moutons des parages... L'oiseau de proie n'à qu'à se laisser choir comme une pierre pour se servir... Et, par ironie, le soleil, bien monté à présent, promène l'ombre de ces vols sur les mouvantes masses laineuses.

Mais l'austérité de la nature s'accroît à tel point que les ovins disparaissent : c'est bien ma veine, à moi qui m'évertue à les chercher aux altitudes ! Force m'est de constater qu'il n'y a plus pour eux ni place ni nourriture : la gorge est d'une étroitesse étouffante, et le rocher dispute le sol à la terre meuble, l'herbe se clarifiant à l'extrême. Nous, nous tenons bon et persistons à nous élever, vivant d'espoirs : on ne nous a pas vanté en vain les surprises des plateaux ?...

La Chevrolet souffre. Ses bougies s'encrassent, son moteur cogne et ses « dessous » encaissent des chocs graves. Un col s'échancre pourtant au-dessus de nous. Une halte y sera agréable et utile : nous dépendons d'une mécanique dont il est bon de vérifier la santé de temps à autre.

Nous reprenons bientôt l'horizontale (quittée depuis des heures...) en posant nos pneus sur la plateforme du col. Elle est habitée : trois ou quatre maisons se dressent à une centaine de mètres. Le site est hardiment découpé, flanqué de hautes cimes, magnifique. Nous allions pousser jusqu'aux maisons, lorsque la surprise nous immobilise.

**

Un énorme aigle est là, à vingt mètres de nous, touché par quelque mal implacable, et il subit l'assaut de chiens féroces. Après avoir torturé tant d'agonies, il doit maintenant défendre la sienne... Le bourreau est devenu victime : curieux caprice du sort ! Sa souffrance devait depuis longtemps le ronger, l'user : un beau jour, aujourd'hui, probablement ce matin même, son orgueil a dû se rendre. Et j'imagine l'altier oiseau scrutant le massif du haut de son dernier vol pour se choisir un point de chute : l'instinct l'avertissait à coup sûr que ce serait son lieu de mort.

Pourquoi a-t-il voulu ce col, élevé, certes, mais habité ? Est-ce par un secret besoin de se rapprocher d'êtres vivants pour mourir ? Il n'ignorait point pourtant que ces êtres vivants ne pouvaient que lui être hostiles : on ne compte que des ennemis après une telle carrière... Et, à peine s'est-il posé, en effet, que, des maisons, les chiens, les premiers, sont accourus.

Nous les voyons s'acharner, hurlants, baveurs, fous : mais pas sur lui, pas encore : ils sont tenus en respect. Le grand œil jaune du rapace exorbité de colère, le hérissément de ses plumes crissantes, la terrible armature de ses pattes, sa taille d'homme exercent leur effet. Le cercle qui l'investit se borne à l'insulter de la voix et à piquer des charges : qu'un simple battement d'ailes y réponde, ou une détente du cou pelé, ou bien un geste griffeur, c'est la reculade en panique. On dirait même que les simples mouvements de l'ombre portée de la bête de proie balayent ses agresseurs...

Ah ! quelle humiliation que de finir sous la dent de modestes gardiens de troupeaux, impuissants jusque-là à empêcher le rapt d'un mouton dans la masse ! Et quelle vengeance pour eux de tenir enfin l'un des insaisissables ravis-

seurs qui tombaient du ciel pour y fuir à nouveau, leur victime aux serres !

Il est regrettable de ne pouvoir attendre le dénouement de ce petit drame de la montagne. Mais quelques heures seront nécessaires à épuiser les réactions du vautour royal avant la curée.

Nous sommes à l'aventure : depuis Ungüstanich, c'est l'inconnu, sans que nous sachions où gîte ce que nous cherchons, jusqu'où nous serons entraînés, ni où trouver un emplacement de bivouac. Peut-être obtiendrons-nous aux maisons des indications utiles ?

★★

Les velléités de plantations ordonnées révèlent la main turque. Pronostic vérifié : un *Kaïmakan* (1) séjourne ici, auprès d'un détachement de police montée et d'un officier d'artillerie.

L'arrivée de la Chevrolet, pas trop défraîchie malgré ses épreuves, obtient son succès. Ne passent à Gürpınar (1) — c'est le nom de baptême des quatre constructions neuves — que les lourds camions militaires, intermittents, qui ravitaillent en vivres et munitions le poste extrême-sud de Hakari. (Il incombe à ce poste de tenir en respect une immense et inflammable région.)

Aucune question ambiguë : évidemment ces soldats haut-perchés considèrent que la porte d'entrée de leur massif est à Ungüstanich, et que du moment qu'on nous l'ouvrît, ils n'ont pas à faire d'enquête rétrospective. Ils surveillent au delà et non en deçà de Gürpınar. Ce qui leur est confié, ce

(1) Un sous-préfet.

(1) *Gür* : rose. *Pınar* : pierre.

sont les chaînes qui les entourent : autre et plus attachante faction.

On nous renseigne très volontiers.

La conversation a lieu au centre d'une pièce dont les murs sont un vrai râtelier d'arsenal. « Persévérez, nous assure-t-on : vous trouverez, ou plutôt vous retrouverez les moutons, « les vrais ». Ils doivent occuper les alpages que traverse la piste à beaucoup plus forte altitude ». Personne ne les a vus (curieux, cette sorte de mystère qui enveloppe les mouvances ovines des Kurdes¹), mais on sait que de grandes troupes, des milliers et des milliers de têtes « sont montées » par les itinéraires usuels de leurs chefs-meneurs qui ne sont pas les sentiers de tout le monde. C'est la pleine époque de l'estivage, des *yaylaks* (2); il y a là-haut des trésors d'herbe et, de mémoire kurde, il n'est pas coutume qu'on les perde.

Mais, optimiste d'un côté, le Kaïmakan est pessimiste d'un autre : ses objections concernent la piste. Chaque voyage des camions militaires est l'occasion de dépannages de force. Les 50 ou 60 chevaux de leurs moteurs sont juste suffisants pour les arracher à certaines impasses, ou pour les hisser sur des pentes mieux adaptées à la glissade qu'à l'ascension...

Attachants propos d'hommes durs, vivant à la dure. Vie de guet perpétuel, de vigie constante. La poudre est inflammable chez les rebelles kurdes d'hier. Mais heureusement la poudre de chasse existe aussi, et l'on ne la ménage pas aux ours, aux bouquetins et aux loups : gamme de gros gibier variée et distrayante.

Nous laissons volontiers couler le temps en cette compagnie instructive.

Sur une partie déclive du col, et un peu plus évasée, siège un vétuste village aux défenses démantelées. Son pâté de logis

(1) Pâturages d'été, par opposition à *kischlaks*, stationnements d'hiver.

resserré a grand air en sa misère, dans sa majestueuse robe de montagnes. Quelques gamines gambadent dans ses pierres grises.

Le soir est venu. Frileusement, les cols se relèvent. Les hurlements des chiens n'avaient pas cessé pendant que nous bavardions, et nous avons fini par n'y plus prêter garde. Leur arrêt brusque nous surprend.

Non loin des maisons où nous sommes, dans l'ombre descendue, l'orgueilleuse agonie de l'aigle a touché son terme...

CHAPITRE XXIII

LE SORCIER DU YAYLAK

La piste à partir de Gürpınar serpente entre deux rangs de montagnes dont les surplombs et l'étranglement sont bien moindres que ceux des gorges antérieures. Aussi le soleil fouille-t-il sans pitié les bords et le fond de cette cuvette indéfinie et molle : nous perdons le bénéfice de l'ombre des falaises. Et le moteur pâtit comme nous de cette cuisson sans trêves. Le radiateur bout, fuse en vapeurs lorsqu'on le débouche ; pas un petit torrent, pas un filet d'eau chantante pour le rafraîchir ! C'est la montagne aride, ingrate.

Quant à l'herbe, donc aux moutons, inutile d'en parler : d'immenses champs de chardons, si réguliers qu'on les croirait plantés, si uniformément bleu-métallique qu'ils semblent résulter d'une sélection, azurent bizarrement les pentes. Ils seraient d'aluminium que l'effet produit ne serait point autre.

D'odieuses montagnes russes nous font conquérir péniblement cinquante mètres pour les reperdre. Nous restons pris entre deux d'entre elles. Plus moyen d'avancer ni de reculer. Une soupape a grillé. Il n'y a plus de compression. Le radiateur est vide, et l'huile brûle. Quant à l'essence, elle vaporise avant le carburateur...

Mauvaise situation, car nous n'avons aucune aide à attendre.

Cependant, tout en étant allés de panne en panne, de malheur en malheur, nous avons gagné de l'altitude. Aux chardons une herbe pâle a succédé. Et en promenant nos yeux découragés sur les montagnes qui nous murent, nous discernons les pierrailles d'un village.

Un temps de cross-country, et nous y sommes. Il est abandonné...

C'est un *Kishlak*, un centre d'hivernage, et avec les beaux mois, les Kurdes ont sorti leurs tentes en poil de chèvre et pris la montagne, poussant leurs bêtes.

Le climat et la neige n'ont pas permis ici la bâtisse de pisé courante : on a construit de bons galets. Nous visitons les foyers déserts, mais qui disent encore la vie de l'époque froide. La suie des feux est fermement restée imprégnée dans les parois. Des taches plus claires, « frottées », marquent auprès des âtres les places familières : celles d'un vieux, ou d'une vieille. D'in vraisemblables couloirs, d'une obscurité de crypte, relient les logements aux écuries. Malgré l'évacuation, les moindres lieux livrent leur destination, et parlent.

Ce village nous sauve quand même : il nous donne à supposer qu'une source en est proche, et nous la découvrons à quarante mètres en contrebas, dans une touffe de plantes vertes et de fleurs alpestres. Nous nous y désaltérons longuement, nous glaçant le palais. Puis, c'est le tour de la Chevrolet, complètement déshydratée, de recevoir sa provision bidon par bidon ou plutôt gourde par gourde... Quoique à cloche pied, elle repart.

Désormais, si la progression reste ardue et même se complique, le bienfait de l'altitude existe. L'eau du *kishlak* passé était une annonciatrice. Un peu partout des recrudescences de végétaux indiquent d'autres sources. Des ruisselets permanents dessinent des chenilles de fines herbes, parmi un pâturage en amélioration très nette. Mais nous oublions vite cet enrichissement de la nature, pour ne plus nous attacher qu'à la configuration des montagnes...

A vrai dire, ce ne sont point les grands sommets qui ont changé : leurs formes, tantôt élancées, tantôt trapues, sont

les mêmes. La nouveauté vient de petits pitons qui pointent de droite et de gauche, à l'intérieur et comme sous la protection des hautes barrières latérales. Imaginez des cônes à larges embases et à têtes étroites. Et tous supportent d'identiques édifices de blocs monumentaux, fortement veinés de rouge.

Il a fallu la volonté et la main de l'homme — d'un homme de quelle époque ? — pour aligner ou superposer ces masses. Nous visitons l'une d'elles. Le temps, la neige et sa fonte, la poussée de la glace ont provoqué des brèches, causé des éclatements. Une vague répartition intérieure subsiste. Nous avons la même impression d'antiquité que dans les vestiges de Vaneyk, sur le Gheurab, quoique le procédé soit bien plus fruste. Les blocs ont été choisis pour leur forme, sans qu'aucun ait été taillé ; et il n'en est point dix de dimensions semblables. Ici le cachet est nettement préhistorique.

De l'ouvrage où nous sommes, nous examinons ceux qui lui font face. Ces positions affrontées sont typiques dans cette sorte de selle entre les reliefs supérieurs. Il est permis d'y voir une intention de commander le passage. L'érosion est malheureusement trop forte pour découvrir, au moins lors d'un examen rapide, les modes d'existence de ces primitifs Asiatiques... On aimerait connaître leurs mœurs, leurs amitiés, leurs batailles. Batailles avec les ours, le plus souvent, sans doute ? Les contreforts rocheux qui nous dominent sont entaillés de grottes, dont les gueules noires tachent la muraille. Elles abondent. De minces aspérités, des lignes de saillies conduisent de l'une à l'autre. Je gage qu'ici, mieux encore que dans la forêt de Bingöl, un amateur de chasses s'offrirait des jouissances ! Les épieux des très anciens maîtres de ces massifs ont dû devancer son fusil spécial à cartouche explosive...

Sortis des parages des « castels », nous accédons à des plateaux presque gras, qui nous procurent une ou deux heures de répit. La surface de roulement est sensiblement plane, tou-

jours entre de hauts sommets. Cependant, à un moment, une brutale dépression plonge sur notre droite. Nous pensons aussitôt que cet entonnoir de pluies doit profiter d'une humidité de choix, et être un trésor de verdure. Faisant arrêter, nous allons à pied jusqu'au bord. Un des plus beaux spectacles de tout ce voyage nous y guette...

*
**

Nous sommes en surplomb d'au moins cent mètres. Dans une herbe vive en couleur, une troupe dense de moutons blancs dévore à belles dents, couchant le pacage dans sa marche. D'un tournant de l'encaissement débouche une procession qui se dirige en file indienne vers les bêtes : on dirait que nous arrivons juste à point pour quelque représentation attique...

Ces femmes aux sombres et amples vêtements bleu de Chine viennent sans doute de tentes que le tournant nous cache. Elles portent la plupart des récipients de terre cuite aux contours fuselés, ou des sortes de terrines, et aussi de grosiers escabeaux bas : c'est l'heure de la traite au yaylak.

Les animaux ont senti leur approche et une amusante division s'ébauche dans leur masse : un bloc s'en va de soi-même à la rencontre des paysannes, tandis que l'autre poursuit tranquillement sa progression vorace. Le premier est celui des brebis de lait, que leur lait gêne, distendant leurs mamelles trop bien alimentées par des régals d'herbes grasses, et qui courent au devant des mains libératrices... Le bloc indifférent est certainement l'ensemble des *koçus* — des agneaux — qui n'a rien de mieux à faire que de manger, et qui s'en charge...

Et voici le cortège des femmes qui se débarrasse et s'installe, avec l'aide des sombres bergers. Les trayeuses vont aux brebis avec escabeaux et terrines. Les collecteuses concentrent dans de grandes amphores les terrines pleines. La liaison est assurée par de petites filles, auxquelles se mêlent, lourdement,

les pâtres. Aucun des acteurs ne nous a aperçus et la scène se déroule donc en son naturel le plus intact. Nous avons eu le bonheur de la saisir à l'improviste. Elle est d'une pureté, d'une poésie incomparables.

Un baragouinage cacophonique nous fait faire volte-face. Halil, què les pastorales attireraient moins pour l'instant qu'un court-circuit d'allumage, était resté dans son moteur : or, il est là-bas aux prises avec un ahurissant bonhomme, et le vacarme vient de ce qu'ils se comprennent mal et haussent chacun le ton. Vociférations et gesticulations. Nous retournons voir ce qui se passe.

L'arrivant (d'où ? par où ?) est un grimaçant vieillard aux yeux brillants de malice. Sa barbe et sa chevelure sont aussi blancs que sa calotte et ses vêtements sont d'encre. Ses poses sont des contorsions. Les doigts crochus de ses mains et ceux de ses pieds nus — il semble être un pauvre homme, ou un ascète — s'agitent en étroite correspondance. Son sourire ne se relâche point, tandis que ses yeux transpercent. Mystère et bouffonnerie émanent de lui, à la fois...

— C'est un sorcier, consent à nous expliquer Halil. Il ne demande rien tout en demandant... Il parle des esprits, du mauvais sort... Je crois qu'il serait bon de lui offrir une aumône.

Il a dû suivre les nomades au yaylak, et aura aperçu la Chevrolet en se promenant.

— Il m'est tombé dessus, ajoute Halil, pendant que j'étais sous mon capot : comme un diable...

J'arrose le digne exorciseur — ou ensorceleur — comme on voudra. Les piécettes se gîtent sans peine dans la patte avide. Salamalecs, grâces, élévations de bras au-dessus du chef, courbettes... Et ce n'est pas tout : il se recueille.

— Il va sûrement chanter en témoignage de gratitude.

Les yeux sont mi-clos. L'incantation s'élève, presque

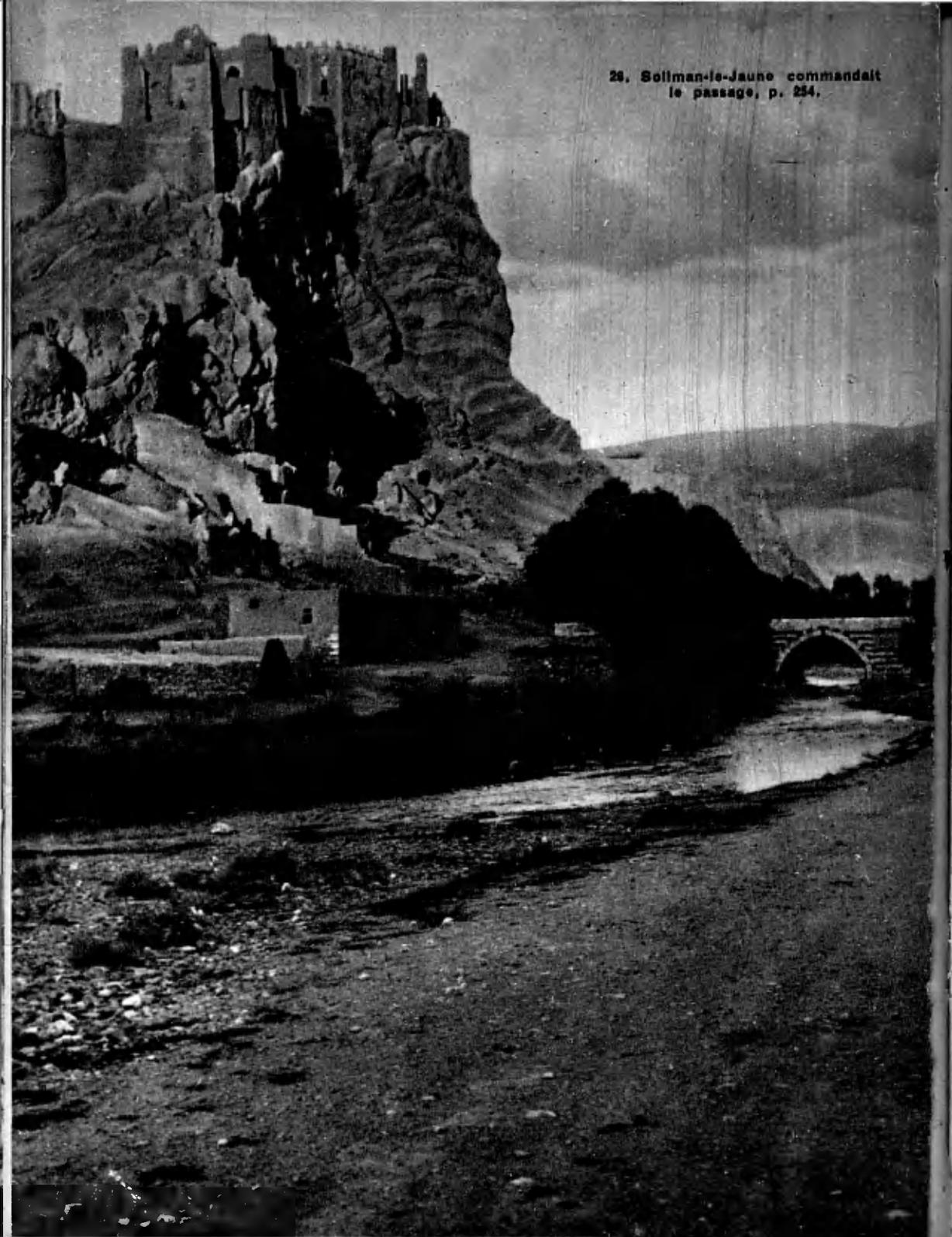
belle. Elle fuse plutôt qu'elle ne monte, frôle d'atroces notes fausses qui ne prêtent point à rire. J'ignorerai toujours ce que m'a dégoisé ce vieux madré, mais je sais que sa subite métamorphose en officiant a été extrêmement émouvante. Pourquoi a-t-il fallu qu'il retrouve son huileuse obséquiosité pour notre réembarquement ?

Aussi longtemps que nous le voyons derrière nous, ses démonstrations nous suivent. Pantin énigmatique... Nous ôte-t-il le mauvais sort, ou nous le jette-t-il ?

A peine a-t-il échappé à nos regards, que nos rires se figent : la piste retombe dans « l'impossible »...



26. Soliman-le-Jaune commandait
le passage, p. 254.



CHAPITRE XXIV

TOUJOURS PLUS HAUT

Des excavations transversales barrent la marche. Y descendre est un poussiéreux dérapage sur freins bloqués ; les remonter est problématique. Les tentatives antérieures à la nôtre sont restées inscrites sur les pentes impressionnantes qui nous font face. Un chauffeur est allé au plus raide pour aller au plus court : il s'est essoufflé en vingt mètres, et les griffures de ses pneus sur le sol racontent sa lutte. Un autre a préféré l'attaque biaise, et l'on voit la trace de ses glissades. En général, les meilleurs cheminements sont ceux qui adoptèrent les zig-zags. Nous avons beau les emprunter, le moteur est à bout. Plus de bougies de rechange. Des lambeaux de caoutchouc s'arrachent des pneumatiques. Les aigles et les vautours, dont les vols planent, doivent s'amuser de notre frêle engin de métal monté s'égarer dans leur domaine... Leurs cris aigres nous raillent.

Nous traversons des situations épiques ! Quand nous sommes bloqués sur une rampe pour bouquetin, et que le moteur refuse, que faire ? Inutile de songer à une descente à reculons : elle serait fatale. Avec cela, le jour tombe... Nous recourons au « système de la pierre ».

D'abord, déchargement des colis les plus lourds. Puis Halil ramone ses cylindres — ceux qui restent..., Setke et moi nous postant à l'arrière. Marie-Laure s'arme d'un caillou de taille. A un signal donné, tout le monde fait rage... Halil embraye, nous poussons jusqu'à époumonnement, Marie-Laure suit avec son caillou et cale une roue à la seconde psy-

chologique où l'ascension expire. Nous gagnons ainsi chaque fois quelques mètres...

Les heures ont passé, et nous ne comptons plus les obstacles ainsi franchis. Nos forces s'en vont, et nos idées se brouillent. Et pas un humain ni un mouton pour compatir à cette détresse. Aussi, c'était bien présomptueux de s'engager en auto dans ces contrées vierges ! Nous ne devons qu'à l'ère de pacification, dont elles se dégagent à peine, d'y trouver une piste, des rudiments de piste — simple superposition sur le terrain d'essais de passage ?

Le désordre naturel devient démoniaque. La pierre a reparu en monolithes énormes sur les remous du plateau, exigeant d'insupportables détours. Plusieurs fois, nous avons cru que le moteur calé ne repartirait plus : il est étouffé de cambouis, il boîte sur des bougies fendues ; quant au démarreur..., il est à supposer en bonne logique que le garage de la Chevrolet dans la cour du restaurant de Van n'a pas ménagé les accumulateurs ! Il y avait trop de clients pour ses concerts ! Elle a trop chanté pour éclairer, à présent. Or, avec la nuit prochaine, il serait fou de persister sans un concours absolu de nos phares.

Un petit conseil de guerre s'improvise à l'occasion d'une panne nouvelle. Le point où elle survient réunit les qualités d'escarpement et de dominance d'un observatoire. Halil, les traits creusés et saupoudrés de poussière crayeuse, scrute les recoins du relief, et conclut à leur vide intégral.

— Insistons quand même jusqu'aux dernières minutes de jour, dit Marie-Laure. Qu'avons-nous à y perdre ? Nous ne camperons pas plus mal plus loin qu'ici même — et peut-être avec moins de courants d'air... (un vent froid nous plaque déjà les chemises sur les corps).

— Elle a raison, fais-je. Sans compter qu'on nous a annoncé les troupeaux pour des altitudes supérieures, autant

vaut monter encore que de redescendre dans des tableaux dont nous sommes payés pour savoir l'inhospitalité foncière...

— D'accord, approuve Setke. Mais pour ce qui est des moutons, il faudra ouvrir l'œil pour les voir à cette heure : quand vient la nuit, les bergers cherchent sûrement l'abri de cavernes ou de replis du massif.

**

Cette nécessité de redoubler d'attention nous stimule au lieu de nous lasser, et l'âpre exercice recommence. Nous traversons des nappes d'ombre nocturne, lorsqu'un pan de montagne fait écran sur l'ouest. Ce sont, au contraire, des fuseaux d'or pur là où les rayons du couchant ont passage libre, déversant à flots le pourpre ou le vermillon. Ces zones de lumière sont d'autant plus précieuses qu'elles laissent voir en transparence derrière elles des sinistres murs de roc ou des coulées noires. Ces jeux charmants de l'éclairage du soir distraient quelque peu notre lutte.

— Décidément, dis-je, il n'y a plus moyen de nous leurrer. Tenons encore quelques minutes, mais je crois qu'il va falloir sauter, pour camper, sur la première place favorable : après, la nuit nous portera conseil...

Je n'ai pas achevé cette phrase, que le doigt de Setke pique vers le pied d'un éboulis de rocs. Quel éboulement, sous quelle pesée de neiges ! Les plus gros sont tombés le plus bas et forment un enchevêtrement invraisemblable : les positions obliques, verticales, couchées se mêlent à celles de bascule. Mais le doigt de notre ami vise plus particulièrement une des roches maîtresses, qui a atterri en voûte sur des piles fortuites : il en résulte une sorte de chambre. Or, à son orée, affleure une nappe brune, et qui grouille.

Comme pour finir de nous fixer, voici qu'une boule noire

en sort, tel un projectile, décrit une boucle, et s'en retourne à la même vitesse : c'est quelque bon karabach au travail, et la nappe ne peut être qu'une troupe de *kizilkaraman* (1), qu'il force à se tasser davantage. En somme, le cerbère « borde » ses ouailles au gîte, à coups de dents...

L'auto est abandonnée en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. C'est la course au premier qui sera en bas, dans l'herbe. Notre irruption dérange tout l'ordonnement pour la nuit ! Karabach, furieux, oublie ses fonctions pour se retourner contre nous. Le troupeau oublié s'éparpille. Le berger, qui s'en remettait à son chien pour la police du parc, sort ahuri du renforcement où il commençait à manger, sinon à dormir. Il rappelle Karabach de justesse : nos mollets allaient rivaliser de saveur sur sa langue.

L'homme est magnifique dans sa sauvagerie surprise. C'est un jeune, de 25 ans peut-être, d'une inculte beauté qui s'ignore. Son teint mat, ses yeux noirs, le jais brillant de sa chevelure sont de la touche de Yacovleff. Les semaines ajoutées aux semaines, depuis lesquelles il est séparé de ses semblables, lui ont donné cette sorte d'animation vive, qui est tellement séduisante.

Il nous dévisage des pieds à la tête, sans poser de questions : ce qu'il voit lui suffit. Son chien s'est campé contre lui, et, à eux deux, ils forment, de l'autre côté d'un ruisseau qui nous sépare, un couple unique. C'est Halil qui interroge, en kurde, doucement articulé (1). Le berger a l'oreille plus fine que le sorcier... Il répond, par lentes monosyllabes.

— Il appartient, nous traduit notre drogman-chauffeur, à une union de petits villages de montagne. Mais il dit qu'un peu plus haut, le fameux Bay Nafi, le grand marchand de

(1) Moutons anatoliens et kurdes à toison brune ou grise.

(1) Le dialecte kurde *moyen* — disons moyen parce qu'il y en a plusieurs — est une langue iranienne, avec infiltration de termes turcs et arabes. Sa prononciation est spéciale.

Siirt, a établi son camp central. Il possède, lui, un nombre élevé de troupes, chacune considérable. Et il s'est assuré presque tout l'alpage de Nebirnao : plusieurs vallées d'altitude reliées entre elles, plusieurs montagnes.

— L'auto peut-elle y atteindre, malgré la nuit presque close ?

Bref colloque, et la réplique :

— Cè que l'auto a déjà fait, elle peut le refaire.

Les moutons nous voyant inoffensifs se risquent et nous flairent. Ce sont des agneaux noirs. Leurs modules « grande taille » n'ont rien de commun avec ceux des plaines.

CHAPITRE XXV

CHEZ LES OURS

OU : SOUS LA TENTE DE BAY NAFI

Une clarté règne encore quand, après des rétablissements pénibles, mais une course assez brève, nous débouchons au-dessus d'un yaylak. Est-ce le camp de Nafi ?

J'éprouve le brusque sentiment de toucher ce à quoi j'ai rêvé, des mois durant de préparation, ce que j'ai pisté pendant des kilomètres, depuis qu'avec Setke nous battons le Kurdistan, ce qui semblait reculer malignement... C'est qu'il fallait le chercher sur les cimes. Quand bien même nous y aurons grillé notre moteur, la passionnante poursuite reste à jamais dans mon souvenir. Nous doutâmes de bout en bout, pour, finalement, *en un instant*, aux dernières secondes de marche raisonnable, voir comblés, et au delà, tous nos espoirs.

Les tentes sont piquées dans une dépression curieusement circulaire, sorte d'entonnoir à fond d'émeraude, fastueusement herbu, et de 500 à 600 mètres d'ouverture. Je comprends ce choix : les bises n'ont pas d'accès à cette poche préservée. Le soleil, lui, y plonge le jour, avec sa chaleur bien-faisante. Et les eaux courantes, abonnées de tous les points bas, y accentuent, s'il est possible, le miracle des plantes.

Elles sont une douzaine de tentes noires qui se déploient en chauve-souris. Trois blanches, coniques, elles, et immaculées, cambrées sur leurs tendeurs, s'en détachent à distance respectable. A toutes, les foyers flambent et fument, attirant les chiens. A l'écart, paissent des échantillons variés d'espèces

ZI. Koshab-Kaleh.
Château de Soliman, p. 254.





domestiques : vaches, chevaux, chèvres, et quelques moutons. D'agiles adolescents sont en train de les pousser à la course vers des enclos sommaires ou de les attacher à des pieux. Des chevaux, fougueux, tentent de se dérober en galopades. Toute l'animation, toutes les couleurs, tous les bruits d'un bivouac de plein air sont sous nos yeux, tels qu'ils ont été à travers les siècles.

Mais nous avons été vus. Les têtes se lèvent, les bras se dressent. Une fourmilière de gosses, de femmes sort des auvents de poil de chèvre. Personne n'a bougé sous les tentes d'apparat.

Et, à présent, la question se pose : par où descendre vers ces hôtes surgis au moment psychologique ? Nous finissons par découvrir une étroite rampe accrochée à l'une des parois du cirque.

Forcé nous est d'abandonner la voiture : elle filerait sur ce raidillon en cascade de culbutes ! En la laissant, au contraire, quand nous serons en bas son amical profil se détachera pour nous statufié sur la montagne, piédestal monstre : la surveillance sera automaique. Halil seul demeure auprès d'elle, jusqu'à ce que nous lui envoyions des volontaires pour nos bagages. Posant nos pieds avec mille précautions, nous commençons la descente.

A peine touchons-nous le fond qu'un vieil homme s'avance, en tête d'un petit nombre d'autres anciens, eux-mêmes précédant le gros des nomades. C'est le rituel accueil d'un Chef : de clan, de village ou de famille.

Le *Reïs* (1), qui s'arrête face à nous, et nous salue d'un sobre geste de la main et d'une inclinaison de tête, a toute la robustesse de sa race sans en avoir la fréquente finesse. Le frottement de la montagne l'a marqué, en effaçant tout ce qu'il put jadis avoir de douceur et de charme. Son costume,

(1) Chef.

très simple, est celui des Kurdes nomades, où le noir domine.

Il murmure une phrase de politesse. Halil nous manque et Setke répond d'un court compliment turc. Le Reïs se contente heureusement de ce premier cérémonial et nous fait signe de le suivre. Mouvement en recul général.

Nous devons baisser la tête pour pénétrer sous la tente d'honneur, où l'on nous offre des coussins épars, jaunes ou rouges. Un épais tapis matelasse tout l'emplacement couvert et déborde vers les piquets extérieurs. Les anciens ou les parents mâles du Reïs s'affalent autour de nous et se mettent immédiatement à nous observer à prunelles fixes : c'est là, sans doute, une haute preuve d'intérêt, mais c'est ennuyeux à la longue.

Le public obture littéralement les abords de la tente. Les gamins se sont faufiletés par devant, les hommes occupent le centre de la muraille, les femmes rôdent par derrière. Puisqu'on me dévisage, je dévisage... A part les jeunes, les plus jeunes, ces pasteurs ressemblent tous à leur chef pour la rudesse que leur conféra leur existence. Leur beauté, quand elle existe, est taillée à la serpe. Peu de mentons sont imberbes... Un poil de sanglier hérissé les peaux tannées. La curiosité et le désir d'être aimables adoucissent les yeux sans que les faces se décontractent.

Quelques gestes ont suffi pour faire comprendre à l'assemblée que, là-haut, Halil souhaitait de l'aide sur son perchoir. Des adolescents aux mollets musclés sont partis. Mais nous attendons moins nos bagages que notre chauffeur, pour nous servir d'interprète ! Ce n'est pas facile, sans lui, d'occuper ces longues minutes. Nous nous prêtons à l'examen de nos divers objets inséparables : Setke de ses jumelles, Marie-Laure d'un appareil, moi de mon cinéma... Je regarde d'un œil faussement rassuré circuler ces délicates choses, entre des mains habituées à arrimer des charges. Et mon inquiétude augmente lorsqu'elles arrivent à la grappe des moutards.

Cependant, nos offres de cigarettes et leurs allumages nous sont aussi d'une ressource appréciable — et appréciée... Un des premiers servis, le Reïs, gonfle voluptueusement ses joues, et se souffle la fumée douce autour du visage. A son tour, il cherche à nous être agréable. Il a commandé le café ; maintenant, il tire des profondeurs de sa chemise une cordelette, au bout de laquelle pend une médaille d'or. Il nous la présente. L'épaisse et riche pastille de métal jaune jure avec le graisseux bout de ficelle qui, depuis des ans, lui tient lieu de sautoir. A notre stupéfaction, elle porte l'effigie d'un des Georges britanniques... Mais lequel ? L'air engoncé de la physionomie, sa raideur sous la couronne pesante, qu'elle semble surtout préoccupée de ne pas laisser choir, sont bien anglaises ; anglaises aussi les fractions de mots gravés dont les caractères ont échappé à l'usure. Aucune date n'est lisible. Chocs et frottements ont agi.

Je crois me souvenir que deux explorateurs anglais ont été les premiers à parcourir les alentours du lac de Van, sous les Sultans. Et j'imagine l'un d'eux remettant ce présent au petit Reïs, alors enfant, pour se gagner les bonnes grâces du Reïs son père. Si étendus sont les mouvements de nomadisme au Kurdistan, que cette rencontre et que cette scène, si elles eurent lieu, purent bien s'être passées en de toutes autres régions que les plateaux de Nebirnao... Quoi qu'il en soit, ce témoin de Londres en ces mains est surprenant.

Halil et le café paraissent simultanément. On dépose nos bagages sur le tapis, ici même. Il est donc probable que l'on nous destine la tente d'honneur. Qu'advient-il de Marie-Laure, qui se gratte déjà désespérément sous la morsure d'un premier insecte ?... Le jus noir commence à couler dans les tasses, lorsqu'un remue-ménage se produit au dehors.

Des voix retentissent. La foule s'entr'ouvre. Deux personnages mi-vêtus à l'européenne et à la kurde franchissent la portière basse. Nos hôtes se lèvent, et le Reïs s'avance. Le

plus grand des deux nouveaux-venus s'adresse à nous en turc. Setke peut jouer son rôle d'interprète et, tout le monde reprenant place autour des cafetières de cuivre, un dialogue aisé s'engage. Son interlocuteur a une expression de vive intelligence, de franchise. Une courte moustache ombre sa lèvre supérieure. Très mince, il a une pose désinvolte et les mains qui coiffent ses genoux sont belles et fines.

— Bay Nafi en personne vous salue, nous dit Setke. Il s'excuse. Il était déjà retiré tandis que ses serviteurs préparaient son repas, et ne nous vit ni ne nous entendit venir.

— C'est nous qui nous excusons d'avoir forcé son hospitalité, sur l'indication d'un berger kurde. Expliquez-lui nos malheurs et la cause de notre arrivée si tardive.

Toutes les têtes suivent l'entretien sans en comprendre tous les mots. Le Reïs, quelques anciens savent bien des bribes de turc apprises contre leur gré — et à leurs dépens — avec les contrôleurs du fisc qui viennent recenser leur bétail. Nous avons une ou deux fois assisté à ces âpres colloques, où la carence du vocabulaire se fait l'astucieuse alliée de l'intention d'échapper au maximum à la taxe (1)...

Setke se retourne vers nous :

— Bay Nafi sera très honoré de vous recevoir. Il n'y a pas d'heure pour arriver, en montagne. Votre visite le flatte ; il vous montrera tout ce que vous désirez voir. Maintenant que nous avons pris le café chez le Reïs, il vous propose de le suivre à son propre camp.

— N'y sommes-nous pas ?

— Non : le Reïs a ses troupeaux à lui, dans une région un peu plus basse. Il n'a dressé ses tentes en voisinage qu'en raison de la qualité de l'emplacement. Les relations sont d'ailleurs excellentes. On a souvent intérêt à se grouper, à

(1) La taxe atteint 30 piastres par tête de mouton, ce qui mange à peu de choses près la valeur de la laine.

la dure : on se rend des services. Toutefois, vous n'êtes bien en ce moment que l'hôte des Kurdes et vous voyez Bay Nafi en train de leur exprimer son désir de vous emmener chez lui, que vous êtes spécialement venus voir.

L'affaire ne va pas toute seule... Le vieux barbu et son conseil de mêmes poils n'entendent pas lâcher les invités. J'admire la souplesse de Bay Nafi pour négocier notre enlèvement : tantôt, il sollicite, nous devinons sur ses lèvres les précautions de formes, tantôt, d'un mot, il en impose. Tout en parlant, ses gestes s'enchaînent vers la conclusion qu'il a préméditée : il ramasse nos appareils et nous les tend, et son acolyte aide Marie-Laure à se relever en lui offrant une forte poigne. On sent qu'il a l'habitude de ces frustes, et les manœuvre malgré eux.

La consternation (dont la résignation est la sœur prochaine) succède déjà au mécontentement sur les faces. Pour un peu, je serais navré moi-même... N'est-ce pas cruel de paraître faire fi de cette vaste tente, qu'on se réjouissait de nous ouvrir, de sa naïve profusion de coussins ? Mais, en jetant un coup d'œil aux démangeaisons de Marie-Laure, mes scrupules tombent. Le Reïs se laisse convaincre que nous restons près de lui, que nous nous reverrons demain ; surtout, il s'incline devant le plus disert et le plus fort...

D'interminables salutations accompagnent notre départ, que la nuit absorbe. Nous suivons Bay Nafi dans ses pas pour éviter les nombreux pièges de l'herbe : trous, galets, piquets, ruisseaux. Notre procession chemine à la lune. Les tentes de Bay Nafi se détachent en blanc dans le noir, sur une surélévation de quelques mètres par rapport au camp kurde. L'une d'elles est nettement à part.

— Celle-ci n'est pas à moi, dit-il, elle appartient à deux officiers supérieurs, qui descendent de Hakari et d'une longue randonnée en montagne. Ils ont fait halte près de mes foyers. Je ne doute pas qu'ils viennent vous saluer après le repas. Voulez-vous ouvrir vos bagages avant qu'on ne nous serve ? Entrez, je vous en prie.

Autour du mâât central, ces tentes coniques sont d'une logeabilité parfaite. Les occupants peuvent s'y coucher les pieds vers le milieu et disposent alors entre leurs têtes d'espaces appréciables pour les commodités de chacun. Chez Bay Nafi, le luxe des tapis et des fourrures est grand. De petits meubles ont fait partie de la caravane et égayaient l'intérieur. Nos pieds se délassent, sans souliers, sur un douillet capitonnage.

Notre installation est vite faite : presque rien à déballer ; on nous pourvoit de sacs de nuit en peaux de mouton, de couvertures, de coussins. Les tapis se relèvent contre la sous-structure de la tente, et le froid ne trouve pas de fissure.

Les crépitements d'un feu nous attirent sur notre seuil. Les hautes flammes dansent dans les ténèbres, se décuplant en projection sur les parois montagneuses qui nous cernent. Une de ces parois supporte une énorme coiffe blanche : plaque de neige subsistée depuis l'hiver, et qui concède seulement à l'été les petites cascades qui en ruissellent.

— A quelle altitude sommes-nous ? dis-je.

— Ici à 3.000 mètres, mais 4.000 mètres nous entourent de tous côtés, déclare Nafi.

Je souris en songeant à nos cartes postales illustrées dauphinoises qui mentionnent en grosses lettres sous le col de l'Iseran : « 2.770 mètres, la route la plus haute d'Europe »... Il est vrai que nous sommes en Asie et non en Europe, et pas sur une route non plus : mais la preuve est faite que l'on arrive, quand on le veut, à hisser assez haut une automobile (en ne regardant point à la casse...).

Il n'était pas utile de chiffrer l'altitude pour l'éprouver : elle est dans l'air pur et mordant qui nous enroue, dans la chanson de ces eaux vives, dans ces derniers abois, dans ces chevaux à la corde, aveuglés par l'éclat du brasier.

— Y a-t-il des carnassiers, pour que l'on parque les bêtes ? Des loups ?

— Les ours ont à Nebirnao table servie de juin à septembre (vous verrez demain les alléchantes masses de moutons), et ils nous escortent de près. Notre vigie doit être à la hauteur de la leur. J'arme tous mes bergers.

Le feu auquel des mains lancent toujours à temps un renfort de bois maintient sa lumière rougeoyante, et sa chaleur nous enveloppe à distance. Le dîner arrive de derrière le camp, et nous allons pouvoir le prendre sous notre tente, portière ouverte, face à notre « radiateur » extérieur.

Une aiguière circule. Après quoi œufs, laitages, thé bouillant se succèdent. Au milieu de ce menu, un serviteur apporte une poule bouillie, que les officiers turcs ont la délicate attention de déléguer en ambassadrice. Nous lui faisons honneur. Il suffit de l'écarteler par les pattes et les ailes pour la transformer en quatre belles parts pantelantes.

Tout doucement, Bay Nafi se laisse interroger. D'abord, il écourte ses réponses, ou les formule vagues. Et puis il perçoit que notre intérêt est réel. Il était évidemment habitué dans cet Islam encore intact des vieux pays kurdes aux questions de pure convention, aux politesses protocolaires, et ne leur prêtait qu'une attention du même ordre. Dès l'instant où il nous sent sincèrement curieux de son existence, il accepte de nous la dépeindre.

Sa résidence principale est Siirt, non loin au sud de Bitlis. Il a débuté comme petit *koyuntüccari* (négociant en moutons), et maintenant son commerce a pris une ampleur considérable. Chaque année, au printemps, Nafi Arikhan prend la montagne avec sa cavalerie, son matériel et ses gens, sans oublier

ses chiens. Il ne cesse de glaner au cours de sa marche les meilleurs jeunes moutons ou agneaux des troupeaux qu'il rencontre. Il bat ainsi bien des vallées parfois, il exécute bien des détours avant de constituer un effectif de 15.000 têtes, celui qui porte en ce moment sa marque dans l'alpage de Nebirnao.

A ces bêtes minutieusement choisies, il offre un stimulant inestimable de croissance et de qualité : cet estivage. Cure brève : 4 mois, car la neige règne les deux tiers de l'année. Mais cure puissante. Quand fin août on plie bagage — (la neige reparait en septembre) —, les animaux sont méconnaissables. Le lot redescend étoffé, homogénéisé : à partir de ce moment il est à vendre. Les clients turcs guettent son retour pour se pourvoir. Ce qui reste, il l'emmène à sa succursale d'Alep, en Syrie, où les Cheïks des grandes tribus puisent pour renouveler le sang de leurs ovins.

Je savais professionnellement qu'il existait un courant entre le cheptel kurde, élevé en saines pâtures, bien abreuvé, et celui de notre protectorat, qu'à la longue les sables épuisent. J'ignorais comment ce courant avait lieu. J'ai le doigt dessus... Et cela tranquillement, poétiquement, sous cette tente, au pied de ces sommets, devant ce feu craquant qui dégourdit nos membres. C'est émouvant avant d'être documentaire.

Certes, je le sais, le jour viendra où je devrai faire « un extrait » des précisions que me donne Nafi Arikhan, et qu'il me donnera encore. La mode est aux notes purement techniques, aux rapports élagués de toute échappée « d'amateur » : disons le mot, à la mise en bouteille de la Science ! Et je m'y conformerai... Mais comme elle me paraît plus belle que celle que j'en distillerai, moins pédante, cette science si simplement enseignée par cet audacieux marchand au long cours...

Longtemps nous l'écoutons. Il cite ses aventures, ses méthodes. Une allusion à une épidémie lui rappelle le souvenir de la mouvance qui la subit, de son personnel d'alors.

A propos d'une année de réussite particulière, ce sont les incidents de campement ou de caravane. Le métier se colore abondamment d'anecdotes.

Le Colonel Akif Tanci et le Major Nazim Erten surviennent pour le café. La fatigue est en eux. Ils totalisent un nombre impressionnant d'étapes à cheval et se félicitent de l'endurance et de la sûreté de pied de leurs montures. Nous échangeons peu de paroles, parce que la traduction nous freine, et aussi parce que, sans nous être concertés, nous respectons la majesté de l'heure et du site. Mais j'ai plaisir à faire la connaissance de ces officiers.

Leur rondeur est engageante. La vie au grand air fusionne ceux qui la vivent et, sous son étoile, se rencontrent. Akif a visité des postes isolés, étudié des massifs sous l'angle stratégique, vérifié une cartographie militaire qui me semble bien meilleure que nos fameuses cartes anglaises.

Bientôt nous nous taisons complètement. Nous regardons mourir le feu que les serviteurs ne nourrissent plus, car ils se nourrissent eux-mêmes derrière les tentes... Notre silence nous apporte leurs commérages... J'aurais plus vite fait de dire ceux d'Halil. C'est sa voix que j'aime bien, forte, sûre d'elle, qui domine l'orchestre des mâchoires. Il doit narrer notre odyssée en détail, et faire prodige d'éloquence pour suppléer à sa radio, absente et aphone.

Le vieux Reïs vient tout humble nous souhaiter bonne nuit, et « pomper » une cigarette. Il en fume deux, et en emporte une troisième. Son départ est le signal de la retraite.

Bay Nafi Arikhan nous a fait partager sa propre tente. Les nids se creusent. Les portières retombent, s'agrafent. Echange de « *Tunaydin* » (bonsoir). Les yeux se ferment en quelques secondes.

Cela a éclaté comme un tonnerre... Quelle heure peut-il bien être ? Je me frotte les yeux, et surtout j'écoute.

Une explosion d'aboiements enragés m'a arraché au sommeil, et mes voisins dormeurs s'éveillent à leur tour, après s'être agités dans leurs sacs et sous leurs couvertures.

L'irritation des chiens est d'une violence admirable. Elle se confond en une immense clameur : les gorges qui reprennent souffle sont remplacées par celles qui repartent. Dans la grande nuit de montagne, c'est un envahissement tapageur, brutal, presque un viol.

Soudain un calme écrase le furieux concert : par une coïncidence, la majorité des hurleurs s'est étranglée ensemble. Il ne reste, pour entretenir une « permanence », que deux voix de fausset — celles de roquets ou de chiots — et un long récri grave.

Setke s'est redressé sur un coude, et interroge Bay Nafi. La question qu'il lui pose est déjà recouverte par le nouveau démarrage du vacarme. Marie-Laure et moi attendons avec curiosité l'opinion de notre hôte. Ce dernier sourit dans un demi-sommeil, lance trois paroles, et se retourne pour replonger dans ses rêves.

— Il a dit que c'était quelque ours rôdeur, nous apprend Setke, un peu déçu lui aussi de n'avoir pas plus de détails.

Un paroxysme a lieu, si fort que nous guettons d'un instant à l'autre l'intervention d'un Kurde : un coup de feu sur le fauve... ou des coups de fouet sur les chiens. Mais personne ne se dérange.

— Ils doivent avoir l'habitude ! déclare Marie-Laure.

— Remarquez, fais-je, que les chiens mènent grand bruit, mais que l'on n'entend aucune bataille ?

Du fond de son sac, Setke y va également de son mot :

— En somme, l'ours a dû marcher vers les feux, flairer le camp, et aura tourné en rond autour du cirque, sans y des-

endre. Les chiens le sentent au-dessus d'eux, sans le localiser exactement, et sans se décider à des escalades de chasse verticales : c'est cela qui les met hors d'eux.

Nafi, le seul qui nous édifierait, ronfle béatement. A son exemple, nous reglissons aux bras de Morphée, tandis qu'en traversant des hauts et des bas, les abois se découragent progressivement.

Je crois que je n'ai pas perdu toute conscience lorsqu'une des voix de fausset qui tinta dans un entr'acte marque le point final.

CHAPITRE XXVI

LES TRESORS DE NEBIRNAO

Le soleil commande le réveil à Nebirnao. A son apparition vermeille, dont on ne sait ce qui est plus précieux : son pinceau de lumière ou sa caresse revigorante, le remue-ménage est général. Les pans des tentes se soulèvent, les tentes se vident. Les hommes allument leur première pipe. Les femmes allument les feux du premier repas. La marmaille s'égrène dans l'herbe saupoudrée de givre.

Nous nous étirons voluptueusement devant notre portière. Nous sommes encore imprégnés de la tiédeur de nos sacs, mais le froid vif nous fait vite chercher vestes et foulards. Dès que nous sommes mieux 'couverts', nous nous hâtons de reprendre notre observatoire : peut-on rêver plus pittoresque spectacle ?

En contrebas d'une ceinture de pics, auprès de la pelisse de neige intacte d'où ruissellent dix fontaines, les brouillards flottent, opaques ou touchés de soleil. Les foyers de chaque famille fument.

On nous rallume les restes du brasier d'hier soir. Le combustible est une sorte de mimosée naine, grosse boule épineuse tranchée à ras du sol, dont le bois est très dur. A peine enflammée, elle pétille. Des ânes partis en cueillette de bonne heure ont redescendu à la queue-leu-leu le raidillon de liaison avec le plateau. Ainsi bâtés, ils ressemblent à de bizarres bêtes piquantes, à des hérissons colossaux.

Les chevaux sont relâchés par un ou par bandes, suivant qu'ils étaient au piquet ou à la chaîne. A peine libérés, ils se cabrent et foncent en galopades folles : ils se réchauffent

d'une nuit de gel... Pendant que nous nous capitonnions dans nos sacs confortables, dehors les animaux-« tenaient » depuis des heures peut-être sur l'espoir de cet instant de détente ! La vue de leurs pointes convergentes ou divergentes, brusquement butées aux falaises, leurs sauts par-dessus les ruisselets qui entaillent l'herbage, tout cela dans cette aube nacrée, emplie de vapeurs flottantes, est splendide.

Les ânes-hérissons stationnent dans cette cavale en délire sans marquer la moindre inquiétude. Savent-ils que leurs fardaux acérés les garantissent contre les bousculades des autres quadrupèdes ? Ils ne sourcillent point au milieu du manège. Les chevaux s'entrechoquent, mais ils se gardent bien de se frotter aux ânes : qui s'y froterait, s'y

D'ailleurs, la nuit n'a pas fait qu'engourdir : elle a aussi creusé les fringales, et l'attrait de l'herbe fraîche éteint bientôt l'excitation. Une à une les encolures s'abaissent, les nez s'enfouissent.

Des théories d'enfants vont à l'eau. Une petite fille en soie bleu ciel trimbale une cruche aussi grande qu'elle ! Au retour une aînée l'aide. Un beau chant, âpre, guttural s'élève au-dessus des tentes du Reïs. Nous n'apercevons pas le chanteur. Le yogourt et l'iran ballottent sous tous les faisceaux de perches.

Nous achevons un café bouillant, suivi de litres de lait de brebis (l'un des plus légers que je connaisse). Je propose de rendre aux officiers leur visite.

*
*
*

Leur ordonnance selle leurs chevaux. Ils repartent, et nous les trouvons dans leurs préparatifs. Un mobilier des plus sommaires, suffisant en campagne, les a suivis : il se plie ou se roule. Les cartes étalées occupent presque toute la place disponible. J'ai idée que la mission de ces deux officiers éner-

giques et peu loquaces dépasse le but d'une simple tournée équestre. Officier moi-même, je suis poussé à fraterniser quand l'occasion s'en présente avec des officiers étrangers de cette trempe. Ils ont le sérieux, et surtout la modestie, quant à leur travail, des Finlandais que j'approcherai plus tard, en 1940, lors de mon séjour dans les rangs de la vaillante petite armée nordique.

La perspective de chevaucher par ce temps enchanteur met ces Messieurs en bonne humeur.

— Le plaisir de rentrer à Van compte aussi après une longue absence, observe le Colonel.

Tout est relatif... Je sais que moi, entre Nebirnao et Van avec sa grand'rue banale, je n'hésiterais pas : je préférerais l'altitude. Enfin, chacun ses goûts.

— N'avez-vous pas gelé cette nuit ? s'enquiert le Major. Le froid piquait. J'ai dû sortir de la tente vers trois heures, pour un moment : j'avais négligé de me vêtir, et je vous assure...

Setke éclate de rire. Je devine à mon tour :

— En somme, notre ours avait peut-être des galons sur l'épaule ? Elle est bien bonne !

Dès que l'histoire est expliquée, elle obtient l'hilarité générale. Le Colonel y apporte cependant une rectification :

— Non, non, j'admets que mon collègue ait eu sa part de responsabilité dans l'éveil de la meute, mais je crois bien qu'elle était déjà inquiétée lorsqu'il se glissa dehors. Il est plus probable qu'un autre animal — pardon ! qu'un autre motif..., ours ou loup — l'avait mise sur le qui-vive. Le Major aura tout simplement dévié cette alarme, et l'aura « fixée » sur lui-même. Ne l'accusez pas seul de votre insomnie : ce ne serait pas juste.

Force nous est d'évacuer la tente, car elle nous descend sur la tête... Ses tirants extérieurs ont été dénoués par l'ordonnance, le mât central s'incline. Un ventre de toile flasque

caresse nos crânes. Les officiers bouclent leurs ceinturons, ceignent leurs armes, et s'insèrent un mouchoir en parasoleil sous leurs coiffures, pour abriter leurs nuques. En quelques tours de main l'équipement de leurs bêtes de bât s'exécute. Ils sont en selle. Nos adieux s'échangent avec simplicité. Nous suivons quelque temps du regard la minuscule caravane dont les fusils étincellent. La remontée de la cuvette en file est rude. Des cailloux arrachés s'en vont en bondissantes chutes. Les parasoleils battent au vent comme deux ailes blanches.

*
**

Un tour chez notre ami le Reïs serait maintenant de bon voisinage : nous pénétrons dans son domaine du côté opposé à celui où est sa tente, et traversons ainsi tout le camp pour aller à lui.

Les travaux du matin battent leur plein. Parmi des essaims de poulets fureteurs, les ménagères kurdes secouent l'iran dans les sacs de peau de chèvre. Elles font équipe à deux en général, et rompent la monotonie de l'opération par des chansons, d'ailleurs mélancoliques. L'épais contenant fait « flocc », « flocc », aux bouts de courses. Les chatoyantes couleurs rouges, violettes, orangées, safran des robes des femmes composent, dans le mouvement rythmé, une jolie palette remuante.

Une tente particulièrement active nous attire. On y tisse un tapis. Les petites passeuses de trame courent au long du métier de fortune. La vieille maîtresse commande par des leviers dignes de Vaneyk la levée ou l'abaissement des nappes de chaîne qui, techniquement, s'appellent la « foule ». Une magasinère, grave douairière édentée au geste machinal et pourtant attentif, distribue aux gamines les bobines de trame à passer : elle donne les couleurs suivant les bandes qui s'alternent. Il en résulte une atmosphère de ruche, à laquelle per-

sonne ne s'intéresse plus au camp, tant on en a l'habitude. On ne regarde même plus ! Si un public d'enfants et même d'adultes s'amasse derrière nous, c'est pour nous observer, nous, observant les tisseuses...

Ce beau tapis sauvage aux barrages vifs, au poil rude mais long, qui va défier les siècles, est le fruit de traditions séculaires. Nous n'en voyons que le stade final : il faut songer à tous ceux qui précèdent, au filage à la main patiemment accompli au long des incorfortables bivouacs des mois durant, à la teinture, à l'aide de colorants naturels, qui ont le secret de ces bleus de nuit, de ces pourpres. Je m'étonne que la vieille maîtresse et même les gamines n'exultent point en parachevant aujourd'hui l'œuvre de tant d'application silencieuse...

La nouvelle de notre promenade a vite atteint le Reïs : il arrive, escorté de ses vétérans, pour nous faire en personne les honneurs. Nous ne verrons guère mieux avec lui qu'avant lui, et la nécessité de converser nous gênera plutôt pour jouir à notre aise des multiples scènes. Des détails nous amuseront pourtant encore : le nombre des femmes rousses par exemple. Leurs fauves chevelures s'apparentent bien aux teintes vestimentaires. Avouons que le beau sexe du clan du Reïs a plus de pittoresque que de charmes... Le hâle et les privations ont donné à toutes une note masculine, et il faut descendre aux « jeunesses » de 15 ans pour arriver à imaginer une idylle avec un vigoureux pâtre... Heureusement pour ces matrones que les pâtres ne sont pas regardants.

Les chiens, qui nous dévoreraient si nous étions seuls, accompagnent à petit pas notre cortège officiel... L'animal sauvegarde mieux sa race que l'homme la sienne, dans la misère : je dirai même qu'il l'affirme. Ces molosses mal nourris de larcins, ou d'écuelles trop petites pour leurs grandes gueules, sont imposants et redoutables. Leurs frères des basses altitudes n'ont pas leur force. J'admire les scintillements

du soleil dans leur fourrure ; les ondulations de leurs crinières léonines, et leur queue formidable, demi-roulée au repos ou au « footing », mais qui se déploie quand ils se rassemblent ou qu'ils chargent.

Bonnes odeurs de cuisines. Les légumes sont sur le feu dans des bassines de terre cuite. Les cuisinières nous contemplent et se laissent contempler : point de voiles. Les ordres draconiens d'émancipation d'Ataturk n'ont pas eu besoin d'atteindre ces massifs. La pruderie n'a jamais été de mise dans la rude vie des yaylaks. Ces dames n'ont pas l'idée de tirer un fichu sur leurs traits : elles n'auraient d'ailleurs guère d'appas à cacher... Nous remarquons toutefois qu'elles se tiennent à distance, et ont tendance à fuir le contact.

J'ai placé mes cigarettes dans toutes les bouches d'hommes..., et mon tabac enveloppe notre marche d'un nuage. Le Reïs s'est enquis auprès de Setke de nos buts, et témoigne un vif intérêt à notre prospection ovine. Nous ne pourrions mieux trouver que Nebirnao, dit-il : les troupeaux de Nafi Arikhan couvrent la montagne... On sent qu'il prononce avec respect le nom de son puissant voisin de camp. Pour ce petit chef habitué à se transporter chaque année de son kishlak à son yaylak, qui tient cette coutume de son père et l'enseignera à ses fils, on devine le prestige du marchand aux mouvances lointaines, changeantes, qui, sur une inspiration, loue tous les alpages d'un massif aux reïs propriétaires, y « force » des troupeaux glanés dans le Kurdistan entier, et redescend les vendre à Siirt, Mardin, Diarbekir et Alep...

*
**

Nafi nous fait découvrir les trésors de Nebirnao.

Ce haut plateau mollement ondulé entre les pics qui semblent ses gardiens, sillonné par des vallées capricieuses, se couvre dès que les neiges le libèrent, à la fin de juin, d'une

petite herbe courte, d'un vrai *vert-potager*, nutritive. On y identifie les plantes les plus indicatrices de richesse. C'est là que dès leur arrivée des pénibles étapes d'accès, les masses ovines de Bay Nafi trouvent un régal immédiat.

Mais il ne s'en rapporte pas au hasard ni à la fantaisie des appétits pour les lâcher dans ce domaine. Pour l'exploiter rationnellement après l'avoir parcouru à cheval, il le divise en secteurs. Les 15.000 moutons sont répartis en une vingtaine de troupeaux de 600 à 800 têtes. Chacun comprend des animaux de définition voisine ; ce sont des « lots », si l'on veut, groupés au fur et à mesure des achats. Les *kozus*, les agneaux, sont à part. Certains lots de boucherie, exclusivement destinés à l'abattoir des grandes villes, le sont aussi. Viennent enfin, suivant âges, les sujets aptes à la reproduction, ou aux reventes pour amélioration de cheptel. Je ne parle pas de la bande de brebis de lait chargée d'alimenter l'important effectif des pâtres.

Tous ces troupeaux reçoivent un secteur aussi approprié que possible à leur nature. Ils y évolueront de manière à l'avoir « tondu » pour l'époque du départ, à la fin d'août.

De véritables services, où l'initiative remplace la pape-rasse, accompagnent l'entreprise. Leurs ronds de cuir, ...ce sont les selles de la cavalerie de ravitaillement : cent chevaux. Leur rôle essentiel, c'est d'assurer la liaison avec les bergers et de leur porter la nourriture. On imagine ce va-et-vient quotidien, avec de véritables randonnées pour atteindre les plus excentrés. L'endurance et la santé sont nécessaires, le flair également, pour pressentir les dangers et pour les signaler.

Les orages sont d'une violence inouïe à ces altitudes. Les loups se montrent parfois en bandes, auxquels un ou deux chiens isolés ne suffisent pas à faire tête. Enfin, il y a, malgré l'air, des épidémies possibles, provenant d'un germe apporté par quelque bête achetée sans savoir... Et il y a, ce qui arriva durant notre passage, le cas du pâtre que la fièvre prend,

aggravée par le froid nocturne, et, qu'il faut remplacer d'urgence.

Bergers et ravitailleurs sont 150. Ce personnel est armé de pistolets, parfois de vieux fusils qui doivent avoir leurs souvenirs... Le bruit d'un coup de feu tient les fauves en respect : quant à la balle, ce serait miracle qu'elle allât au but, et d'ailleurs parfaitement inutile !

Auprès de Bay Nafi, qui ne reste personnellement qu'une fraction de séjour, rappelé par son commerce, un petit état-major prend les décisions importantes. Le camp de direction, où nous habitons, est juste pourvu de l'essentiel. Les loisirs n'y abondent point... Mais je gage que ces éleveurs, ces soigneurs-nés les prennent dans l'exercice même d'un métier qu'ils adorent. Ils ont leur sensibilité à eux, bien à eux, pour jouir en silence d'un soleil couchant ou d'une aube vaporeuse de montagne. Leur cœur bat un peu plus vite lorsqu'ils voient l'adroite manœuvre d'un chien ramassant son troupeau d'une vaste boucle enveloppante, et la galopade harcelée au flanc d'un versant. Seulement ils ne commentent pas leurs nerfs, et ils souriraient sans doute avec pitié en lisant ce que les miens me dictent à propos des heures passées ensemble...

Je disais que leurs tentes abritaient l'essentiel. De provisions, très peu, car le laitage est l'aliment de base (une brebis kurde donne 200 à 400 gr. par jour). Des armes, des munitions, du harnachement de rechange. A proximité, une infirmerie de plein air retient au piquet ou à la corde les animaux malades évacués des troupes. Je deviens vite l'ami d'un vieux kizilkaraman à la toison chocolat, aux cornes solidement torsadées (1), et qui boîte. Il n'avait plus la force de marcher pour manger. On le nourrit ici sur place, et on lui soigne les pattes. Une brebis, guère jeune elle aussi, souffre

(1) Noter d'ailleurs que les femelles ont presque toutes des cornes elles aussi, mais plus petites, comme atrophiées.

d'une mauvaise strongylose, et a une toux quinteuse de duègne.

Mon impression la plus marquante du capital-trottant de Nafi Arikhan, c'est la croissance poussée procurée par ces alpages exceptionnels (1). L'ensemble de ses moutons, certes présélectionnés pour le modèle et la taille, a 80 centimètres (2). Quand j'examinais ces bandes gloutonnes rabattues vers moi par les cris du berger et la dent de ses chiens, que les bêtes se frottaient à moi, me faisaient virevolter sur place, je me croyais au milieu de colosses comparativement à nos bergeries campagnardes.

*
**

Je glisserai sur notre retour de Nebirnao à Van. Il est fastidieux de décrire deux fois un trajet, même en sens inverse, à travers la même région. Pourtant ce retour eut ses originalités.

Il ne consista point en une « redescente » par simple gravité après une montée pénible. Au Kurdistan, redescendre = encore monter... L'altitude ne s'y gagne qu'en montagnes russes, et se perd pareillement : et nous retrouvâmes donc encore des difficultés... La Chevrolet, déjà agonisante, mourut : et une seconde nuit de panne descendait sur elle quand, miraculeusement, le bourdonnement d'un camion s'éleva.

C'était un de ces buffles motorisés préposés au ravitaillement. Il essaya d'abord de substituer notre voiture à son chargement, préalablement mis à bas. On construisit, pour

(1) Un des secrets de la croissance accélérée des agneaux (les *kozus*) en particulier, réside peut-être dans leur castration tardive et pratiquée dans l'herbage même. L'opération a lieu à 8 mois, par serrage de la naissance des bourses trois jours durant, à l'aide d'un lacet.

(2) A titre comparatif, les moutons de Brie ou de Beauce mesurent approximativement 0 m. 65.

la hisser, un échafaudage de glissières... L'échafaudage tint bon, ce fut la plateforme du camion qui craqua. Il fallut en extraire nos roues au levier, et ressortir en marche arrière...

Dans un second essai, il nous remorqua par saccades. Heureusement qu'un câble incassable nous reliait ! Ce barbare tandem se rua dans les hautes herbes, contre une pyramide de terrain friable. De la stèle rocheuse d'où nous l'observions (Halil était resté seul à bord, au volant), le spectacle était affolant. Halil projetait hors des portières des bras désespérés : à ces moments précis l'énragé chauffeur kurde du camion refaisait un bond, et le rappliquait au volant de force... Ce chauffeur kurde en avait vu d'autres, et nous sortit de l'impasse. Il nous ramena en parages moins désordonnés, nous pûmes ranimer notre moteur et nous tirer du reste de l'étape par nos moyens.

Après Gürpınar, l'inquiétude même nous quitta : là commençait une descente véritable, j'entends sans bosses... Là aussi se place un épisode que je voudrais conter, lui, en plein dans son mouvement.

Nous roulons vers Ungüstanich. Dans un évasement des gorges que l'on se rappelle peut-être, un coup de fusil claque soudain. Réflexe normal, Halil stoppe. Nous cherchons des yeux la provenance de la décharge... Je pourrais parler de charge aussi bien... : un cavalier accourt ventre à terre en effectuant des moulinets avec son arme.

Si c'est un chasseur d'automobiles, notre arrêt brutal a pu lui faire croire qu'il nous avait blessés... Peut-être vole-t-il pour nous tirer le coup de grâce à bout portant ? Nous nous hâtons de sortir de notre dangereuse prison et nous préparons à accueillir l'énergumène.

Il arrive en ligne droite d'un des bords du val où la végétation est fournie : je m'aperçois qu'un second cavalier est resté là-bas, ou plutôt suit le premier, mais au pas. Quant au fou, le voici sur nous.

— Tunaydin, arcadach ! (Salut, camarade !) crie Setke.

— Ghuzel memeleket ! (beau pays) dis-je, comme on dit « tout beau » à un animal qu'il s'agit d'amadouer.

Le cavalier reprend souffle sur son cheval tremblant, dont l'écume blanche fume dans la poussière.

— Je vous arrêtais, explique-t-il enfin, parce que le Kaï-makan, que j'accompagnais à la chasse, a aperçu votre automobile, et voudrait se faire déposer à Ungüstanich, où je lui descendrais sa monture pour son retour. Il vous demande une place ?

CHAPITRE XXVII

S. EXC. FAHIMI ENVOIE DE SES NOUVELLES

Dès le lendemain de notre rentrée nocturne au Sport Kolübü, je bondis au bureau de poste à son ouverture. Pas de passeports..., mais deux lettres de Meyer.

L'une du 12 août (pas fraîche...) : « Pendu chaque jour au téléphone, j'ai harcelé... Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai obtenu la bonne nouvelle... Il me reste à vous souhaiter un très bon voyage. »

L'autre du 14 : « Comme quoi il ne faut jamais vendre la peau de l'ours... et cela est surtout vrai en Orient !... Il y a eu un accroc, de telle sorte que vos passeports ne partirent pas. Il m'a fallu demander rendez-vous ce matin à l'Ambassadeur d'Iran, les coups de téléphone s'avérant inefficaces... j'ai maintenant vos passeports, avec une lettre qui vous permet de « crosser » la frontière soit à Cbahpour, soit à Bazirga. »

Que penser, que conclure ? La serviabilité de Meyer est totale, et je suis confondu par les soucis que je lui crée, dans la peu agréable atmosphère de notre ambassade, presque vide en cette saison estivale, et où il doit faire lui-même ce que feraient des secrétaires à sa place en temps normal. Mais d'un côté il m'apprend que Fahimi acquiesce, de l'autre qu'il oublie... Et si dans la seconde lettre les choses semblent arrangées, elle ne contient cependant point les fameuses pièces qui eussent été ses compagnes logiques de poste... Tout cela ne me dit rien qui vaille !

Je sors des bureaux d'un pas aussi flottant que mon irruption y était vive. Setke observe judicieusement qu'il faut dis-

traire le spleen, en même temps que meubler les journées vides. Aujourd'hui nous irons fureter dans des rochers que nous indiqua le Balédié Reîsi, notre sémillant maire.

C'est une assez courte promenade hors la ville et au nord-ouest, non loin du lac. La piste côtoie d'énormes pierres levées en dolmens, et ne tarde pas à nous arracher à nos moroses pensées. C'est de la grande nature authentique : nous cheminons dans la pierre monolithique, aux puissantes entailles, et aboutissons à un cul-de-sac où, de toutes parts, deux ou trois cents mètres de muraille nous contemplent.

Halte instructive : juste au-dessus de nous, un panneau gravé est scellé dans le roc. Sépulcre ? Chambre creusée et condamnée ? Nous tentons l'escalade. La plaque est couverte de caractères cunéiformes, et comporte une inscription de nombreuses lignes (Photo 23).

Continuant à grimper en empruntant des cheminées diagonales, nous atteignons le faite de l'éminence. La vue découvre le lac scintillant sous le soleil. Vers le sud, c'est la croupe osseuse du Gheurab avec la tour blanche de sa mosquée seljoukide, Van-nouvelle dans le plat, avec ses plantations qui ressemblent à des carreaux de maraîchers ; au fond, les silhouettes estompées à force de lumière du haut massif kurde, qui porte Nebirnao...

Setke avait raison : la journée passe quand on s'occupe. En rentrant, je mets de l'ordre dans mes notes. Marie-Laure fait des découvertes en flânant sur le marché de Van. Visite du Veteriner Direktörü curieux de nos impressions de Nebirnao. Bavardages de restaurant. Et surtout, Halil collecte de menues pièces de rechange et « rafistole » sa voiture.

L'idée d'une course passionnante me vient en tête.

Meyer parle, au choix, de la passe de Chahpour ou de celle de Bazirga : or, elles sont situées dans des régions inaccessibles et presque inusitées ; chaque fois que j'ai exposé mon désir de les emprunter, à des connaisseurs de la province,

leurs réticences m'ont frappé. Des officiers, Bay Nafi, le Veteriner Direktörü ont eu de significatifs silences. Ne serait-il pas bon de sonder une autre voie, comme solution de rechange ?

Il y a précisément beaucoup moins loin le col de Saraï, qui mène à Kotur et à Khoï en Iran, au nord du lac d'Ourmiah, en direction de Tabriz. Les augures du restaurant, convives de la salle négligemment consultés, ou gars de l'arrière-cuisine interrogés avec moins de formes, concordent pour donner la piste courte et facile. A Khoï une auto pour Tabriz n'est pas impossible à trouver.

L'affaire est décidée le surlendemain de notre retour de Nebirnao. Nous allons partir, quand on nous apprend l'arrivée d'un bateau de Van...

Je saute à la poste une fois de plus, laissant Halil chauffer et rassembler notre matériel. Je pose mon éternelle question concernant un gros pli à mon adresse. Stupéfaction ! Le guichetier me le tend instantanément, sans recherches... Les passeports sont là, en bonne et due forme, apostillés de l'artistique signature de l'aimable Fahimi, dont les histoires, le thé de choix, les cigarettes douces me reviennent en longs souffles...

Pendant, la voiture est avancée pour Saraï. Eh bien, congratulons-nous dans l'atmosphère de cette course qui nous servira en même temps d'expérience de frontières.

★ ★

Ah ! Nous ne regardons guère le paysage au début ! Le triomphe est prompt chez les Français à se substituer au marasme... « Comment, mais c'était sûr ! Avec Meyer là-bas... Et puis à la façon dont Fahimi avait « sauté » sur la question ovine, de peur de laisser son pays en retard sur les études des Turcs... Le temps perdu ? Quel temps perdu ?

Nous n'avons pas débridé une minute ! » Les abords désolés du lac d'Archak paraissent, et ramènent nos yeux sur la nature.

La vaste poche d'eau s'étend, désespérément morte et déserte, entre des parois de roches hérissées d'aspérités, que nulle verdure, même timide, n'égaye. La rive sur laquelle nous passons est dégagée. Elle est toute moirée de dépôts salins allant du gris argent au blanc, concentriques, qui entourent de cernes blafards ces eaux crument vertes. Encore des eaux chimériques... Moins, nous dira-t-on, que celles de leur grand frère de Van ; on nous expliquera que celles d'Archak gèlent par rude hiver, alors que les autres restent liquides. Néanmoins leurs teintes irréelles dénotent une saturation qui repousse à l'avance aussi bien la soif que la baignade. Et (miracle de la distribution des choses de cette terre !) à 200 mètres à peine de ce bassin, contre la piste, sourd une fontaine limpide, où nous buvons à longs traits.

Le lieu est d'une écrasante tristesse. Les hommes l'ont abandonné. Seuls le hantent de lugubres échassiers qui déambulent au long des berges crissantes de sels, en promenades monacales. Ils dédaignent notre automobile.

Après le village d'Archak, faible rappel de vie — quelques maisons de boue sèche — à l'extrême pointe orientale du lac, nous nous engageons dans la vallée du Mehmedik Tchai, qui de bout en bout nous conduira à Saraï. Cet infime cours d'eau se jette dans le lac d'Archak. Il se fraye un facile passage en petites montagnes, et sa tranchée est bien ouverte.

Plus j'approche de cette porte turco-iranienne, plus je constate la totale absence d'obstacles naturels. Je me remémore les méditations du Professeur Lake concernant les voies d'accès des migrations venues de l'ouest, et je crois que le jour où les autorités le permettront, l'histoire gagnera à des prospections qualifiées à Saraï et sur la piste qui, en Iran, fait suite.

Le très moderne gouvernement doit être de mon avis pour juger cette passe de première importance *même aux temps actuels*. Nous arrivons, en effet, dans une vraie garnison, avec un mess qui nous réserve un charmant accueil. L'endroit en soi ne mérite aucune mention, et comme il a déjà été suffisamment question de l'armée au cours de ce récit, je ne décris point Saraï, où notre incursion est d'ailleurs plus que brève : une seule nuit, dans les bâtiments du poste, sur lits de camp, et une matinée, où j'en apprends assez pour renoncer à tout projet de ce côté.

Pour commencer, quoique le voyage d'étrangers par ici pose un cas exceptionnel, aucune difficulté n'est soulevée. Les Turcs ne nous demandent que le temps d'expédier une estafette au poste iranien d'en face, à quelques kilomètres derrière des éminences sans pittoresque. La réponse des Iraniens est que l'officier responsable est en tournée, et qu'aucune décision ne sera prise sans lui. Ils avertissent aussi de l'impossibilité de former caravane chez eux, en direction de Khoï : il n'existe pas à proximité d'animaux de bât ni de selle. Et les chevaux que nous prêteraient les Turcs seraient obligés de rentrer après la jonction faite.

Si le pays en valait la peine, je viendrais à bout, en m'entêtant, de ces petites chinoiseries matérielles ; mais cette contrée sans noblesse, attenante à l'une des plus pauvres et plus banales bordures de la Perse, n'emballa ni Marie-Laure ni moi-même. En reprenant la route de Van, une pensée unique déjà nous préoccupe : réussir, coûte que coûte, notre grande sortie initialement prévue. Et pour cela, d'abord l'organiser.

Choisirons-nous Châhpur ? Bazirga ? La discussion s'instaure en auto. Bazirga nous entraînerait assez au sud, à la hauteur de Hakari, dont 70 à 80 kilomètres la séparent à vol d'oiseau, et nous ferait revoir des reliefs et des bêtes analogues à ceux et celles du séjour chez Bay Nafi. Châhpur (ou Dilmann, en Iran) nous séduit. On y va par Baskale — un

QUATRIÈME PARTIE

VERS L'IRAN

CHAPITRE XXVIII

EN ROUTE VERS L'IRAN

Nous roulons déjà depuis deux heures. Nous sommes nerveux, à l'exception de notre passager (qui doit être dur à émouvoir). C'est que nous voulons à toute force réussir, réussir dans un temps record, et qu'il y a dans l'air des difficultés graves, que nous pressentons sans pouvoir les définir.

Ungüstanich repasse. A peine y accordons-nous un souvenir à la piste qui s'y débranche au sud, et où nous avons tant peiné, pour accéder à Nebirnao par les gorges aux aigles... Nous n'avons d'autre idée que de gagner du terrain, d'avancer en flèche jusqu'au point où nous serons fixés, par oui ou non, sur la possibilité de notre actuelle entreprise. Nous nous désintéressons de la marche d'approche entière.

Le Koshab Su nous conduit à la remontée de ses eaux vives. Il court dans un assez profond encaissement qui me rappelle certaines vallées du Belouchistan, en particulier celle de la Siman. La piste doit franchir des embases de falaises, et s'en tire par d'audacieux dos d'ânes. Il nous faut « pousser ». Le bonhomme a un coup d'épaule de bovidé... A un moment il est inévitable de chercher du renfort dans quelque village — s'il en existe.

— Et encore, cela n'est rien : vous verrez par la suite ! nous prédit notre colosse.

Tout à fait rassurant ! On l'admonesterait s'il marchandait sa peine : mais il se rue à muscles bandés. D'ailleurs nous nous dégageons de ce mauvais pas.

La vallée s'ouvre un peu à quelques milles de là, puis se

referme de nouveau, et un impressionnant dispositif apparaîtrait à l'horizon... (Photo 25).

Un piton détaché supporte un puissant château-fort. De cette position supérieure dévalent des lignes de murailles crénelées, qui descendent barrer les fonds et regrimpent aux montagnes opposées, où elles s'attachent à de nouveaux ouvrages. Deux autres sommets possèdent chacun leur tour ronde. Une tour carrée trône plus loin. Et de tour à tour, par des lacets ou des plongées audacieuses, toujours ces bandes volantes de murs crénelés.

Quand nous méprisions *a priori* la marche d'approche ! Quelle erreur ! Nous traversons un site historique exceptionnel, et qui a toutes chances d'être ignoré, et pour longtemps, dans son recul chaotique... Il est en dehors des grandes voies économiques d'aujourd'hui et de demain. Nous questionnons le Kurde :

— C'est Koshab Kaleh, répond-il (c'est-à-dire le Château de Koshab).

Et il baragouine que là résidait, il y a six siècles — donc au xiv^e — un terrible seigneur. Les légendes rapportent son histoire. Sarre Suleïman, Soliman le Jaune en langage clair, s'arrogeait la domination sur tout ce qui se passait dans ces montagnes. Son *burg* en commandait d'ailleurs l'issue (Photo 26). Ce burg éveille de nouveau mes souvenirs de Belouchistan par les frappantes analogies qu'il offre avec celui des Khans de Kalat. Mais il est plus solide. Il est de bonne pierre. La destruction de sa toiture n'a pas déséquilibré ses murs, où les fenêtres se découpent avec une netteté parfaite, sans ébréchures (Photo 27).

A toute petite allure, pour mieux jouir du Kaleh, nous franchissons le ravissant pont ancien, en pierre crème et bri-

ques violettes (le ton de très vieilles terres cuites), qui enjambe le Koshab Su au pied du rocher-maître. On remarquera sur ma photographie les panneaux d'inscriptions sculptées des arches (Photo 28).

Nous suivrons encore le Koshab Su sur plusieurs kilomètres, et brusquement, le laissant non loin de ses sources, nous attaquons sud-sud-est le Chukh Tagh.

*
**

On ne répète point, sans danger de lasser le lecteur, des histoires de lutte d'automobile avec la montagne... En fait, elles sont d'ailleurs, à peu de choses près, toujours semblables entre elles : pentes déraisonnables, ruptures de pièces, tractions à bras, combinaisons de fortune. Aussi ne noterai-je dans l'équipée actuelle que ce qui a été caractéristique, sans répétition des malheurs de Nebirnao.

Nous avons à faire ici à une montagne de brique pilée..., douce aux yeux, traîtresse aux pneus qui n'ont pas d'adhérence. Cette montagne-là ne nous « amuse » pas en toboggans de foire, ni en nombreux petits pièges : elle nous sert des longues rampes sans paliers, souvent inclinées en travers vers l'abîme. Elle est sérieuse, et peut être mortelle.

Notre recrue vaut son pesant d'or. Il connaît les casse-cous. Il avertit Halil quand il peut carrément se lancer, ou le freine au contraire avant les mauvais passages.

Grâce à sa merveilleuse expérience de son massif, nous triompherons d'un véritable alpinisme... Sans lui nos incidents se fussent mués en drames. Et je nous vois (en mettant les choses au mieux) retournant piteusement demander l'hospitalité aux mânes de Soliman le Jaune...

Pas de villages ni de camps nomades dans cette contrée inhumaine. Nous subissons une hallucination. Les couleurs que le soleil couchant arrache aux terres, aux jaillissements

de roches brouillent nos regards comme le ferait une peinture fantastique.

Quelque part, nous calons au pied d'une pente qui constitue un défi à la mécanique. D'infructueux essais ont épuisé notre machine. Or, il serait périlleux de reculer : la piste tournoie, en effet, très exiguë au-dessus d'un ravin. La nuit est proche. Que faire ?

Bêlante, la solution possible nous monte des profondeurs d'une gorge. Des moutons ? Donc des pâtres. Halil appelle. Des voix répondent. Cette télégraphie humaine dans cette nature perdue est d'une grandeur réelle.

Voici nos auxiliaires éventuels surgissant enfin de l'abîme sur le bord de la piste, rocheux comme un parapet de citadelle. Cheveux qui ignorent le ciseau, barbes sauvages, yeux étincelants, gestes doux...

Mécanisés par notre guide Kurde, ils se placent à la corde. Le Kurde rugit. Ils tirent. Nous poussons. On gagne mètre par mètre (avec le système de la pierre). De temps à autre un des bergers va rassurer le troupeau qui échappe à notre vue au fond de la gorge, mais dont les plaintes trahissent le désarroi. Le fort aboi des chiens confirme à leurs maîtres qu'ils veillent.

Le soir où nous devons approcher de Baskale (au dire du guide), les ténèbres se closent sans que rien n'apparaisse. Nous commençons à douter de l'existence même de ce nid d'aigle... Quelques feux scintillent bien contre un haut bastion, sorte de tour qui se profile en noir sur la grisaille du ciel. Encore des pâtres, sans doute ?

Les moutons ont augmenté en nombre autour de nous : signe d'herbe, et dès lors du niveau atteint des hauts plateaux. Il faut en tous cas admettre que les loups sont menaçants, pour qu'un troupeau ait été choisir le perchoir où brillent ces lueurs du bout de la nuit !

— Voici Baskale, annonce le montagnard, en nous dési-

gnant justement les lumières que nous prenions pour des flambées de bivouac...

On nous avait avertis que Baskale était l'un des bourgs les plus élevés du Kurdistan : nous en avons la preuve nocturne... Par bonheur, la piste qui y grimpe profite d'une favorable conformation du massif.

Nous débouchons, entre 9 et 10 heures du soir — à radiateur en ébullition — sur l'espèce de balcon (je ne puis mieux m'exprimer) taillé dans la montagne, sur lequel s'est construit Baskale, face à l'est.

Le bourg est si petit que nos phares résolvent le problème de l'éclairage municipal... Nous illuminons toute la minuscule cité et, malgré l'heure, l'attirons sur ses seuils.

On court, on s'agite, on cherche les autorités, qui arrivent au pas de charge. Explications rapides, dont ces braves gens se contentent, s'en remettant à demain pour comprendre. Ils s'en tiennent pour le moment à ce qui leur tombe non pas du ciel, mais de la vallée : des hôtes importants, auxquels il convient d'ouvrir sans délai un digne domicile.

Ni une, ni deux : on nous « débarre » la maison du Balé-dié Reïsi lui-même — si mon souvenir est fidèle — qui, comme le juge de Mush, a eu la bonne idée de s'absenter en voyage. A peine nos bagages ont-ils rallié ce petit logis de bois, très propre, que l'on nous avise de n'avoir pas à nous inquiéter du repas : nous avons une invitation.

Une invitation ? Parfaitement. Et l'on viendra nous chercher dans quelques instants.

Par les fenêtres, où nous sommes visibles comme des acteurs sous la rampe, à cause de la lumière qui éclaire la pièce sans rideaux, les bénévoles se pressent dans des buts certainement serviables, mais aussi de curiosité. Nous nous lavons et nous changeons avec une pudeur circonspecte...

CHAPITRE XXIX

L'ENIGMATIQUE SOUPER DE BASKALE

L'intendant qui nous conduit vers nos hôtes inconnus évolue à travers des jardins encombrés de murettes et de maisons. Seuls dans les ténèbres, à chaque pas nous ferions panache.

A un tournant de je ne sais quoi — probablement d'une bâtisse — la végétation cesse de nous chatouiller dans le noir, et nous nous trouvons nez-à-nez avec une tente somptueuse, à laquelle son luminaire intérieur confère une transparence. Nous distinguons à l'envers les peintures qui ornent la toile en frise circulaire. Le guide s'efface. Nous entrons.

Deux Messieurs turcs en veston nous serrent les mains et s'empressent. On sent qu'ils tiennent à prouver immédiatement par leurs locutions et leurs manières qu'ils « sont d'Ankara ou d'Istanbul ». Ils souhaitent sans coup férir établir le terrain d'égalité avec les « raffinés » que — par définition pour eux — nous sommes.

D'instinct, Marie-Laure et moi sommes sur la défensive... On m'est témoin que, dans ce livre, je n'ai tari d'éloges sur la Turquie nouvelle, sur l'allant de ses hommes : civils ou militaires. Autant de connaissances faites en route, autant d'amitiés sincères. Sera-ce ici l'exception ?

Les gentlemen nous prodiguent une amabilité trop prompte, trop d'obséquiosité, pour ne pas nous étonner et nous indisposer.

— Asseyez-vous ?... Cigarettes ?... Et cette montée ? Fatigante, n'est-ce pas ? Qu'en pense Madame ?... Au fait, soyez indulgents pour notre table : nous finissons de dîner. Nous

nous réjouissons bien de vous réimproviser un souper, mais les éléments manquent : aussi ! à Baskale...

On parle mi-français, mi-turc, et les belles phrases floconnent comme un lancé de pétales.

— Quand nous avons appris qu'une auto d'étrangers, Anglais ou Français, l'on ne savait pas au juste, arrivait de Van à cette heure, dans ce trou (...c'est-à-dire sur ce pic), nous avons immédiatement mandé notre cuisinier et fait rallumer notre four. Qu'auriez-vous eu au village à vous mettre sous la dent, Grands Dieux ! Et puis enfin, après une telle étape l'on aime manger en ayant à qui parler. En ce qui nous concerne, vous nous offrez un plaisir rare : c'est que la vie n'est pas toujours drôle dans nos promenades, savez-vous ?

— Au fait, de quoi vous occupez-vous donc ?

J'ai quand même réussi à placer la question. Ils m'en ont d'ailleurs fourni l'occasion sans le vouloir.

— Nous sommes inspecteurs des douanes, oui, super-inspecteurs, et en tournée, répond d'un petit air avantageux celui qui tient le crachoir. (L'autre surveille le service, ce dont mon estomac le remercie : un assez gros poulet vient d'atterrir sur la table.) C'est pourquoi, repart M. le Superinspecteur, vous nous trouvez sous la tente : mille fois cette simple toile plutôt que les cabanes à puces des bourgades égarées où notre mission nous appelle...

— Et elle vous appelle même dans d'aussi petites et lointaines agglomérations que Baskale ?

Une courte gêne plane... M. le Superinspecteur doit être pris entre la contrariété de voir minimisée son importance, et la délicatesse qu'il peut y avoir à révéler les particularités qui justifient sa présence ?... J'ai de plus en plus dans l'idée qu'une partie contrebandière est engagée sur cette frontière, et une partie sérieuse.

Il préfère s'en tirer par une pirouette :

— Eh oui... Mais j'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre,

lorsque cela me procure des rencontres comme la vôtre ! A propos de vous, avez-vous été installés de façon à peu près convenable ?... Oui ? Ah, tant mieux... Je m'excuse, je viens de parler des logis provinciaux sur un ton si dégoûté... Il y avait de quoi vous ôter le sommeil et vous donner des démangeaisons imaginaires. Mais je vois que vous avez été bien traités. Maintenant, si l'appétit vous en dit, je crois que les plats nous attendent ?

**

Il nous suffit d'avancer nos sièges pliants de 50 centimètres vers le centre pour être à table... La tente se transforme à volonté de salon en salle à manger, et de là en dortoir. Un goût discret y règne. Elle a d'abord les jolies frises kurdes, naïves, que nous remarquons par transparence. Et des coussins et des tapis de haute laine y mettent du confort.

Je dois reconnaître que le souper se passe de façon fort agréable. Les fonctionnaires soupent avec nous comme s'ils n'avaient dîné qu'hier. Leur cuisinier s'est mis en quatre, et sous l'effet d'une franche fringale, les « chi-chis » initiaux s'évanouissent.

Nous nous entretenons en toute simplicité de questions gastronomiques — comme cela est infaillible lorsque la chère est bonne... — touristiques, pastorales, ...même politiques.

Ces Messieurs sont dans le bled depuis un temps, et c'est nous qui leur donnons les dernières nouvelles. D'excellentes confitures — elles sont si bonnes en Turquie (1) — couronnent le menu. Le café fume. Les cigarettes s'allument. Un de ces Messieurs — celui qui préside aux détails — a la délicate pensée d'envoyer le boy s'occuper d'Halil.

(1) Les confitures de roses de Turquie sont célèbres : les *loukoums* et elles ont fait peut-être plus pour la réclame nationale que les réformes voyantes du régime... N'oublions pas non plus les noisettes et les tabacs de la Mer Noire.

La cordialité tient. La confiance acquise ne se relâche point. Nous plaisantons « gentiment ». C'est à l'un de ces moments — je ne me rappelle plus exactement lequel — que celui de nos hôtes spécialisé orateur nous demande :

— Et que comptez-vous faire ?

— Passer en Iran par Khanasur, répondons-nous avec la parfaite quiétude que donne une bonne digestion.

— Quoi ?

Notre vis-à-vis sursaute, perdant sa réserve, et la rattrapant mal. Il cherche à cacher qu'il s'est ému, et nous dit sur le ton d'une indication des plus calmes :

— On vous a mal renseignés : ce n'est point là la route normale. La route automobile, enfin la seule route qu'on puisse envisager sérieusement, est à Bayezid, au nord de Van. Voyez-vous cela ? Sur le grand axe de communications Erzeroum-Tabriz-Téhéran ?

La réaction du bizarre Monsieur d'Ankara a secoué mon engourdissement, et je retrouve mes sens pour aborder cette phase imprévue du dîner offert si... spontanément.

— Nous connaissons fort bien le col de Bayezid, dis-je : il ne nous intéresse pas. Cela nous arrange au contraire de traverser ici la frontière. La prospection ovine dans laquelle Setke Bey nous guide avec tant de dévouement devait nous conduire sur la haute partie du Kurdistan : l'Ambassadeur d'Iran, S. Exc. Fahimi, m'a demandé la même prospection pour son pays dans les régions d'élevage d'Ourmiah. Vous pensez bien que nous n'allons pas remonter de 350 kilomètres au nord pour le plaisir d'honorer le macadam du « grand axe turco-iranien ».

M. l'Inspecteur affecte de rire :

— Navré de vous ôter vos illusions, mais vous ne franchirez jamais Khanasur avec une automobile ! N'espérez même pas en prendre le chemin de cette manière.

— Aussi bien n'avons-nous jamais prévu cela : nous

allons former caravane à Baskale pour visiter les *yaylaks* avoisinants, et nous acheminer de là vers l'ouest.

Le second personnage, qui jusqu'alors avait surtout paru soucieux de la bonne ordonnance de notre réception, et qui se cantonnait dans un silence aimable, prend la parole :

— Le transit de voyageurs par la passe de Khanasur n'est pas régulier, tranche-t-il avec douceur, mais avec un regard qui insiste au delà de la portée des mots.

— Exact, fais-je : nos passeports sont donc dûment visés en conséquence. Le gouvernement d'Ankara ne nous a pas donné tant d'immenses facilités, au cours de cette mission, pour nous chicaner sur cette dernière-là : il est d'accord. Et Téhéran nous a mis en règle également.

L'inspecteur a retenu son geste, mais trop tard : l'esquisse en a plané. C'est celui des doigts qui se tendent vers des papiers qu'on désire vérifier... Son collègue et lui résolvent cependant avec adresse l'imperceptible malaise qui a existé. Carrément ils se ressaisissent, cessent de pousser une investigation qui s'est déjà trop dévoilée, et qui risquerait de compromettre le charme d'un accueil voué à demeurer « urbain ». Comme des poissons auxquels un coup de nageoire suffit à se retourner, ils inventent une diversion : Marie-Laure est invitée à admirer le détail des peintures indigènes, et à faire le tour des propriétaires — ici un cercle parfait...

Cette promenade achevée, la conversation reprend sans danger. On percera la nuit en compagnie de ces Messieurs... Après un ultime assaut de politesses, les adieux se dessinent : *adieux réels*, remarque l'orateur d'un air désolé.

— Car nous levons le camp demain matin, dit-il : nos vérifications sont finies à Baskale.

— De toutes façons, dis-je à mon tour, nous aussi nous partons demain, et peut-être dès demain matin : la séparation est donc doublement inévitable. Et nous sommes doublement navrés.

Il feint de ne pas faire attention à cette nouvelle affirmation de notre résolution. A brûle-pourpoint, les yeux en accents circonflexes, il s'inquiète :

— Allez-vous retrouver votre résidence ? Non... J'en étais sûr ! Ahmed ! Ahmed ! Accompagne cette Dame et ces Messieurs.

Nous nous quittons devant la tente, en échangeant nos vœux de nous revoir à Ankara ou Istanbul : les nôtres sonnent le creux.

Que pensent les deux gabelous-en-chef ? Et surtout que vont-ils faire dans notre dos ?

CHAPITRE XXX

DEIR OU LE DERNIER SANCTUAIRE D'ARMENIE

En nous éveillant dans notre gai chalet de planches, devant nos fenêtres complètement obstruées par la montagne, nous nous figurons être dans un hameau savoyard. Notre chambre donne côté falaise, et comme la terrasse qu'occupe Baskale n'est pas large, la falaise est toute proche, et pèse.

La rue du village tinte déjà de clochettes. Les bêtes trottent. De petites porteuses de légumes ou de laitage font diligence. Des groupes de rudes paysans discutent de transactions aussi âpres que celles des nôtres... Il n'est que le costume qui change. Trois moutons fort inquiets du marché disputé qu'ils provoquent, changent de main au prix moyen de 6 Ltq (1). Un bœuf rouge qui trouverait preneur à gros prix en Haute-Vienne (2) est « donné » à 50 Ltq. C'est ce que semble vouloir dire le geste de son vieux propriétaire, qui jette, en se lamentant, la cordelière à son acheteur !

Un gros buffle est l'occasion d'une beaucoup plus sérieuse bataille. Le marché s'entame avec une tactique de distances. On s'attend, on s'ignore même, on se méprise. Les mots lancés par une partie paraissent sans prise sur l'autre. C'est que le buffle est l'animal de prédilection, et le meilleur outil du laboureur : sa force est incroyable ; il est docile pour cette force, qu'il ignore heureusement ; et il n'est pas cher à nourrir. Soudain propriétaire et vendeur se rapprochent, les traits

(1) Le cours officiel de la Ltq à ce moment était de 30 fr. (mais on en trouvait à moins).

(2) Comparaison prise en Haute-Vienne, car la couleur de beaucoup de bœufs turcs est exactement celle de nos Limousins fauves.

se contractent, des injures se mêlent aux prix lancés, on se menace... L'accord tombe comme une pierre quand je ne l'espérais plus. Ce sera 115 Ltq. Et aussitôt l'on devise amicalement. Le vendeur détaille son animal, en fait l'article — qu'il eût été plus psychologue de faire avant — explique son caractère, ses qualités, le recommande aux soins futurs.

Ces braves gens-là vont être précieux à interroger. J'attends bien plus de leur franc-parler que des conseils avec arrière-pensées de certains notables, surtout si MM. les Inspecteurs des Douanes ont eu une intention pour nous avant de partir...

Setke, vraiment incomparable comme obligeance — il sera jusqu'au bout pour nous l'ami le plus sûr — Setke sort, et se répand dans les groupes. Il apprend de gauche et de droite que Khanasur est bien un centre d'estivage (nous ne parlons plus que moutons, et pas sortie des frontières), et l'on s'y rend par Deïr.

« Votre automobile est capable d'atteindre Deïr » jurent nos montagnards en roulant des yeux admiratifs, peut-être trop admiratifs, sur la Chevrolet, qui cache orgueilleusement ses maux sous une ligne restée impressionnante. Ne faut-il pas craindre qu'ils soient dupes de ce long capot, dans lequel Halil a dû déclarer que tenaient 40 chevaux ? 40 chevaux pour des gens qui savent la valeur d'une seule bête... Ils restent des heures à palabrer, je viens de le voir, pour en acquérir une, et mesurent exactement les services dont elle est capable pour son maître : alors, quarante... Sûrement ils ont multiplié par ce chiffre la force d'un vrai cheval de chair et d'os dans la nature, et ils nous prêtent le pouvoir de sauter les pics...

Les autorités arrivent là-dessus, fort courtoises. Ce sont des commerçants de Baskale. De prime-abord, ils ne semblent point prévenus contre nous : mais je reste sceptique... Un vieux flair me souffle de demeurer attentif.

L'on nous confirme nos chances de gagner Deïr en auto, en y mettant le temps et la patience, c'est-à-dire les moyens : leviers, cordages. Nous formerons ensuite aisément caravane dans ce village, qui sert de centre de ravitaillement aux troupeaux. Notre départ est donc signifié à Halil, qui court achever les préparatifs.

En l'attendant, nous accompagnons les notables dans un tour de village. Baskale présente d'un bout à l'autre de son enfilade ce même cachet de bourg alpestre que lui attribua le premier coup d'œil de notre éveil. Tout le monde y commerce ou y manipule du bétail. Saines activités artisanales : le marteau du maréchal fait tinter l'enclume ; de chez le charpentier giclent des souffles dorés de copeaux. Un ramasseur de laines pèse en plein air les toisons, avec bien de la malice dans les yeux pour que ses mains soient dignes des fléaux de la Justice... Pendant qu'il opère (prenez le mot au sens d'opérer le client), je lui soutire des indications inédites sur la tonte en montagne.

La trompe de Halil balaie la rue, et nous appelle.

Avant de monter en voiture, nous recevons les dernières précisions. Grâce à la situation en nid d'aigles de Baskale, adossée au rocher, et d'où la vue embrasse un immense panorama à l'ouest, nous avons devant nous en creux et bosses, mieux qu'en plan perspectif, *l'étape finale* vers laquelle Halil va nous emmener (ravalant, devant cette assemblée, son chagrin de voir s'achever ses services).

Parallèlement au massif en rempart qui soutient Baskale, c'est-à-dire nord-sud, s'ouvre une large dépression : la vallée du Zab, qui descend se jeter dans le Tigre près de Mossoul. Deïr est sur la rivière même, et des plissements nous le cachent. Ces plissements sont le début de la chaîne de transition, qui ne s'élançe vraiment que sur la rive opposée : nous en distinguons la ligne de crête, derrière laquelle court la frontière.

Le chemin à suivre se lit à l'œil. Tout semble facile. Un piton lointain nous servira d'axe de marche, ainsi que bon nombre d'autres repères. Je me demande timidement ce qu'ils deviendront lorsque nous aurons plongé dans le paysage ? Mais ce souci doit être vain, car la question d'un guide n'est pas agitée. La grande dépression qui bâille d'ici à la chaîne iranienne n'a que 15 à 20 kilomètres à vol d'oiseau. Et pour Deïr (légère oblique), il y a tout au plus une vingtaine de kilomètres S.-O.-N.-E.

Un prévoyant anonyme nous fourre une véritable poutre dans l'auto : sinistre présage de manœuvres de force !

*
**

La tentative s'annonce bien. Nous piquons du nez sans difficultés à travers de molles pentes, et roulons en pleine herbe. Quelques moutons lèvent des têtes ahuries, et reprennent leur dînette. C'est de la navigation à grandes oscillations, à grand tangage pour rester dans le style nautique. Nous ne risquons que le mal de mer, à défaut de pannes. Les montagnards connaissaient leur montagne.

La persistance de cette descente, à la longue, nous rend perplexes... Le moment finira par venir de regrimper ? Cela ne peut durer éternellement ?... Déjà nous avons perdu de vue le sommet-pilote. Nous gardons notre direction *grosso modo*. Un premier fond approche, et s'ombre d'antipathiques fractures... N'en faisons point une affaire ! Un peu d'initiative ! Trouvons un passage décalé.

Nous le cherchons parmi des bandes de buffles, qui hésitent visiblement entre charger ou fuir... La charge du buffle n'est dangereuse que par action de masse, car ses fortes cornes annelées font toujours leur boucle vers l'arrière. Simple réflexion, car je n'ai jamais en fait essuyé de charge de buffle... Mais je pense que si j'ai des toréadors pour lecteurs, cela

peut les amuser de savoir que cet animal n'a pas ses défenses orientées pour les jeux du cirque, et qu'il n'y a pas de recrutement à en espérer pour les torils de courses.

Une dernière spirale autour de deux sombres hanches cinglées de queues nerveuses, et nous retournons à notre point initial. Echec complet. Aucun passage. Perte de temps : une heure. Sortons les leviers, les outils, même la poutre, et essayons de défoncer le décor sur place.

Nous dépensons encore en vain du temps et des efforts : notre insuccès était signé d'avance sur le terrain. Il n'y a pas à choisir entre deux solutions... : il faut que nous lâchions ici l'auto, Halil remontera demander que l'on nous dépêche des bêtes de bât quelconques pour aller au moins jusqu'à Deïr, où nous verrons à constituer une vraie caravane.

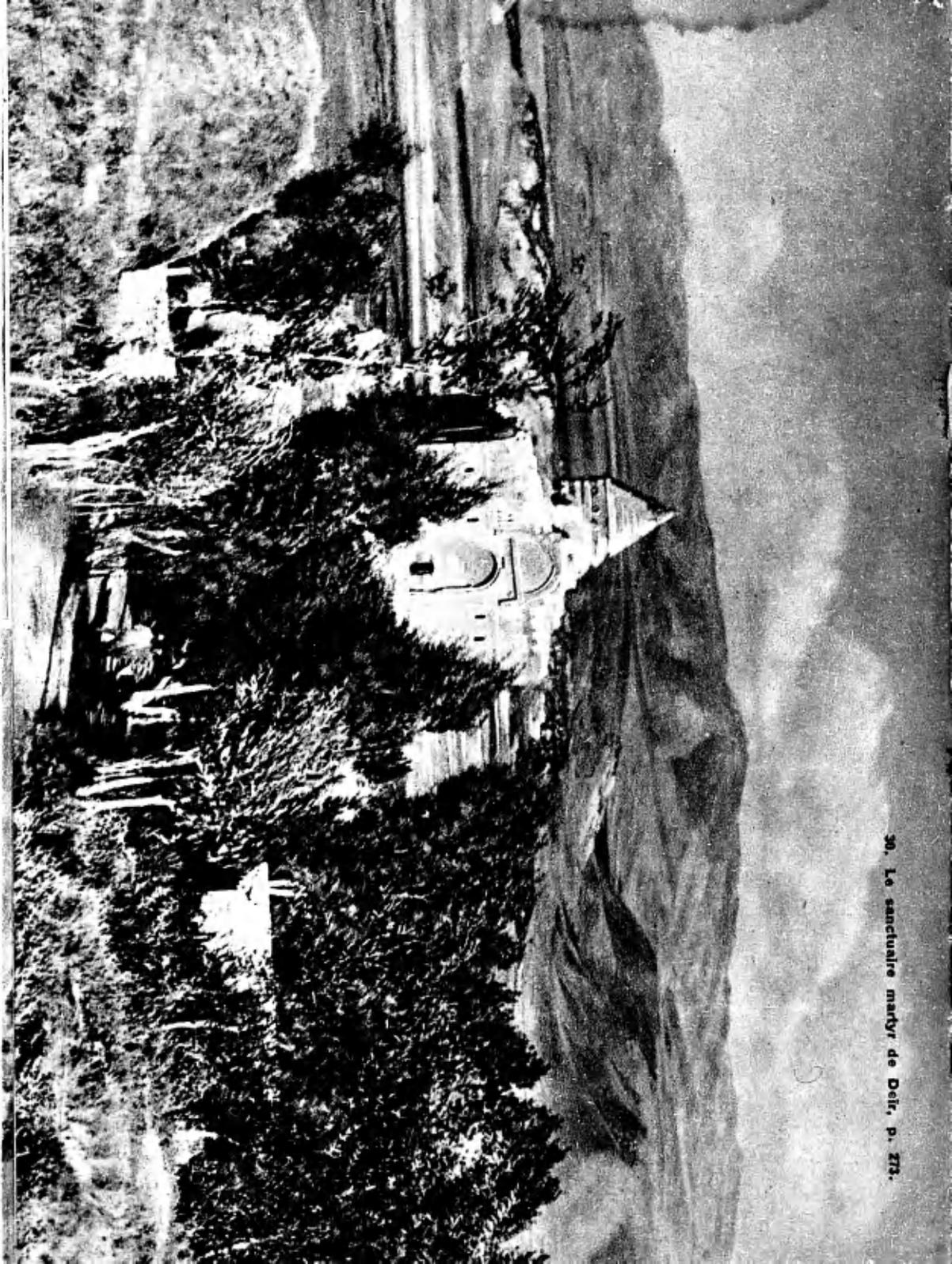
— Et moi, alors ? fait Halil, la gorge serrée.

Lui, c'est vrai, le pauvre vieux : il n'est plus utile qu'il revienne... C'est cela qu'il veut se faire dire ?... Nous en convenons donc avec lui, sans courage. Et nous avons le même sentiment : nous eussions souhaité, pour nous quitter, autre chose qu'un climat de panne... Il avait rêvé de nous lâcher par un beau matin ensoleillé, bien montés, bien équipés, sûrs, possesseurs certains de la frontière iranienne. A présent, il ne saura même pas notre prochain sort...

Nous serrons avec une émotion réelle les mains de ce serviteur et compagnon fidèle. Une dernière fois il va nous rendre service. Nous le regardons escalader les pentes d'herbe : ses roues mordent à pleins pneus, il vole... Avant un crochet qui va nous le cacher, sa main sort de l'auto et s'agite... Chic type !

Et l'épreuve de patience débute. Midi arrive sans qu'arrive de nouvelles. Et pas un homme, pas un berger : rien que des bêtes libres. Ce haut plateau est d'ailleurs d'une majesté suprême. Les formes des massifs sont accusées par un modelage de lumière et d'ombres. Leur nudité est totale,





30. Le sanctuaire martyr de Delf, p. 273.

mais dès le contact des versants avec les vals tabulaires comme celui où nous sommes « collés », c'est l'herbe, l'eau, le bétail. Il me sied bien de décrire la nature ! D'autres soucis se bousculent dans ma tête, que le soleil, à la stricte verticale, achève de faire bouillir.

— Vois-tu, dis-je à Marie-Laure, si l'on avait voulu nous écoeurer, on n'aurait pas autrement agi : on nous embarque vers un bon piège par un engageant début de parcours, et une fois paralysés : « Bonne chance, mes amis, cuisez donc ! » Aussi, j'aurais dû me méfier... Il y a forcément un petit trafic entre Baskale et Deïr, et cela laisse des traces, au moins un embryon de piste : or, nous avons été lancés dans l'herbe vierge, à part quelques éraflures de passages de bêtes. Pas de doute, on nous joue !

Je m'énerve. Marie-Laure, plus pratique, juge que cela ne sert à rien puisque pour le moment nous ne pouvons rien... que déjeuner. Elle a été chercher de l'eau au ruisseau, des nouilles mijotent, et Setke rentre à point de « promenade » pour ouvrir — il y excelle — des boîtes de conserves. Nous avons aménagé à mon épouse un abri de fortune en tendant des plaids sur une touffe épineuse, le seul, *strictement le seul* arbuste (!!!) existant à la ronde. Elle rentre y chercher l'ombre de temps en temps, en compagnie de toute une gamme d'insectes (Photo 29).

Nous avons la visite des buffles. Les odeurs culinaires finissent par les apprivoiser. Deux grands mâles arrivent, escortant une bufflesse dont ils se sont disputés les faveurs, qu'ils se redisputeront dès que la flèche de Cupidon taquinera de nouveau l'un ou l'autre : leurs fronts ensanglantés indiquent leurs heurts sauvages. Le rapprochement progressif de l'ensemble du troupeau nous donnera l'occasion d'observer de près le déchaînement de rivalités semblables. Les combattants ne se blessent point par les cornes, puisque j'ai expliqué leur disposition inoffensive. C'est à se cogner, à se presser leurs

têtes l'une contre l'autre qu'ils s'arrachent le cuir. Ils restent ainsi affrontés des minutes durant, arqueboutés sur leurs membres, campant un duel splendide. Belles luttes, suivies du tendre triomphe du vainqueur, tandis que le sang lui ruisselle sur le mufle.

Ils nous distraient, ces animaux. Et la chaleur nous abrutit. Vingt fois, cinquante fois nos yeux consultent le coin de montagne par où Halil a disparu, et où nous guettons le secours. Rien... Comme Sœur Anne... C'est à croire qu'on continue à nous brimer.

Nos bagages, comme nous, chauffent doucement au soleil...

**

— Bay Setke ! Bay Setke !

Setke s'ébroue. De quel azimuth tombe cette voix qui clame son identité aux échos du massif ? De derrière nous : c'est-à-dire du côté opposé à *Baskale*, vers lequel était braquée notre vigie somnolente.

Et c'est la silhouette de... Halil qui se découpe sur la plus proche éminence ! Il est sur nous en quelques secondes de course. Nous sommes ébaubis et sans voix...

Dès qu'il fut rentré au village, raconte-t-il, la bouche sèche, on lui dit que nous nous étions certainement trompés en appuyant trop à l'est, en suivant une sente de pâtres. L'erreur était possible à un endroit précis. Mais la vraie piste existait bien, et l'on s'offrait à l'y conduire. Il l'avait aussitôt rejointe grâce à un guide bénévole, et comme elle passait dans notre dos à assez faible distance, ils convinrent de nous atteindre à pied et de coltiner nos bagages. Son acolyte arrive d'ailleurs sur ses traces dans ce but.

Halil dévore des yeux le reste de nos nouilles et de nos pommes, et je devine qu'il n'a pas pris le temps de déjeuner ! Il se rattrape à bouchées doubles. S'il fut si long à reparaître,

explique-t-il en s'étrangeant, c'est que la « bonne piste » était elle-même délicate, et qu'une panne de moteur l'immobilisa un bon moment.

Nous nous répartissons les charges. Marie-Laure reste pour remballer sa cuisine, et un par un nous gagnons notre Chevrolet cachée derrière un monticule à quelques centaines de mètres. Elle n'a décidément pas voulu nous abandonner encore ! La voix de son chauffeur claironne...

La fin du trajet est un jeu. Nous débouchons à la chute du jour sur ce bourg extraordinaire : Deîr.

*
**

Face à nous, dirigée bien droit du nord au sud, la vallée même du Zab s'étire en tranchée profonde contre le vigoureux redressement de la chaîne frontalière. L'Iran est là. Sa frontière court sur le faite de cet obstacle terminal. Mais ce n'est point tant cela que nos yeux regardent.

C'est plus près, sur Deîr, que nous sommes fascinés.

Qu'est-ce donc, pour ce misérable village de galets, que cette imposante, cette bouleversante basilique ? Il y a disproportion d'échelles... Le sanctuaire se dresse au-dessus de saules touffus qui le précèdent ainsi qu'une corbeille. Il élance vers le ciel son clocher trapu, sa coupole, tous deux en pierre, la même que celle de tout l'édifice. Un frontispice ouvragé domine le haut porche. L'ensemble forme monolithe à la romane, évoquant nos cathédrales d'Auvergne.

Qu'est-ce que cela ? me dis-je, me répétant ma question. Et de nouveau, sans comprendre le... rapport, je regarde les taupinières kurdes voisines.

— C'est la dernière église arménienne, je l'espère du moins ! répond Setke, avec la satisfaction qu'il réserve à ce genre de nouvelles. (Les vieilles querelles religieuses de Turquie sont le seul terrain qui nous divise... Il faut bien n'être

pas du même avis sur tout, sans quoi l'amitié manquerait de fantaisie ?)

Sa documentation ne peut être plus fraîche : un sous-officier de 25 ans, avec une jolie tête de bandit, sympathique, de ceux qui « ont » au charme les héroïnes des films, est survenu pendant ma contemplation. Ils ont bavardé ensemble, et rien de concert.

— Savez-vous ce qu'ajoute le sous-officier ? me traduit Setke. Qu'ils ne désespèrent pas de la « finir » un de ces jours, quoiqu'elle ait la pierre dure ! C'est l'explosif qui manque... Mais chaque fois qu'ils en touchent, quand ce ne serait que des grenades, elle a sa part. D'ailleurs, il nous propose de visiter son travail.

Cet homme se rend-il compte de l'émotion qui m'étreint ? Il ne sent pas que ce que j'accepte de visiter dévotement, ce n'est point « son travail », mais ce qui en subsiste, les saints restes...

Nous voici devant le porche de grand style, de plein cintre. Une colonnade l'encadre et monte supporter, très haut, le frontispice. Sur ce dernier, Saint Georges en relief terrasse le Dragon. Nous entrons. Le pied rencontre à chaque instant les pierres tombées des voûtes : ce sont elles que désigne le jeune sauvage avec des yeux brillants de fierté, comme preuve de son adresse à la grenade ; ce sont, moi, les lignes architecturales que je regarde...

Tristesse ! Je crains que l'obstiné labeur de destruction de la poignée de désœuvrés de Deïr, qui n'ont point d'autre amusement, ne vienne à bout de cet inestimable monument d'une époque, d'une religion, déjà mortes... L'attaque stupide, désordonnée, sacrilège, a mordu ici dans une clef de voûte, là dans quelque autre œuvre vive. Il me semble entendre les cris de triomphe le jour, prochain, où tombera ce vaste morceau de coupole, ou ce pan de mur...

Il est impossible de fixer un souvenir photographique. En exprimer le désir quand ce soir, demain, je vais demander à ces gens de m'aider à franchir Khanasur, équivaudrait à me rendre suspect. Il est officiellement défendu de filmer les vicilleries turques, le bric à brac... à plus forte raison une relique arménienne ! Si j'ai quand même réussi à rapporter une vue du sanctuaire de Deîr, c'est en la volant, et la qualité du cliché s'en ressent. Quand nous avons fait notre toilette à la source qui jaillit à proximité de notre chemin d'arrivée, il y a eu un imperceptible dé clic : but atteint... *Une image au moins aura été sauvée* du temple tragique (Photo 30).

Le sous-officier ne doute pas de m'avoir « épaté », et nous entraîne gaiement vers son poste.

Le hameau est famélique. L'importance de l'église ne s'explique que si un gros village arménien a été rasé là, ou bien si elle était un centre de pèlerinage. J'opte plutôt pour cette seconde hypothèse, car je ne remarque pas de ruines. Ce que je remarque avec un nouveau déchirement, c'est l'usage que l'on fait de ses pierres martyres : les éclats qui lui furent arrachés servent librement à boucher un trou de murette, ou à raffermir une façade croulante. On reconnaît de-ci de-là de beaux fragments rapiécant les galets d'un taudis.

Oni, famélique, ce hameau de quelques foyers à peine. Sa place est une pente pierreuse, dont les interstices de terre ont été affouillés par les pieds du bétail. Le purin y stagne à tous étages en poches plus ou moins grandes. Seule note pure : une fontaine — point celle de notre toilette, une nouvelle — dont la chanson s'élève parmi la méchanceté des hommes comme une prière éternelle. De pouilleux enfants gambadent dans la fange parmi des chiens et des volailles étiques. De leurs portes, qui ressemblent à des entrées de taupinières, les parents nous inspectent avec curiosité et méfiance. Et avec cela, ce sinistre endroit est d'une couleur poignante.

Le sergent iconoclaste me ramène par la manche : je me

suis écarté, il n'est pas fier de ce que nous voyons, ou plutôt il s'en moque : ce qu'il tient à nous montrer, c'est son poste. Cinquante pas, et nous y sommes.

Une bâtisse vétuste et piteuse, où les consignes militaires ne vivent plus qu'à l'état de souvenir... Cette toute petite section de montagnards affublés d'uniformes est retournée à la montagne, je veux dire à la nature. Les soldats n'ont plus d'allure militaire, et ce relâchement est normal dans cet exil réel, prolongé... L'essentiel est qu'ils reconnaissent une autorité : or celle du sous-officier paraît totale. Il vous prend des airs de roitelet, aussi bien que de chef de bande.

— Tchaï ! (1) crie-t-il en claquant dans ses mains, et trois gars affairés disparaissent.

Un seul des hommes, un intact sauvage, nous poursuivra de son œil haineux jusqu'à éclater brutalement en paroles rauques, dont je ne comprends que ceci : elles sont des insultes. Le sergent nous a mis sous sa protection, et écrase aussitôt son subordonné d'une injonction courte et violente, dont nous ignorerons la suite.

Plus nous vidons de gobelets de thé avec lui, plus ce jeune mousquetaire nous est sympathique — abstraction faite de sa fureur antireligieuse. Avec ses beaux traits, son teint mat, ses yeux en escarboucles, il ressemble assez à Anthony Eden. Il doit être aimé des femmes — ce qui, s'il use de sa séduction à Deïr, pourrait vite le rendre malade ! Il s'est combiné un uniforme fantaisie, mi-toile blanche, mi-toile verte. Gouailleur, malin, la gaité même, c'est un joyeux commensal. Je le lui dis, et j'ajoute :

— Etes-vous aussi bon organisateur ? Nous souhaitons en effet former une caravane pour aller à Khanasur.

— Bien sûr. La chose est très facile. Vos bagages sont réduits ? Je m'en charge...

(1) Thé.

Mais ses yeux se détournent vers la porte. Deux gaillards viennent d'entrer, en nage et poussiéreux comme s'ils rentraient d'étape.

**

Je crois, je suis sûr, qu'ils sont sur le seuil depuis quelques secondes, et qu'ils ont entendu ma question, par Setke traduite. Et à présent, je ne déchiffre pas l'éclair qui s'échange de leur regard à celui de notre « loustic ». L'expression de ce dernier change en tous cas. Et il continue plus mollement à nous expliquer comment il compte nous pourvoir en bêtes.

Les deux nouveaux-venus ont peine à se tenir debout sous les poutres de la pièce basse. Ils ont les plus insolentes têtes d'apaches kurdes que j'aie rencontrées. De structure athlétique, assez beaux (dans le genre bestial), ils ont la pose avantageuse des soudards satisfaits de leur physique. Et l'originalité est qu'au lieu d'orgueilleux haillons de bandits véritables, des uniformes vert-forêt, battant-neufs, fagottent ces corps d'hercules de foire... Des ceinturons réglementaires torturent le tissu en vingt plis à la taille. Un vague soupçon se glisse en moi.

— Qu'est-ce, Setke ?

— Des douaniers volants de frontière.

Sur ces frontières nouvellement marquées du drapeau turc, veillent, m'explique-t-il, des gardes montés, se déplaçant au hasard de leur flair de massif en massif. Peu nombreux, résistants, endurcis aux longues courses, ils ont un passionnant et aventureux métier. Ce seraient deux d'entre eux qui croiseraient notre chemin en ce bivouac.

Nos hommes n'attendaient que cette présentation, qu'ils devinent, pour s'arroger un rôle. Nous toisant effrontément, ils réclament nos papiers, et les emportent.

En quelques secondes, un mauvais vent souffle sur notre affaire.

— Le sergent demande quand vous voulez partir ?

— Demain à l'aube, fais-je — sans la moindre confiance : je jurerais que nous ne serons pas partis avant longtemps ! Vais-je revivre les promesses des petits chefs abyssins, avec lesquels on n'était sûr de rien, même une fois en selle ! L'un d'eux attendit un jour ce moment ultime pour prétexter des effets d'une purge (son *couso*) et faire remettre pied à terre *sine die*...

— Tunaydin ! (r)

* * *

Nous avons absorbé quelques aliments secs en buvant thés sur thés, bien sucrés : le dîner est fini, et la nuit est pleine. On nous a débarrassé le plancher d'une pièce pour dormir, et nous y serons bien : mais je n'ai pas sommeil, et je fais quelques mètres dehors, scrupuleusement contrôlé par la sentinelle de veille.

Je suis contrarié. Des manœuvres louches rampent sous nos pas. Je sens la sourde lutte d'un parti pris de malice, de malice déchaînée pour voir de la malice en nos pensées, alors qu'elles sont loyales... On se débarrasse malaisément d'un aussi sournois obstacle.

Peu à peu, dans la sérénité de la nuit, un sujet de mélancolie plus élevé balaye ces soucis personnels. Je distingue la masse du sanctuaire profané, qu'éclaire doucement la lune. Une brise glacée agite sur lui ses saules, qui semblent lui apporter comme une caresse de palmes... Et je songe à la grande passion arménienne dont j'ai là, près de moi, par suite de circonstances exceptionnelles, un vestige direct...

Sans doute ont-ils payé, et jusqu'au dernier, parce qu'ils avaient mérité un châtement total. J'ai déjà parlé d'eux dans ce récit sous l'angle humain, j'ai dit qu'ils étaient veules,

(r) Bonsoir.

31. A boeuf.



31 bis. En caravane vers Khansour, p. 234.





fourbes. Mais même sous l'angle religieux, eurent-ils quelques mérites ? Pratiquèrent-ils d'un cœur sincère ce culte qui sut élever des monuments aussi nobles, qui exaspéra leurs ennemis, et dont finalement ils furent victimes ? Vivaient-ils pour leur Dieu et sont-ils bien morts pour lui, tout en ayant été frappés à cause de lui, en son nom ?

J'essaie en cette nuit de Deïr de me remémorer leur religion, son histoire mouvementée. Nombre de gens par réaction purement sensible lors des massacres arméniens, la confondirent exactement avec la religion catholique pour pouvoir s'émouvoir d'un cœur plus libre... Il n'en est rien. Elle a même son origine dans le schisme.

C'est en 428 que Nestorius commença à jeter le trouble sur la délicate question de la double personne divine et humaine en Jésus. Il affirmait, lui, que l'une se distinguait de l'autre. Une réaction exagérée en sens inverse se dessina sous l'impulsion d'Eutychès qui, vers 440, déclara que la nature divine avait dans le Christ complètement absorbé la nature humaine... Telle n'était point la théorie de l'Eglise, et les 600 évêques du concile de Chalcédoine condamnèrent en 451 les deux tendances.

Celle d'Eutychès fut reprise par des « dissidents » dès après le concile, retouchée, et c'est là que se place la naissance du schisme de l'église arménienne. Sous le nom de monophysites (et de *monophysisme*) se fonda un parti qui prétendit qu'il n'y avait pas à savoir si la nature divine du Christ absorbait ou non sa nature humaine (l'idée d'Eutychès), parce qu'il n'y avait jamais eu en lui qu'une seule nature : la divine.

De ce point de dogme bien complexe pour des temps aussi primitifs de l'Eglise — (que nous taxons un peu trop vite de naïveté) — de ce point allait résulter une séparation de rameaux du tronc apostolique et romain. Scission qui n'a pas

fait la gloire ni le bonheur de ces rameaux... Ils ont eu des rayonnements isolés et moindres que s'ils étaient restés partie intégrante de l'arbre, dont la luxuriance a conquis, depuis, le monde entier.

Ils s'appellent, sous le trait d'union d'une même doctrine (le monophysisme) : l'église arménienne, l'église syrienne, l'église égyptienne copte, et sa sœur l'église copte d'Abyssinie. Et maintenant ils comptent un mort, ou une morte : la première, l'arménienne...

Si je suis ému, si je communie au malheur qui l'a frappée, c'est peut-être sous l'effet de cette nuit romantique aux côtés de cette ruine... C'est surtout parce que je sens les parentés, *malgré le schisme, malgré les chipotages d'exégèse*, qui allient mon christianisme au sien. Elle a mon Dieu, mes Apôtres, mes Saints, presque tous... J'ai vu Saint Georges à son fronton, terrassant la bête, le même Saint Georges que porte une médaille qui jamais ne me quitte !

Sa branche de Cilicie s'unit aux Croisés contre les musulmans, au XII^e siècle ; des Lusignan de France régnèrent ensuite sur son domaine temporel (1).

Le coup sous lequel elle expire me semble une atteinte indirecte, et probablement illogique, à des choses que je révère.

Je reste de longues minutes à écouter le sommeil de ces hautes régions. Il est à peine troublé par le fin bruissement des saules. Un silence intérieur finit par s'établir en moi pour répondre au silence des choses.

A mes pieds plonge la vallée du Zab, baignée de lune. Et le dernier relèvement avant l'Iran, celui qui nous attend au petit jour, barre l'ouest, en une faible muraille teintée d'or pâle.

(1) La Cilicie s'était peuplée d'Arméniens, au XI^e siècle, fuyant la domination byzantine. Elle fut appelée alors la Petite Arménie, pour la distinguer de la grande, dont le berceau demeurait l'Ouest. Elle ne succomba à son tour à d'autres envahisseurs qu'au XIV^e siècle.

CHAPITRE XXXI

KHANASUR, SEUIL DE L'IRAN

Nous ne sommes pas étonnés en voyant que c'est un soleil déjà haut qui nous éveille : nous ne comptions pas sur ce départ, pourtant demandé, pourtant promis, et dont l'aube devait marquer l'heure, suivant nos ordres. L'aube est loin... Et la caravane elle aussi... A quelle sauce nous prépare-t-on les « bonnes raisons » ?

Je me lève sans entrain, et ramasse éponge et savon pour aller à la fontaine. En sortant du poste, la surprise m'arrête...

Dans la ruelle infecte située en contrebas de notre terre-plein, des mules et des ânes se rassemblent. Deux jolis chevaux mal nourris se font seller brutalement, sans force pour protester d'un coup de botte. Halil prend des mesures sur les poches de bât et les compare à celles de nos bagages... Le doute n'est pas possible : c'est notre caravane qui s'organise.

Je cours avertir Marie-Laure et Setke. Nous bâclons notre toilette et préparons dare-dare un breakfast frugal : thé et biscuits. Notre jovial sous-officier survient sur ces entrefaites, et accepte une place à table parmi nous. Sa faconde, qui s'était comme voilée depuis l'apparition des hommes verts, est de nouveau entière. Il n'a de paroles que pour vanter comment il s'y entend à monter une expédition en 5-7 ; à forcer les Kurdes revêches à accepter de louer leurs bêtes ; qui mieux est : à obtenir les bonnes... Enfin il n'a pas assez d'éloges à son actif. Et il est si content de nous avoir équipés qu'il ne résistera pas au plaisir de nous faire escorte.

Car, précise-t-il, il est ici son maître, son seul maître : le maître, affirme-t-il avec une ostentation si rayonnante

qu'elle est pardonnée tout de suite. Il galopera avec nous « parce que cela l'amuse ».

Je ne sais pas pourquoi, je crois discerner une nuance bizarre dans ces explications un peu trop appuyées. Je me demande si elles sont absolument naturelles, et si elles ne préparent pas plutôt quelque chose ? Ce soupçon vient juste de m'effleurer, que la porte s'ouvre, et que les deux douaniers-volants entrent lourdement, saluant de même, et s'asseoient sans qu'on les y invite.

Ils sont bottés, éperonnés, prêts à monter en selle.

— Demandez donc s'ils partent ? dis-je à Setke. Je ne me désolerais pas outre mesure d'être privé de leur présence. Mais, en ce cas, qu'ils n'oublient pas de rendre nos passeports ?

Marie-Laure leur verse déjà deux verres de thé pour attirer leur bonne humeur. Ils les vident d'un trait, donnant les passeports sans les rouvrir, et répondent à Setke avec un sourire qui me semble plus provocant qu'aimable. Setke n'a d'ailleurs pas l'air enchanté de ce qu'il vient d'apprendre :

— Oui, ils partent bien, dit-il : mais avec nous. Ils prétendent qu'ils ont affaire de ce côté de la frontière. Eux aussi, cela les amuse de nous escorter...

— Tiens ? Eh bien, je parierais que la fantaisie du sergent n'avait d'autre but que nous faire « passer » la leur. Or la leur me plaît infiniment moins : qu'en pensez-vous ?

— Je ne sais pas. Mieux vaut ne pas paraître nous affecter, et ne rien relever.

— D'accord. Il n'y a qu'à ignorer ces gens-là. Allons plutôt voir si notre caravane est prête ?

★★

Elle n'est pas belle, mais elle est prête. Les flancs sont creux, le poil est hérissé ou pelé. Les yeux sont ternes. J'ai

précisé pourtant que les chevaux manquaient plus d'avoine que de type. Les bêtes de bât portent une double poche en poil de chèvre, qui est censée s'équilibrer d'elle-même sur l'épine dorsale : à condition que ses deux moitiés soient chargées de façon égale.

Le sergent guidera. Le valet d'animaux est un adolescent hébété, qui paye visiblement les syphilis de ses père et grand-pères. Il flotte dans des vêtements d'un aïeul, qui lui légua en somme et sa maladie et son vestiaire. Imberbe malgré ses dix-sept ou dix-huit ans, l'œil glauque, la bouche ouverte, il ne dit mot, et ne se distingue pas, comme intellect, de l'âne galeux qu'il enfourche.

Cette deuxième séparation ramène la tristesse de Halil... Nous lui redisons notre gratitude. Un mauvais pressentiment me souffle de lui adresser cette recommandation :

— Tant qu'à t'être aventuré en auto jusqu'à Deïr, attends donc sur place jusqu'à demain avant de t'en retourner. On ne sait jamais : un accroc est toujours possible.

L'excellent garçon n'accorde aucune créance à la possibilité de cet accroc : il nous voit cette fois partis, bien partis. Et pendant longtemps, statufié, il suivra des yeux notre file serpentante au travers des herbes...

Les derniers gourbis isolés de Deïr sont derrière nous. Nous passons le Zab sur un pont informe, mais cependant solide. Tout de suite le terrain se redresse, et nous élève face à Deïr.

La fraîcheur de la végétation piétinée grise les narines de nos montures, qui s'animent. Mon carcan serait presque fringant... L'effet de détente produit par une marche régulière endort nos nerfs. Le sergent grille mes cigarettes et adresse

à Setke des bons mots à traduire... Je ris par politesse. Il me met en humeur de plaisanter moi-même :

— Dire que nous n'avons pas eu la pensée de demander un dernier « morceau de radio » à Halil !...

Soudain Marie-Laure fait une découverte digne de nous réjouir :

— Mais, et nos douaniers ? Les avons-nous si bien ignorés qu'ils auraient renoncé à nous suivre ?

Les coquins... On croirait qu'ils ont voulu nous donner un faux espoir ! Les voici, au contraire. Leur galop crépite sur le sol sec. S'ils n'étaient aussi odieux, ils seraient beaux à voir.

Ils fondent de Deïr à toute vitesse : une balle blanche, une balle alezane passent le pont sans ralentir, et se ruent à l'assaut de la côte. Quelques instants après ils nous rejoignent, nous débordent, s'arrêtent en arcs de cercle courts qui coupent notre axe de marche, caracolent. Ils nous jettent aux yeux le brio de leurs pur-sangs syriens, et leur aveugle soumission à la main qui commande. C'est un succès de vanité, et aussi la démonstration fougueuse que nous sommes dans leur dépendance où que nous allions : leur écurie sur-classe de cent jarrets la nôtre...

Satisfaits maintenant, et caressant les encolures où flottent de longues crinières bien peignées, ils vont à notre botte, sans mot dire. Ils n'ont d'yeux, semble-t-il, que pour le paysage, d'ailleurs pittoresque : nous suivons un petit affluent du Zab, qui s'engage dans des gorges (Photo 31 bis).

On a la réelle impression que ces reîtres n'ont pas menti en déclarant s'amuser en faisant route ; mieux qu'un amusement, ils prennent un plaisir. Les moindres particularités captent leur attention vive : aigle ou vautour qui décolle d'une pointe rocheuse, forme de terrain, source, fleurs... Ils photographient d'un œil de lynx des repères, et peut-être même des souvenirs...

Je les supporte mieux ainsi dans l'exercice de leur métier qu'au repos, plastronnant. Plus de reproche à adresser à leur attitude. Ils cherchent à ne pas gêner. L'un d'eux prodigue ses petits soins à Marie-Laure, lui signalant un contre-sanglon mal bouclé à son harnachement, et l'invitant à se détourner d'un éboulis. Les deux indésirables sont en train de se fondre dans la bonne entente commune...

Le plus fortement découplé monte un merveilleux pur-sang blanc, dont l'opulente queue balaye la trace. Je suis trop amateur de chevaux pour arriver à cacher mon admiration. C'est un blanc au sens le plus strict de cette robe, souvent citée mal à propos : il n'a *aucun* poil noir. Les commissures des lèvres sont des bandes rose saumon. Les yeux, incendiaires, d'éclatants diamants noirs. Un mors aux branches cruelles surcharge la bouche fine, mais je suis frappé des ménagements de la main de brute qui tient les rênes : elle y touche à peine. Le cheval est étalon, et de feu. Il piaffe d'impatience en se réglant sur notre allure. Sa queue, en long panache traînant, cingle l'air par moments, et les muscles du cou ont des contractions puissantes.

L'homme voit que Marie-Laure admire elle aussi le beau coursier, et à un élargissement des gorges, dans une sorte de cirque, il s'enhardit à lui offrir un échange. Pourquoi ne pas accepter ? Les réajustements d'étrier se font dans ce paisible coin de montagnes : ils donnent le temps aux bagages, qui ne suivaient point, de rejoindre. L'herbage est décollé sur de larges surfaces, par plaques noirâtres : elles m'ont tout l'air de tourbe, dont les nomades doivent user pour leurs foyers. Les traces d'un camp, d'ailleurs, subsistent.

Parés, nous repartons. La répétition du paysage nous incite à quelques jeux hippiques. A un endroit où le sol s'y prête particulièrement, les cavaliers verts entraînent mon épouse à juger de son nouveau cheval. Setke et moi piquons un galop de notre côté. Mais que vois-je ? Le pur-sang blanc

sent le changement de maître, le jeu de doigts auquel il se pliait n'est plus le même : et l'ivresse des espaces libres s'en mêlant, il charge...

Heureusement Marie-Laure ne se crispe pas, et après une pointe assez lointaine, peu à peu, elle l'arrête. La violence du mors l'avait surprise : une simple pression sur lui équivalait à un arraché sur une de nos brides françaises, et il fallait bien 500 mètres d'essai et d'accoutumance... Ces 500 mètres sont maintenant couverts, mais ils l'ont été vite !

Les heures s'écoulent sans ennui, égayées de menus incidents. Nous avons décidé d'aller à Khanasur d'une traite, et de ne nous restaurer que là : nous devons y être avant la plus grosse chaleur du jour. Déjà nous sortons de la perpétuelle enfilade des gorges basses, et débouchons sur des alpages. Les montagnes qui les dépassent sont de moins en moins hautes. Il est clair que l'on approche d'une culmination de cette chaîne, d'une sorte d'étage supérieur en terrasse d'herbages. Les moutons se montrent sous l'aspect d'un premier troupeau noir.

Je fais un crochet jusqu'à ces bêtes amies, but et moyen du beau voyage qui s'achève. Sur le trajet de mon galop, se trouve comme par hasard une scène d'agonie de rapace, du genre de celle de Gürpınar : je lui accorde une minute.

L'oiseau d'ici mourra seul... Les chiens du troupeau ne l'ont pas découvert. Il est encore vivace. Mon cheval ne veut pas s'approcher, et je dois sauter à terre pour filmer — à bout portant — le pillard, enragé de son impotence. On se plaît à dire que l'on ne sait jamais où meurent les oiseaux : réflexion honne pour les petits... Pour les rapaces au Kurdistan, j'aurai eu deux exemples de mort vue.

Le troupeau ne m'apprend plus rien, et n'est pas de la classe de Nebirnao. Je ne retiens qu'un bélier, lui extraordinaire. La tonte du mois de juin a dû l'oublier, car il est en haute laine, et il silhouette le *cube* des sujets *pure-blood* aus-

traliens à la veille des cisailles : c'est un placard ambulante, un épais matelas de bure. Les révolutions concentriques de ses cornes sont aussi celles des plus authentiques Wanganellas. Il avance en foulées de lutteur, et sa lourde prunelle en bille, injectée, n'a rien d'aimable. Je m'attarde auprès de lui, même auprès de son banal troupeau, parce que c'est sans doute pour moi le dernier que je verrai en Turquie... Ma documentation est close, et la frontière de l'Iran n'est plus qu'à quelques kilomètres.

Quand je songe à repérer ma caravane, je l'aperçois qui a gagné une bonne distance sans s'inquiéter de moi : cela m'est l'occasion d'un *point to point* ventre à terre, freiné par des « mouilles » invisibles sous l'herbe.

— Nous arrivons ! me crie Setke de loin, doublé par les gesticulations du sergent.

Le plateau se relève devant eux en glacis de faible pente, haussé à gauche d'une bosse, à droite d'une éminence plus vague encore. Au delà, c'est le ciel, sans aucun obstacle qui s'interpose.

Il y a bien juste là de quoi figurer un col, « une passe » ; et je me faisais une autre idée de cette communication de haute-montagne entre les deux pays...

La sensation est cependant très nette d'un faite atteint. La vigueur de l'air, la proximité des nuages (sous lesquels nous sommes presque...), cette sorte d'aboutissement à un maximum d'un relief qui ne cessait de s'amplifier progressivement, dissipent ma déception première. Croyant que je n'entends pas Setke, sergent et douaniers me répètent :

— Khanasur !

Mais je prends mon temps pour me délecter du silence de ces altitudes, qui semble respecter la grande communion mystérieuse des terres de Turquie et de celles de Perse... (Photo 32).

*
**

Le poste de Deir entretient à Khanasur deux gardes complètement abrutis par leur faction sous la tente. Ils peuvent s'amuser à compter les nuages qui sautent le col sans passeport, lorsque le vent est d'est... La relève est hebdomadaire. Ne s'effectue, ici, qu'un trafic animalier. Les abords de la passe sont marqués de feux de camp, de ruines d'abris de pierres. Il y a des occupants actuels, qui utilisent les moins détruits de ces abris. Leur bétail paît dans les plis de terrain avoisinants. Leurs enfants jouent, leurs femmes besognent ; des hommes dorment ou baguenaudent.

Le sergent passe l'inspection de son détachement embryonnaire, et écoute son compte rendu de vigie, comme un général au rapport. Mais notre inattention le convainc sans doute qu'il perd ses frais, car il n'insiste pas, et se rapproche de notre groupe. Nous avons dessellé, débâtons, et nous installons sur des plaids dans la tente pour discuter plus à l'aise de la phase délicate à laquelle nous arrivons.

N'est-ce pas aussi le moment d'adieux particulièrement sensibles : il va falloir quitter Setke... Ce n'est point debout sous le soleil, pressés, nerveux que nous concevons ces derniers instants avec celui qui nous conduit si fidèlement, si intelligemment depuis le début : ce serait les gâcher. Nous tenons à ne nous séparer que sur un de nos bons et tranquilles bavardages coutumiers.

Nous évoquons nos souvenirs... Déjà des souvenirs, ces jours agités de trio uni, cœur-à-cœur !... Mais Setke lutte pour ne pas s'attendrir : il entend se rendre utile jusqu'au bout, et s'adresse au sergent qui est entré s'asseoir.

Qu'il demande à ses hommes à quelle distance sont les gardes irapiens ? Et s'ils connaissent le premier village où l'on peut grouper une caravane ?

Le sergent rappelle les deux lascars, qu'il venait de libérer. De leurs dires, il ressort que le poste étranger est proche, et équivalent à celui-ci : sans gradé. C'est ennuyeux. L'exa-

men de nos passeports exigera des yeux qui sachent lire, d'abord ; et puis leur caractère exceptionnel risque d'entraîner la vérification d'un responsable...

— L'officier de surveillance passe tous les 8 jours, dit Setke, qui continue à se documenter : peut-être vaut-il mieux attendre ici qu'on le signale : nous avons des vivres, et la vie sous la tente dans cet endroit aéré ne serait pas désagréable ? Meilleure, en tous cas, que dans le poste en face si on vous y immobilise...

Pendant ce débat, les deux douaniers-volants n'ont soufflé mot. Mais, assis sur leurs jambes croisées (malgré leurs éperons), ils ont écouté avec une attention extrême. Ils semblent littéralement à l'affût de notre décision. Cette attitude persistera pendant le frugal repas que Marie-Laure a préparé.

*
**

Le sergent a envoyé chercher du lait dans les familles kurdes : le doyen se fait un point d'honneur d'accompagner sa petite crémère, et nous crée une diversion de cinq minutes d'oiseux palabres. C'est un vieux caravanier en rupture de bât, dont la matière grise s'est endormie au bercement du chameau. Il gesticule solennellement, prend des grands airs, et pérore seul au besoin, en longues sentences creuses. Ses vêtements noirs des pieds à la tête ajoutent à sa caricature.

Des pommes terminent notre menu. La mienne en main, je me lève. J'émetts l'intention d'aller avec Setke jusqu'aux gardes iraniens pour leur présenter nos pièces et faire mander leur chef où il se trouve. Le sergent ne s'y oppose point, tout en prenant un air gêné : cet air se remarque d'autant mieux chez lui qu'il tranche avec son espièglerie constante. Sans perdre notre temps à l'analyser, nous nous mettons en marche vers le col. Alors se passe une scène inattendue...

Les deux douaniers, jusqu'ici muets, bondissent devant

nous les bras écartés, ridicules, mais résolus : ce qui se traduit par des faces contractées où les yeux ont de mauvaises luisances. Nous n'allons pas en venir à la lutte à main plate avec ces fauves brusquement excités, et Setke s'apprête à leur demander quelle mouche les pique ?... Il n'a pas à ouvrir la bouche. Se transformant en gendarmes, nos escorteurs nous ramènent en clamant des injonctions sans réplique. Le sergent s'est porté à l'écart.

— Donnez vos passeports, et ouvrez tous vos bagages, tous, exigent-ils, dit Setke.

C'est le retour des plus mauvaises façons de Deïr... Hostiles, se pavanant, ils font les embarras de policiers après une grosse capture. En une concertation grotesque d'arrogance, ils se montrent une certaine page de mon passeport à moi, la tapotent du doigt avec des mines de connivence : « On ne nous monte pas le coup », semblent-ils sous-entendre. C'est tout simplement odieux, et je le prends de haut pour demander compte de cet abus de pouvoir.

Le sergent continue à battre la semelle hors la tente, manifestant qu'il se lave les mains de l'affaire : il était pourtant dans le complot...

La page fatale de mon passeport est celle où est épinglé le certificat d'entrée en Turquie de nos 250 livres sterling. 250 Lstg ! Ils ne voient que le chiffre inscrit, sans interpréter la formulé où il s'insère. Probablement ne savent-ils pas lire l'écriture... Leur volante fonction ne les y oblige pas, et surtout ne les y entraîne guère. Mais tout rustre qui compte sait lire un nombre, et ces malheureux 250 sterling les hypnotisent.

Leur interprétation se devine : ils ont connaissance « en gros » qu'il n'est pas permis de sortir d'argent du pays, et ignorent que font exception à cette règle les sommes déclarées à leur entrée. Si, se disent-ils, mes papiers portent la mention d'un avoir, à quoi cela servirait-il sinon d'avertisse-

ment pour les agents de contrôle, même pour ceux de Khana-sur ? Et ils s'estiment fins renards.

A-t-on vu des propriétaires de pareilles « fortunes » choisir une passe perdue pour gagner l'étranger ? Non, non, c'est une noire tentative qui se découvre, de louches desseins qui expirent dans des mains courageuses. Pas question de transiger !

Le malheureux Setke s'escrime en vain à essayer de leur expliquer la distinction qui motive précisément les inscriptions apposées sur mon passeport *pour régulariser* notre situation. Il perd son temps ! Et nous le sentons écœuré d'employer ses dernières minutes d'interprète, peut-être, à pareille besogne ! Les cerbères s'entêtent à rabâcher leur fameuse consigne incomprise : elle danse devant leurs yeux injectés. Ils ne démordent pas.

L'index poilu du propriétaire du syrien blanc continue d'écraser le chiffre 250 sterling. Il ne ferait plus bon d'insister : le bonhomme éclaterait. Il a peur qu'on ne lui arrache son idée... Son charabia s'amplifie. Qu'on cesse de l'abreuer de sornettes inventées dans les grandes villes pour abuser d'honnêtes soldats ! Qu'on ne se mêle point de lui apprendre son métier ! L'atmosphère se charge de plus en plus.

La discussion irrite les esprits bornés parce qu'elle les fatigue : ils l'assimilent à de l'opposition, et ne souffrent aucune contradiction à leurs désirs. Des gestes coupants nous intiment silence. La fouille de nos bagages commence : du piochage !

— Qu'espérez-vous donc trouver ? se lamente Setke.

Regards d'orage :

— Les 250 Lstg !

La naïveté de ces gens s'intercale drôlement dans leurs intransigeances. Ils vous font passer de la colère à l'envie de pouffer... Je tends mon portefeuille, non pour abrégier leur peine, mais par pitié pour l'ordre de nos paquets. Expres-

sion de triomphe, comme s'ils venaient de nous faire rendre gorge.

— Bien, décrètent-ils : si les voyageurs consentent à nous laisser ces billets, ils peuvent passer Khanasur. Dans le cas contraire, ils resteront en Turquie.

C'est un ultimatum, et qui ne nous donne guère à réfléchir ! Que ferions-nous en Iran, sans argent ? En redemander en France, l'attendre, serait long, dans des circonstances où nous nous sommes jurés d'abrégé les délais : le sort de notre pays s'engage peut-être, tandis que nous nous disputons avec ces exécutants bornés ? Enfin, du point de vue matériel, n'est-ce pas déraisonnable et en tous cas « vexant », de laisser un pécule de cette importance derrière nous : quand et comment le récupérerions-nous ?

Nous éprouvons un découragement profond, qui ne se dissimule pas, à la joie de nos tortionnaires : ils lisent à livre ouvert que nous capitulons. Cette impudence finit par me révolter, et je lui oppose, faute de mieux, des regards foudroyants : et cela de telle façon que, quoique battu, je leur fais baisser les yeux... Après quoi, je prie Setke de leur traduire que leur stratagème a été par trop lâche, et est par trop évident, à présent.

Ils savaient bien ce qu'ils ont feint de ne relever qu'ici : cette question argent. Ils avaient gardé nos passeports à Deïr toute la nuit. Mais leur plan était de nous laisser aller le plus loin possible avant de nous arrêter, pour nous amener plus facilement à composition : plus nous aurions de distance à refaire pour aller réclamer, mieux nous renoncerions.

Joli calcul, vraiment, de cervelles épaisses pour lesquelles les jours ne se comptent point. Ils se largueront auprès de leurs camarades de cette fameuse réussite, qu'ils ont peu de chances, faute d'occasions, de rééditer leur vie durant.

Les Messieurs de Baskale, que je soupçonne de les avoir

mis à nos troupes, leur procureront peut-être de l'avancement après cet exploit ?

A moins qu'il n'en cuise à tout le monde ? Parce que moi, en retraversant Van, je déposerai chez le Gouverneur un rapport circonstancié. Dès à présent, d'ailleurs, je prends position :

— Setke, veuillez leur répondre que nous choisissons de rester en Turquie, mais leur signifier que leur rôle est dès lors fini : qu'ils disparaissent. Ils sont douaniers de frontière, et non gardiens de voyageurs pour ne pas dire de prisonniers : qu'ils fuient notre présence, et tout de suite : nous rentrons avec le sergent seul. Appelez ce dernier.

Au sergent, je dis ce que je pense de la comédie que l'on nous a fait jouer en nous emmenant *sciemment* à la passe pour nous la fermer. Je veux croire que s'il s'y est prêté, ce fut à son corps défendant. Enfin je cherche à le mettre de notre côté, et pour achever de le gagner, je lui déclare que nous n'acceptons dès lors que sa conduite, et non plus celle des deux félons, dont il voudra bien nous débarrasser.

Ces derniers considèrent déjà l'incident entériné, et feignent de ne se pas croire congédiés. Maintenant que nous leur avons procuré la gloire à peu de frais, ils voudraient que la sympathie renaisse comme si rien ne s'était passé ! Ils sellent avec amour le pur-sang blanc pour Marie-Laure. Les risettes font suite aux grincements de dents. Belle partie de cheval en perspective, comme à l'aller ? Ils ont montré leurs muscles, puis leur autorité, ils sont fiers, et n'ont plus de raison de ménager leurs civilités...

Cependant j'ai dû chatouiller à point la vanité du sergent en marquant sa « différence » avec les gabelous, car il ne prend pas de gants pour les liquider.

La déception les frappe... Ils ne comprennent pas... J'en aurais presque des remords... car au fond, il faut descendre à leur niveau pour les juger. Qu'étaient-ils il y a un ou deux

ans ? Probablement des meneurs de troupeaux, simplement plus débrouillards que les autres, et beaux parleurs, ce qui facilita leur enrôlement. Ensuite l'uniforme est venu apporter son vernis ou plutôt son masque, sans les affiner. Ce ne sont que de bons chiens de garde, après tout, et convaincus d'avoir sauvé le règlement. La vraie rancune doit remonter au-dessus d'eux, à leurs instigateurs occultes. Ce n'est que pour la forme que nous marquons le coup sur leur dos.

Comme ils essayent de s'accrocher, malgré le parler net du sergent, je montre d'un air péremptoire les montagnes et les voue aux quatre cents diables de leurs recoins. Ils s'en vont enfin !

Pendant, avec tristesse, notre caravane se réorganise.

La prostration du valet d'animaux est à son paroxysme : lui qui était déjà d'intelligence lente, est pour le coup médusé par ce retour, dont la discussion lui échappa... Etonnement aussi dans le campement kurde. Je suis si déçu que l'idée ne m'effleure même pas de donner quelques explications au Reïs noir... Quelle mélancolie de nous être brisés à ce seuil du pays si ardemment désiré, l'Iran aux beaux troupeaux et surtout à l'histoire enchantée ! Au moins pouvons-nous dire que nous l'avons vu commencer...

Un changement géologique total est perceptible à la délimitation de Khanasur : le sol passe de ses couleurs turques, rougeâtres ou noires, de sa chevelure herbeuse, à une tonalité de craie et à la calvitie. Le schiste le cède aux pierres blanches. C'est le caractère déshérité des contreforts du lac d'Ourmiah qui déjà se décèle :

— Oublions ce beau rêve, dit Marie-Laure, qui s'aperçoit de mon amertume et songe à l'avenir, avec plus d'objectivité et d'intuition : peut-être ce demi-tour forcé nous apparaîtra-t-il demain comme une chance, et ces odieux douaniers comme les instruments du destin ?

Derrière nous, Khanasur n'est plus. Un tournant du sentier autour d'un lourd flanc d'herbe a tiré le rideau sur cette vision de Tantale...

Ce qui demeure en vue et ce dont je me passerais bien, ce sont nos galopeurs en casquettes plates ! Ils se méfient... Le sergent leur a paru acquis à notre cause, et sa garde ne leur dit rien qui vaille. Ils nous serrent en parcours latéraux, que le relief rend acrobatiques. Il n'y a qu'une voie possible à plusieurs lieues à la ronde : cette pauvre sente. Hors d'elle, un cavalier est contraint à des plongées verticales, à des courses de crête.

Il nous faut saluer malgré nous le cran des douaniers. Invisibles pendant de longues périodes, on les réaperçoit soudain dévorant la calotte nue d'un dôme, ou ressortant d'un éboulis, ou caracolant devant un passage dont ils cherchent le joint, ou encore brusquement immobilisés, pour nous découvrir, tels d'extraordinaires statues équestres. Ils sont à tous moments, à toutes hauteurs, de tous côtés.

Ils se doutent certainement qu'ils nous exaspèrent, mais ils ne se doutent point du spectacle sans égal de force et de beauté qu'ils offrent. Les sauvages prouesses de cosaques sont surpassées. Ils essayèrent dix fois au début en peine perdue de nous « épater » grossièrement, lourdement : ce n'est qu'à présent, et sans le savoir, qu'ils ont notre admiration sans réserve.

Les fastidieux lacets des gorges de l'affluent sec du Zab nous entraînent sans pensées. J'en guette le terme : la vue sur Deïr, qui nous apprendra si la Chevrolet est encore là... Pourvu que Halil ait eu de la patience ?

L'auto n'a pas bougé, et pose sa tache noire au pied du poste.

Le sanctuaire arménien présente son à-pic de ce côté : des étages de roches lui forment piédestal, en saillie sur la

pente où s'accroche Deir. Un dais de nuages, si épais qu'ils semblent « pleins », le domine en stagnation complète.

Quand nous entreprenons la descente à pic vers le Zab, les douaniers qui nous avaient abandonnés depuis une heure, rassurés sur notre rentrée et gênés par les escarpements, surgissent en plaine, assez loin sur notre droite, d'une autre vallée tributaire de la rivière. Débarrassés de leur mission, ils s'amusent à se défier sur le dernier kilomètre. Nous assistons comme en fauteuils de balcon à leur duel plein de furia.

Les étalons blanc et alezan doré rivalisent sur le tapis d'herbe émeraude. Hommes et montures sont soudés dans la lutte. Le Zab est franchi à la volée. L'acharnement redouble dans la côte de Deir. Les sabots martèlent des galets, qui envoient jusqu'à nous leurs sons clairs. La poussière fume. Les voix hurlent, cherchent à se couvrir. Les queues flottent en longues traînes. Aucun risque ne compte. La fièvre et l'allure de ce divertissement n'a pas d'âge... Ou du moins il a le même âge que les steppes asiatiques, dès qu'elles eurent des animaux de sang pur et des hommes méprisant la mort...

Devant la Chevrolet comme juge à l'arrivée, c'est l'étalon blanc qui gagne.

.....

Halil s'était plu dans cet air pur des cîmes après des semaines de fatigues et de poussières. Et en l'absence du sergent, il régnait sur le poste... Son repos sera bref. Impatients à présent d'être à Van au plus vite, nous ne remettons même pas au lendemain ce trajet difficile : puisque nous le connaissons, nous partons au crépuscule, dans l'intention d'essayer de l'accomplir d'une traite.

Malheureusement, dès que nous sommes engagés dans le massif, l'orage éclate.

Orage de montagne, immédiat, impétueux, sans le préambule de nos crachins avertisseurs. Les éclairs zèbrent l'air, décochent leurs traits de feu contre de hautes tours rocheuses. Au-dessus, au-dessous, autour de notre pauvre machine ruiselante, la nature se livre à elle-même une prestigieuse bataille.

Echapperons-nous à la colère des éléments? Nous sommes bien petits, et mériterions de passer inaperçus, et surtout de « passer », tout court. Par malchance, des à-côtés du grand conflit vont nous atteindre.

Cette eau qui coule en abondance transforme la piste en fange : les montées deviennent problématiques, quoique le moteur carbure bien dans l'humidité. Quant aux descentes, on va en juger les risques.

Noir de four. Nous ne verrons sur nous que demain — si demain nous ne gisons pas dans quelque ravin! — la boue dont chaque dépannage nous souille. Le seul avantage de l'obscurité est, dans un mauvais pas, de nous cacher le suivant...

Le drame a failli se produire dans les parages où commence la longue et sévère plongée vers la vallée du Khoshab.

A ce moment, la pluie est à sa phase plénière : une douche à gouttes jointives. Or nous avons remarqué à l'ascension vers Baskale les nombreux dévers qu'a la piste par ici, dévers en glissade vers le vide. Aussi dès que la voiture se met à tout doucement nous emmener de côté au lieu de filer de l'avant, nous comprenons : nous sautons dehors! Halil seul s'obstine au frein, ce qui n'a d'autre effet que de le déporter roues bloquées, sans avance...

Il met à son tour pied à terre, c'est-à-dire à eau, fait un calage contre deux larges planches, fortement adhésives (un des articles de son outillage non standard), et arrache fébrilement du coffre les cordages. Nous confectionnons un attelage sur la face opposé au gouffre, tandis que les éclairs crépitent, et que le tonnerre nous assomme à coups sourds.

Quand Halil reprend son volant, les poids et les muscles de Setke + Marie-Laure + moi-même essayent de contrebalancer la funeste attirance de la voiture vers la mort. Nous parvenons, exténués, délavés, les jambes carapacées de limon, à la maintenir sur la descente jusqu'en dehors de la zone dangereuse!

La tornade choisit juste ce moment pour cesser. Elle nous aura mis à l'épreuve au point le plus scabreux, nous sommes épuisés, inondés, transis. Mais l'émotion du danger surmonté nous a définitivement arrachés à la torpeur morose dans laquelle nous étions depuis Khanasur.

Sous la lune, le château de Soliman le Jaune donne la chair de poule... Il y a six siècles, nous n'aurions pas à cette heure voisine de l'aube franchi son pied aussi aisément. Le roc et les remparts qu'il porte montent se perdre dans les nuages sombres. Le petit poste de quatre ou cinq hommes, qui remplace symboliquement la garnison médiévale du tyranneau, ne daigne pas se déranger.

Quand une faible clarté se lève, de grosses buées traînantes tamponnent la nature à ras du sol. Après cette lessive nocturne, l'évaporation est formidable. Il y a sursaturation d'humidité.

A moteur mourant, nous trouverons, plus tard, plus loin, des grâces d'état pour sauter la ceinture montagnaise de Van.

.....

Je suspens ici ce récit, dont la suite, d'ailleurs toute différente, m'entraînerait trop longtemps et trop loin.

Après maintes aventures, la traversée difficile de grandes concentrations de troupes au pied du Caucase, par Karaköse, Erzerum, Bayburt, nous avons gagné Trébizonde.

C'est de ce côté que Xénophon et ses 10.000 se réem-

barquèrent pour la Grèce... Une seconde fois, nous recoupons leur trace. Nous, nous réembarquons pour Istanbul sur un convoi de 4.000 moutons. Trois jours de navigation dans une odeur laineuse, entre un ciel bleu et une mer non moins bleue, quoique baptisée Noire...

A Istanbul nous attendent d'autres complications, en ces premiers moments du vaste conflit mondial.

Une chance exceptionnelle doit nous permettre d'en sortir, et de sortir de Turquie, pour revenir quoique avec retard à nos postes, dans notre pays en danger. Quand l'aurions-nous revu, si nous avions continué par l'Iran et la Russie ?...

FIN

Les Éditions J. Susse

vous offrent :

LA COLLECTION DE LA REVUE « CAMPING »

Manuels pratiques et guides sur le camping, le canoë, le kayak, l'alpinisme, le ski, la spéléologie, l'orientation, les Auberges de la Jeunesse, etc. (plus de 40 volumes parus).

LA COLLECTION « TOUTE LA NATURE »

Ouvrages parus ou en cours d'impression : les plantes alimentaires sauvages, les plantes sauvages utiles, les arbres de nos forêts, champignons, les plantes médicinales, les fleurs des prés, les fleurs des bois, les oiseaux, etc.

LA COLLECTION DU SEXTANT

Recueils de chants : Chantons au Vent, Chantons le Travail (3 volumes parus) ; Chantons Tous, etc.

LA COLLECTION « VOYAGES ET AVENTURES »

Volumes de lectures très largement illustrés de dessins et de photos :

Le Niger en kayak, par Henri Lhote.

Routes, Risques, Rencontres, par Lily Sergueiew.

A pied en Birmanie, par Gaétan Fouquet.

Savanes et Forêts, par Jacques Soubrier.

Virage autour du Minaret, par Robert Andrault.

Les surprises du Kurdistan, par François Balsan.

Aventures au Tchad, par Jean-Paul Lebeuf.

A travers toundras et glaciers, par V. Romanovsky.

Pèlerinage à la Mecque, par Jean Barois.

La Route de l'Ouest, par Odette du Puigaudeau.

Forêts vierges, par Paul Coudun. Etc... Etc...

LA COLLECTION « TOUS LES SPORTS »

Ouvrages parus ou en cours d'impression : De la boxe, La femme et le sport, Cycliste 100 %, Football, La course cycliste, L'athlétisme, La pelote basque, La natation, La voile, Le rugby, Cyclisme, etc.

DES VOLUMES HORS COLLECTION

Plaquettes à tirage limité ; volumes de luxe ; monographies ; alpinisme ; traductions d'auteurs étrangers, etc.

LES CARTES ET GUIDES NAUTIQUES

96 cartes et guides pour les canoëistes.

LA REVUE « CAMPING »

La plus ancienne et la plus importante des revues de plein air, fondée en 1923.

(Catalogue complet, franco 3 fr.)



ÉDITIONS J. SUSSE. — PARIS.

N° 21

Dépôt légal : 4^e trimestre 1944

IMPRIMERIE DE MONTSOURIS

PARIS

C. O. L. 31.1113. — N° 158

11-1944. Autorisation N° 25.728

LES EDITIONS J. SUSSE

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

- R. MATHERON
L'ENCHANTEMENT DES RAPIDES.
P. LEPROHON
LE CINEMA ET LA MONTAGNE.
M. PEFFERKORN
FOOTBALL, Joie du Monde.
Dr. A. ARTHUS
* COMPRENDRE POUR MIEUX AGIR.
** UN MONDE INCONNU : NOS ENFANTS.
G. FOUQUET
LES AUBERGES DE LA JEUNESSE.
M. RETUERTO
DEUX DE PLUS.

Collection Voyages et Aventures

Le Niger en kayak, de H. Lhote - Routes, Risques, Rencontres, de L. Sergueiew - A pied en Birmanie, de G. Fouquet - Virage autour du Minaret, de R. Andrault - Savanes et Forêts, de J. Soubrier - Les surprises du Kurdistan, de F. Balsan - Forêts vierges, de P. Coudun - A travers toundras et glaciers, de Romanovsky - La Route de l'Ouest, de O. du Puigaudeau - Aventures au Tchad, de J.-P. Lebeuf, etc.

Collection tous les Sports

De la boxe - La femme et le sport - Les athlètes sur le stade - Cycliste 100 % — De la course cycliste — Pelote basque - Du rugby - La voile, etc.

Collection toute la Nature

Alimentation et Plantes sauvages - Les Plantes utiles - Les Plantes médicinales - Les arbres de nos forêts - Champignons - Fleurs des prés - Fleurs des bois — Oiseaux - Petits animaux.

Collection du Sextant

Chantons au vent - Chantons le travail (3 vol.) - Les belles chansons de France - 350 chansons anciennes.

Collection de la revue Camping

Camping - Cancé - Kayak - Alpinisme - Ski - Spéléologie - Orientation - Secourisme - Jeux (4 vol.) - Cyclotourisme, etc. (40 vol. parus).

Collection Grands Marins et Pionniers

Suffren - Dupetit-Thouars - Charcot - Bougainville - Jean de Vienne - Brazza - de Grasse - Rose de Freycinet, etc., par G. de Raulin.

CATALOGUE SUR DEMANDE : 3 FRANCS

9, RUE RICHEPANSE, PARIS-VII